

Chapitre 1

Socrate et les Présocratiques

SOCRATE

On se demande parfois si la philosophie existe. Il y a tant de systèmes, et de si divers, et qui facilement semblent se réfuter les uns les autres ! Le Maître à Philosopher éprouve quelque sorte de vertige, quand naïvement on exige un Traité de Philosophie, comme il en existe de géométrie, de géographie ou seulement de jardinage. Alors, chacun répond selon son humeur ; l'un c'est la *Raison Pure* de Kant l'autre *l'Éthique* de Spinoza. Si le naïf se précipite à lire, il sera bien surpris de trouver un système parmi tant d'autres. Ce n'est pas du tout ce qu'il cherchait. Il se dira peut-être que les Maîtres à Philosopher ne sont que des fanatiques, d'un fanatisme ou de son contraire, que l'on se bat encore par ici, que la paix n'y est pas faite, qui est inséparable du solide savoir. Les plus favorables à la philosophie pensent qu'il en existe des fragments admirables ; c'est déjà beaucoup. Comment ces fragments s'organisent et s'unissent, on le devine plutôt. Le Maître de bonne foi s'essaye à rassembler. Il n'est guère plus avancé que le sérieux Aristote après Platon,

génie frivole. Il voudrait bien savoir, lui aussi, de solide savoir, que la Philosophie existe, et se la donner, et la donner. Mais si finalement il n'en peut douter, s'il s'entête, s'il prend le départ à son tour, c'est qu'il est amplement et positivement assuré d'une existence, qui est l'existence du philosophe. Et ce n'est pas tant de son existence à lui, en tant que philosophe, dont il douterait bien aussi, que de l'existence d'un homme qui fut le Philosophe : Socrate fut le philosophe une fois pour toutes.

Grâce au bon Socrate, comme on dit, qui est encore le rude Socrate, il apparaît aussitôt que ce n'est pas la philosophie qui fait le philosophe, mais, à l'inverse, que le philosophe fait la philosophie, comme un miel ou une lumière. Que l'on supprime le personnage vivant, celui qui respire et s'émeut, qui mange et boit, ou ne boit pas, qui se promène et soudain s'arrête, qui parle, qui ne sait plus ou ne veut plus parler, qui désire, qui aime, qui meurt, et qui vit, conduit, réfléchit sa mort, que restera-t-il de Socrate ? Peut-on exposer ou résumer une doctrine qui serait la doctrine de Socrate ? Socrate, ce n'est pas une thèse ; il est toujours possible de réfuter une thèse. Que gagnerait-on à réfuter Socrate ? On ne réfute pas une existence ; or Socrate existe. Si l'on veut s'instruire des philosophes et, comme il est naturel, de la philosophie des philosophes, c'est donc à Socrate toujours qu'il faut revenir, c'est de Socrate qu'il faut partir.

Qu'on n'aille pas croire qu'avant Socrate il n'y avait jamais eu de philosophes ni de philosophies. Socrate est d'un âge qui hérite. Il hérite de tout un trésor de merveilles, de systèmes qui sont des fables, de fables qui sont des pensées. Si nous pouvions lire, comme Socrate pouvait, les traités d'Anaxagore ou d'Héraclite, les poèmes de Xénophane et de Parménide, nous avouerions que tant de chefs d'oeuvre auraient suffi déjà à la gloire d'une race. Nous rêvons inlassablement sur des fragments mutilés. Des reflets de reflets nous éblouissent. Que serait-ce si nous tenions l'oeuvre intacte sur nos genoux ? Après tant de systèmes, de philosophies et de philosophes, ce qui surprend c'est que Socrate s'avise encore de philosopher. Autour de lui, certes, on admire comme il admire ; mais sans doute il y a un trop de l'admiration qui la ronge, l'énerve et la tue sournoisement. Que de belles choses, que de systèmes extraordinaires, que de puissants penseurs ! Mais il arrive que les puissances s'opposent et se neutralisent. Le jeu est magnifique, mais c'est toujours partie nulle. Les Sophistes, ces hommes cultivés, jouent superbement le jeu, tous les jeux, d'abord en joueurs, bientôt en acteurs. Ils font admirer, et surtout se font admirer. Le spectacle terminé, que reste-t-il ? Le Sophiste est ap-

plaudi, honoré, rétribué. Désirait-il autre chose ? Jeune ou vieux, chacun retourne à son plaisir, bien content peut-être d'être comme délivré du soin de penser : absout par avance. Seul, Socrate s'attarde. Il attend une suite. Car, réfléchissant à tous ces beaux systèmes qui font la cabriole, il est bien d'accord sur la cabriole. Il lui rit de bon coeur. Mais enfin ... Messieurs les discoureurs étaient donc bien pressés de conclure ? Une cabriole n'est pas une réponse. Socrate sent en soi une réserve inépuisable de patience, une réserve pour des siècles de siècles. Quand tous s'en vont, disant que tout est fini, lui se murmure que rien seulement n'est commencé. Donnerait-il ses raisons ? Il les donnera, mais on comprend bien qu'elles n'épuiseront pas Socrate. On épuise le contenu d'une idée ; tant que Socrate vit, il forme du Socrate dans son par-dedans. Décidément, il faut tuer Socrate, ou bien suivre ce compagnon.

Socrate est simple, jusqu'à déconcerter. Parmi tous ces brillants, ces éclatants, Gorgias, Agathon, Timée, ce n'est qu'un homme qui ne sait guère et qui ne prétend pas. Il aime la gloire des autres, il ne songe pas à la sienne ; et si brusquement revenait Socrate, qui de nous oserait lui parler de sa gloire ? Ce n'est qu'un passant qui passe. Parmi ces beaux Grecs, si précieusement attentifs à leur beautés, Phèdre, Charmide, Alcibiade, beaux de la jeunesse éternelle (et les moins jeunes, les plus mûrs, les anciens, ne sont pas moins en peine des grâces, lustre et majesté, boucles au petit fer de la barbe et des cheveux) Socrate n'est qu'un homme laid, puissant et laid. Le fameux nez camus, il ne le porte pas avec arrogance, il le porte comme son nez. Il aime la beauté des autres. Il ne pense pas qu'il puisse y avoir une beauté de Socrate. Il est entendu que Socrate est laid, et je parie que Socrate n'a pas eu à se consoler de soi.

Socrate est un homme du commun. Platon, peintre sublime, tient beaucoup à le peindre ainsi. Socrate l'extraordinaire n'est extraordinaire en rien. Au seul nom de philosophe, on irait peut-être imaginer quelque fervent du jeûne, un ascète aux limites du vivre, un corps que son esprit oublie et méprise. Regardez Socrate. Au temps du procès, c'est un homme déjà vieux. Ce n'est pas du tout un vieillard : il semble tout naturel qu'y soit le père de cet enfant. Socrate n'est pas un champion, mais c'est une manière d'athlète. Plus exactement voilà la carrure d'un homme. Un peu moins large, ce ne serait plus qu'un penseur. Si Alcibiade, à l'âge du muscle de fer, prend fantaisie de provoquer son cher penseur, gare à la riposte ! C'est peut-être Alcibiade qui touchera des deux épaules. Après quoi, amis comme devant, et mieux ! Car Socrate est donc tout à fait un homme ? On peut avoir confiance.

Partout c'est le même Socrate, au dialogue, au tribunal, à la table, à la guerre. À la guerre, quel merveilleux camarade ! Le froid, le chaud, la faim, il y grogne à peine. Il sait attendre la soupe et le vin. Il saurait s'en priver, il n'en fait pas fi. Il est du bon soldat d'être un soldat nourri, qui se plaît à sa force, qui la ménage, qui la répare et la prépare. Aussi, quel art de joindre l'audace et la prudence ! À chaque instant, faire ce qu'il faut faire, sans hésiter, sans rêver l'acte ; mais que l'acte, au contraire, chaque acte, soit comme pénétré de décision et de raison. Tout se vaut, tout est difficile ; tout est humain. Faut-il sauver et ramener Alcibiade blessé ? Cela ne fait pas question. Mais la retraite de Socrate n'est pas moins héroïque quand il recule pas à pas, sans hâte, sans jamais tourner le dos. Et, quand on le félicite, Socrate rit. Qui enseignera une autre façon de reculer ? Vous dites qu'elle est héroïque et Socrate dit qu'elle est raisonnable. Les soldats de métier sont presque jaloux de ce soldat d'occasion. Socrate aussi bien leur laisse en souriant galons et médailles, et, d'aventure, il se retire à soi tout un jour et toute une nuit, saisi par l'idée, debout dans l'idée.

Je récite mon Socrate, comme Alcibiade le récitait. Il est nécessaire de se donner d'abord cette merveilleuse présence. On objectera que c'est le Socrate de Platon, que Platon a formé le personnage selon son cœur, que Socrate était peut-être un autre Socrate. Je ne crois pas que l'érudition la plus subtile puisse décider jamais. Quand on refuserait tout de Platon, j'entends de ses idées, on ne peut lui refuser Socrate. Et quand ce ne serait qu'un personnage comme Ulysse ou Sisyphe, c'est un personnage qui a vécu, qui vit encore. C'est lui qu'on aime ou qu'on insulte. Platon aurait donc réussi ce tour de force de créer Socrate ? Socrate libre, qui s'en va toujours, qui plante là les idées, même celles de Platon, que la piété du disciple peut prendre pour porte-parole mais qui demeure ce Socrate si bien soi, au-delà de toutes paroles.

Socrate, celui qu'on n'a jamais vu ivre, qui n'aime pas tant boire, mais qui boit, s'il le faut. D'un trait, la grande coupe ! De quoi, probablement foudroyer les petites natures. Socrate peut suspendre sa phrase, il la reprend après boire. Le vin n'a pas raison de cette raison. Et toute une nuit à boire, après une première nuit toute bue, au matin vous retrouvez Socrate un peu déçu de ne plus avoir qui lui réponde. Même Aristophane qui dodeline, et ne sait plus. Lentement ! Il ne faut pas manquer une nuance. N'est-ce pas un homme de marbre ? Il s'est donc rendu insensible ? On connaît ces « Morts de Socrate » à gestes de méchant théâtre. Un Socrate pérorant sur l'immortalité et tout ravi de partir chez les Dieux. Ou bien Socrate regardant Alcibiade avec des yeux de braise et des gestes de prédicateur. Ce n'est pas Socrate. Des yeux de braise, oui,

et de désir. Ce que raconte Alcibiade, en son hymne farouche du *Banquet*, montre seulement que Socrate n'accepte pas d'être forcé. Alcibiade est bien naïf. Il imagine que tout va de soi, dès qu'on aime. L'abstinence de Socrate ne prouve pas trop peu de désir, mais peut-être trop de désir. Diotime, la prêtresse, dit à Socrate qu'il est l'aimant par excellence. Socrate le sait bien. Mais Charmide, mais Phèdre, le savent aussi. Vraiment, c'est un homme de chair. Non seulement il a connu, mais il connaît tous les vertiges, et ce noir tourbillon qui saisit l'âme et le corps inséparablement. Or, sa règle semble partout la même, à l'amour comme à la guerre. Socrate a juré de ne pas abandonner Socrate.

Tout s'apprend, l'amour ou la guerre, la vie. En toute occasion le jugement est nécessaire. On dit qu'il demandait souvent : « qui voudrait être fou ? » Et je gage que ceux qui répondaient trop vite que certes ils ne voulaient pas n'étaient pas ceux que Socrate écoutait le plus volontiers. Le jeune Troylus de Shakespeare murmure pour soi, et pour nous : « souvent nous sommes des démons pour nous-mêmes. » La folie monte de nous et se fait aimer. Bien hypocrite qui ferait des façons pour l'avouer. Il est évident que chez cet homme massif le premier mouvement était presque toujours de violence. Socrate n'est pas du tout un sage. « Ma sagesse est un songe », dit-il. Un sage serait dans la sagesse, comme dans son nimbe d'or une figure de paradis. On peut rêver de mériter ce nimbe. On peut se dire qu'un peu de cet or serait bien utile dès l'ici-bas. Tout fou qu'on soit, et parce que la folie monte si vite, on peut aimer sans hypocrisie la sagesse. Tel est Socrate, philosophe naturel. C'est pourquoi, quand tous les lampions de la kermesse dialectique ne sont plus que papiers brûlés, quand les plus éminents de ces Messieurs ont proclamé que la Raison n'est rien, et qu'elle ne sait et ne saura rien de rien, et qu'elle ne peut que se nier ou se volatiliser soi-même, Socrate est toujours là debout, comme on le vit un jour à la guerre, à attendre tout un jour et toute une nuit, seul avec sa pensée. Ils en sont à la fin de la fin, et lui tout juste au début du commencement. Socrate n'a pas inventé le philosophe. Il s'est obstiné à l'être encore et toujours.

Les Sophistes ont beau déclamer ; l'homme pense, et cela dérange tout. « Si je ne pensais point, se dit Socrate, je fuirai comme un lièvre devant l'ennemi au lieu de surveiller ma retraite ; je tomberais à poings fermés sur qui m'insulte ou qui m'irrite ; le suivrais Alcibiade sans savoir où. » Le démon, dont parle Socrate, intérieur à Socrate, et qui quelquefois le retient, et jamais ne fait autre chose que le retenir, ce premier mouvement, qui est de recul, de précaution, d'humeur et d'attention à la fois, qu'est-ce sinon déjà la pensée ? J'allais me jeter, ou bien l'on me

poussait ; mais je demande un sursis à moi, aux autres. Socrate ne s'explique pas sur son démon, mais il s'y fie comme Ulysse à la déesse. Un démon est mystérieux par essence. La pensée aussi est mystérieuse. Elle est bien ce qu'il y a de plus mystérieux. Socrate s'y fie, naïvement, c'est-à-dire naturellement. Je vois qu'il n'accepte pas du tout ces discours qui concluent, de haute éloquence, que la pensée n'est guère ou que la pensée n'est rien. Il y a du théâtre de ce côté-là, de la parade, de la jactance. Ces éloquents sont trop glorieux de leur éloquence. Et d'ailleurs, réfléchissons. Seraient-ils glorieux si on ne les approuvait ? On approuve qui prouve. On a raison contre la raison, ce qui est se fier à la raison. Le total Sceptique finit par se taire. Même, il effacerait de sa propre conduite tout ce qui risquerait de dire encore son opinion. Tous ces désabusés, parce qu'ils se croient revenus, c'est peut-être qu'ils ne sont pas encore partis.

On a dit souvent que Socrate avait ramené la philosophie du ciel sur la terre, et cela se peut entendre en plusieurs sens. Il est évident que Socrate a pris au sérieux plus d'une fois tel ou tel parmi ces admirables systèmes qui jamais ne se proposent d'expliquer moins que le Tout. « Je parlerai de tout », dit superbement Démocrite au début d'un traité. C'est la pensée de tous ces vieux Grecs, et c'est sans doute le début de toute pensée, sans quoi il n'y aurait point de pensée. Et qui resterait insensible à Thalès, Anaximandre, Héraclite et tous les autres ? Certainement ce n'est pas Socrate.

Dans le *Parménide* de Platon, voici Socrate encore jeune, en grand souci de savoir. Dans le *Phédon*, au point de mourir, Socrate se souvient d'Anaxagore. Il ne faut pas prendre Socrate pour un rustre. Il a lu ce qu'il faut lire. Et sans doute il admirait ce qu'il lisait, car il était le généreux Socrate. Mais enfin, toutes ces ambitieuses Physiques doivent bien pêcher par quelque endroit, puisqu'il est clair qu'elles se contredisent les unes les autres. C'est la conclusion des Sophistes. Elle fut inévitablement celle de Socrate. On voit par les *Nuées* d'Aristophane que l'ordinaire des Grecs ne distinguait point Socrate des Sophistes ; c'était tout un ; et, au demeurant, l'étrange Socrate des *Nuées* non seulement est Sophiste, mais il est astronome aussi et physicien ; ce qui fait un brouillamini inextricable de dogmatisme et de scepticisme. À peine oserait-on rêver pareil huruberlu. D'ailleurs, en très honorables professeurs, il est vrai que les Sophistes enseignaient tout, probablement dogmatisaient à propos de tout, et ne croyaient à rien. Ils ne visaient qu'à la clientèle. Socrate, lui, ne cherche pas la clientèle. Elle ne manquerait pas, si seulement il acceptait. Mais peut-être fut-il le seul sérieux des Sophistes, le mieux concluant. Le Socrate du dernier entretien dit aimablement qu'il n'était point doué pour

l'exposition physicienne. C'était surtout qu'il sentait aussitôt du doute, tous les doutes ; et Socrate pensait qu'on ne pouvait honnêtement demander si peu que ce fût de monnaie pour seulement transmettre un savoir qui ne valait rien. C'est ainsi que Socrate ne peut être maître de qui que ce soit. « Je n'ai jamais été le maître de personne », dit-il dans son discours aux juges. Quel Dieu l'a condamné à être pauvre ? Car Socrate peut rester le pauvre d'argent, étant le pauvre de savoir. Le même Dieu sans doute que Chairéphon interroge et qui répond que Socrate est un riche homme, le plus riche de savoir.

Sagesse et savoir, il faut penser ensemble les deux. On voudrait d'abord séparer et distinguer. C'était aussi, peut-être, la première idée de Socrate. Il se reconnaissait sans doute une sorte de sagesse, « une sagesse toute humaine », disait-il, mais sagesse vide, ombre de sagesse, qui ne contenait aucun savoir. On connaît les pages de *L'Apologie* où Socrate s'explique sur cette fameuse enquête qu'il mena par ordre, par ordre du Dieu, auprès des puissances de haut bord. Quoi ? Socrate sage, ou savant, le plus savant et le plus sage, quand il en est tant et tant de par la ville qui, comme dit Descartes, « font profession de savoir » ? Peut-être pas une Physique qui vaille ; tant pis pour les Physiciens ! Mais ceux qui ont charge de notre vie, nos administrants, nos représentants, nos maîtres, tout ce conseil bien parlant de ministres et de gouverneurs ? Il y a des têtes là-dedans, et du savoir à satisfaire même un Dieu. Or, Socrate y va regarder de plus près ; il écoute ; il interroge ; il est bien surpris d'enregistrer de contradictoires réponses, non d'un homme à l'autre, mais chez le même, chez ce grand ministre là, chez ce Politique profond que l'on vénère, qui se vénère. Et Socrate ne pouvait s'empêcher de faire apparaître en vive lumière les contradictions ! Au surplus, n'est-ce pas rendre service ? On ne le croirait guère à voir la mine. « Je me suis fait bien des ennemis », soupire Socrate. Mais c'était par ordre du Dieu ! Fallait-il désobéir au Dieu ? Vous direz qu'il n'y avait à obéir ni à désobéir ; que la Pythie, comme elle fait toujours, avait proféré l'énigme. Il suffisait de garder l'énigme en la mémoire, attendant d'y découvrir un sens. C'était bien assez de piété. Mais Socrate est pieux de piété plus ardente, ou de piété plus vraie. Il faut comprendre. Ou bien, peut-être, convaincre le Dieu d'erreur, ne serait-ce que pour rendre service au Dieu. « L'impie, l'impie ! », doit gronder tout bas, l'entendant, quelque Orgon de la Sainte Athènes. Et certes, le discours de Socrate sent le libertinage. Le mauvais esprit y reconnaît le mauvais esprit ; le bien-pensant l'y reconnaît aussi. Et considérez que Socrate jubile encore de son bon tour. Il double, à le conter, le nombre de ses ennemis, mais le plaisir l'emporte sur le danger. Si l'on ne parle pas souvent du courage propre au philosophe, c'est que

le philosophe ne recherche pas beaucoup les occasions d'exercer un certain genre de courage.

On ne perdrait pas son temps à suivre le texte de *L'Apologie* phrase à phrase. On y gagnerait de se pouvoir décrire la piété et l'impiété de Socrate, et finalement, je pense, son admirable piété. Si Apollon dit n'importe quoi, est-ce Apollon ? Un Dieu, s'il est Dieu, ne peut pas mentir. S'il parle par énigmes, c'est pour qu'on cherche. On ne peut attribuer que du divin aux Dieux ; qu'est-ce que le divin ? Orgon accuse Socrate. Et Socrate pense que c'est toujours les frères Orgon qui perdent la cité. On ne peut épuiser *l'Apologie* platonicienne. Il est bien clair que Socrate est ce qu'ils nomment un esprit dangereux ; mais lui répliquerait que c'est l'esprit qui est en danger. Clair aussi que Socrate ne rompt point vainement ses lances : elles transpercent. Une certaine idole, la cité-idole, est par terre, elle y restera. À chaque fois qu'un homme relit *l'Apologie*, ou seulement rencontre Socrate en souvenir, l'idole tremble. Si les Dieux ne sont que des figures de la cité, si les gens de la cité sont bien d'accord là-dessus, il vaut mieux tuer Socrate au plus vite. Mais il y a au moins doute. Démocratiquement, la minorité doute. Ta majorité votera toujours, peut-être, la mort de Socrate, mais, si elle n'extermine la minorité, elle ne tue ni le doute ni le Socrate éternel. Je demande que l'on s'attarde à la malice de Socrate, qui me paraît la plus noble franchise. S'il était seul à avoir pris les oracles au sérieux ? Il a dû rire de ce magnifique oracle. D'abord parce que la réponse prouvait un Dieu de bonne humeur. Le Dieu se moque gentiment de Socrate. C'est son droit de Dieu. Mais pas un instant Socrate ne se sent confirmé de géométrie ou d'astronomie. S'il se gonflait, ce ne serait que de vide. Car il n'a pas attendu l'oracle pour se connaître soi. Ce n'est pas son jugement sur soi qu'il réforme. C'est, d'après ce jugement, l'oracle du Dieu qu'il a voulu comprendre. Et puis, il a dû rire aussi de l'occasion. Elle était trop belle.

Cette fameuse enquête, on pense bien qu'elle a commencé depuis le commencement de Socrate. Socrate est citoyen d'Athènes, où l'étiquette à fraise et révérences n'a jamais courbé le gouverné devant le gouvernant. Ces grands hommes de la politique, ce sont des familiers aussi bien. Des esclaves à fouet ne chassent pas devant eux les citoyens. Beaux parleurs, on les fait parler, ils parlent volontiers. Socrate sait parfaitement ce qu'on peut attendre de ces discours. Plus évident encore des poètes et des artisans. On dit que Socrate était l'intime d'Euripide. La race des poètes fut toujours facile à la confiance. Quant au cordonnier ou au forgeron, il donne son avis, si on le demande, et sans qu'on le de-

mande. Il y a donc de la farce dans cette enquête socratique au nom du Dieu. Cela irrite à crier certains épidermes de la politique. Et la farce est précisément dans le caractère de cérémonie que l'oracle du Dieu permet. Car si Périclès s'est contredit, et qu'on lui dise qu'on le remarque, la parade est prompte, ou la dérobade. Tout l'art du politique est de faire oublier ce qu'il a dit, à force de dire ; la conclusion seule est fixée d'avance ; les arguments sont ceux qui viennent, et il en vient toujours. Il est très difficile d'arrêter ces danseurs exactement sur cette pointe que voilà. Toujours en mouvement, en fuites, en retours. Socrate arrêterait tout. On le comparait à la torpille marine, le poisson qui engourdit s'il pique. Mais ce même Socrate de rencontre est bon garçon. « Excusez-moi, dit M. le Ministre, on m'appelle ailleurs ...»

Ce n'est pas la même chose de demander audience et d'interroger au nom d'un Dieu. Déjà le ministre se méfie, car cet Apollon on y croit sans y croire. C'est un mot qui revient dans les discours, comme celui de patrie ou d'honneur. Et ce Socrate qui regarde en dessous, croirait-il à son Apollon ? Que veut-il dire ? Quel est ce piège ? Il est bien connu que Socrate n'est qu'un Sophiste comme tant d'autres... La comédie est parfaite. Si vous la nourrissez de votre joie, vous êtes un Socratique, et l'espèce en est incurable. Si tyran savait, ou s'il pouvait ! Un tyran ne peut pas tout, explique Napoléon dans le *Mémorial*. Par exemple, il ne peut brûler les œuvres de Platon. Hélas, chaque écolier qui tire le socratique discours de son cartable est en péril, si seulement il s'avise de lire ce qu'il lit. Il vient se joindre au public de la comédie or le public fait ici partie de la comédie, et c'est bien là le plus grave... Imaginez Socrate exposant les circonstances et la formule de l'oracle, et cette nécessité quasi patriotique de comprendre ce que le Dieu a voulu dire, et cette même nécessité d'interroger qui ne peut manquer de savoir et de répondre si l'on sait, ne serait-ce que pour sauver l'honneur de la patrie. Il y a du solennel dans l'épreuve. « Toi, tu sais, puisque tu nous guides ! » Le public écoute, de tous âges, à renfort d'oreilles. Le discours, pour une fois, se déroule au ralenti. À ne s'en tenir qu'au discours (et comment faire autrement ?) la seule marque du vrai est de ne pas se contredire. Accepter oui et non ensemble, cela ne va pas, quoi que tu dises.

Or Socrate, et bien malgré lui, a découvert, et encore, et encore, la terrible contradiction. Un qui marchait majestueusement, s'il glisse soudain et perd son équilibre, cela fait rire. Il n'y a couronne ni mitre qui y tiennent. On s'en voudra peut-être d'avoir ri, mais on aura ri. Les jeunes surtout riaient. Ils ne sentent pas toujours assez quel sérieux imperturbable exigent tous les genres de pouvoir, quand ce ne serait qu'un pouvoir

de vente et d'achat. Ils ne sont pas encore responsables et Socrate a tort d'exciter au rire la jeunesse irresponsable. Platon nous laisse à inventer le détail de la comédie. C'est à peu près ce qu'on trouve au *Gorgias*, mais il n'y est pas question du Dieu ni de l'oracle. On y voit à plein l'art de se faire haïr volontairement, et de se faire condamner sans appel. Socrate n'aura pas volé sa mort. L'admirable, comme il dit, c'est qu'on se soit avisé si tard de lui administrer la dose de ciguë. Il ajoute que c'est parce qu'il a pris bien soin de ne se point mêler de politique, entendez électorale. Cela n'est pas tendre pour le corps social. Au vrai, l'enquête seule aurait pu être mortelle. Elle le fut. Socrate explique que c'est elle qui se termine fatalement au tribunal. Les politiques n'auraient pas oublié, ce sont des gens qui n'oublient rien ; pourtant, ils se seraient contentés de mépriser et de haïr, si ce diable n'avait converti les jeunes, comme malgré soi. Il recrute presque sans y penser. Soyons justes : il y pense, il ne pense qu'à cela. Écoutez-le, qui parle de sa mission. Ceux qui souriaient de cette histoire de l'oracle et du Dieu, je vous jure qu'ils ne sourient plus. C'est Socrate qui sourit. Mais comment comprendre ce mélange du badinage et du sérieux ? Qui aurait attendu cela de Socrate ? Il parle comme un inspiré.

C'est un inspiré. Apollon ou tout autre, le nom n'importe pas tant. Véritablement, il s'agit d'un Dieu. Le ton ne trompe pas. Et risquerait-on sa vie par malice ? Or Socrate a toujours su le danger. S'il s'est gardé (et quelle joie d'avoir échappé longtemps !) c'était certes parce que la vie est bonne à vivre, et il n'y avait aucun déshonneur à manoeuvrer, à éviter une fois de plus l'aveugle escarpement de la chose sociale ; c'était aussi, c'était surtout parce qu'il avait cette mission à accomplir. Maintenant qu'il a passé la septantaine, on peut l'appeler à comparaître. Que lui importe ? la tâche est faite. On est bien sûr que Socrate aurait toujours parlé avec courage devant ses juges. Ce n'est pas lui qui aurait supplié, ni même flatté, ni même évité de dire ce qui pouvait blesser ou seulement surprendre. Mais à cinquante, Socrate eût pensé probablement que c'était dommage, qu'il restait beaucoup à faire, que le Dieu avait été bien avare du temps. Le Socrate de *L'Apologie* est un homme qui a fini, si l'on veut, si on l'exige, sa journée d'homme. Lui, continuerait toujours. Supposez les juges acclamant Socrate, soudain saisis et bouleversés par le sublime de Socrate, ou bien simplement, laissant partir Socrate. Rien de changé pour Socrate, sa vie c'est sa mission. Si on prétend lui interdire cette recherche qui est la sienne, autant le tuer tout de suite. Il le dit à ses juges, pour que tout soit bien clair. De son côté, Orgon doit se dire que ce Socrate est un chien enragé. Il se l'est dit ; car c'est aussitôt après que les

juges délibèrent pour la deuxième fois et cette fois pour fixer la peine. « Rien que la mort n'était capable...»

Il faut lire jusqu'au bout, et le troisième discours de Socrate après le second. Socrate y prévoit sa suite et que ni Socrate ni l'enquête ne seront jamais à la fin. Chose étrange : le fameux démon, qui le retient parfois, aujourd'hui ne s'est pas fait sentir. L'ordinaire prudence, la bonne sagesse des familles et des nations, aurait certes retenu Socrate. Parlant comme il parlait, pas de doute, on allait le faire mourir. On dirait que l'*Apologie* fut écrite par le plus habile des Sophistes pour obtenir une condamnation à mort. Tant il est vrai que l'esprit se plaît à déplaire, exige de soi, parfois, de déplaire. Le bon Socrate n'est pas si bon, ni pour les autres, ni pour soi. Il se mène où il sait que ce chemin peut aller. Ce fut jadis un dur combattant. C'est encore un combat, ce discours au tribunal, contre des concitoyens, contre des amis, contre soi. Platon écoutait. « Platon que voici. » ; Si Platon avait écrit, pour son maître accusé, un discours à prononcer au tribunal, ce n'aurait pas été ce discours, On pouvait ne flatter point, ne blesser point. « Il se perd », songeait Platon. Mais aussi : « ce discours est bien celui de Socrate. Socrate y est tout ; c'est ainsi qu'il se fait aimer, qu'il se fait haïr. » Pauvres imaginations que les nôtres : pensons-nous seulement qu'un Platon écoutait dans les larmes du désespoir et de l'admiration ?

Ce discours était une épreuve. Si les Athéniens refusaient d'entendre les ragots d'un quelconque poète et d'un marchand de cuirs, alors c'était vraiment la Sainte Athènes, la citadelle de la Vierge Intelligence. Mais le titre d'Athénien était un titre à conquérir. Il fallait avoir l'oreille fine, témoigner d'un esprit tout libre. Ou bien, à quoi bon vénérer la déesse ? Cette vivacité de Socrate, ces ruses, cette franchise, quel honneur pour les Athéniens ! Il faut croire que le temps n'était pas encore venu. S'il devait jamais venir, je ne sais si c'était un problème pour Socrate. Simplement, il voit son devoir, comme devant lui. Si plus dangereux aujourd'hui qu'un autre jour, cela n'est pas à considérer. Par exemple, c'était peut-être assez de réveiller la hargne politique. Pourquoi dresser contre soi les poètes, si facilement amicaux ? Et les artisans ? Toute la ville, donc. C'est merveille que la majorité contre Socrate fût à si peu de voix. Le démon intérieur s'était-il persuadé que Socrate ne serait tout à fait lui-même que par la prison et la ciguë ? C'est l'affaire du démon. Celle de Socrate est d'expliquer jusqu'au bout l'enquête et la mission.

À vrai dire, on ne peut en vouloir aux poètes. À nous la faute, si nous leur prêtons trop. À seulement les lire, nous dirions volontiers

d'hommes sages. La pensée brille partout. Quelle délectable connaissance des hommes et des choses ! Sortant de chez les Politiques, Socrate est donc allé visiter les poètes. Il n'a pas eu besoin de les faire choir dans les contradictions. Ils se sont chargés eux-mêmes de décevoir notre enquêteur. « Savants on sages, nous ? Que non ! Nous sommes ceux du mystère et de la grande nuit. Nous ne savons pas exactement pourquoi nous disons, ni comment nous le disons. Un génie nous souffle... » Et le reste. Le discours des poètes ne varie guère ; c'est que la poésie ne change pas. L'étrange, après cela, c'est que les poètes sont bien fiers ; on se demande de quoi ; c'est par là que le contradictoire reparaitrait. Il faut abandonner ces délicieux, ces lunaires ; Socrate sur soi en sait plus qu'eux sur eux ; car enfin Socrate a fait le pas hors du cercle magique où chacun semble enfermé en soi. Socrate se voit, Socrate se connaît, ce pauvre Socrate.

Peut-être le fils d'un sculpteur et d'une sage-femme attendait-il autant de modestie chez les artisans, presque ses camarades. Socrate est tout content de dire que ceux-là savent ce qu'ils savent. Sans doute Socrate compte-t-il avec eux les géomètres, les astronomes, ceux que maintenant nous nommons gens de science. C'est beau de savoir, et Socrate aurait trouvé supérieur à lui ; mais voyez la manie ! Ceux-là, qui savent, ce savoir-là leur monte à la tête, et, parce qu'ils savent ceci ou cela, ils sont persuadés de tout savoir. Cette enflure gâte tout. Ce sont aussi des esprits enfermés. Que leur manque-t-il ? Ce qui est si peu, ce qui est tout, de se savoir. Socrate sait ce qu'il ne sait point, force extrême dans une faiblesse extrême. La différence entre un Sceptique et Socrate est comme de rien, mais ce si peu que ce soit fait une distance infinie. Le Sceptique, ou le Sophiste, ne veut pas se savoir ; comme s'il avait espéré d'être tout dans ses connaissances. Alors, ayant fait la critique de la connaissance, il se croit mort, ou tout comme. Il s'est évanoui du même mouvement qui a retiré la valeur à ses connaissances. Faust en est à peu près là, au début du *Faust* ; et, comme de juste, la coupe de poison à la main. C'est peut-être le dedans de la vieillesse d'un érudit. Socrate a pu se plaire aux beaux systèmes ; il semble que la fièvre d'érudition lui soit inconnue. Il aimait dire qu'il n'était pas doué. C'est ce qui l'aura gardé. Il a été contraint de tolérer son ignorance, de vivre, si l'on peut dire, en tête à tête avec elle. Quand un esprit n'a rien, que lui reste-t-il ? S'il ne s'abandonne pas, il lui reste tout.

Je reviens à mon Socrate vivant, qui aime, qui boit, qui a grande ressource de patience et de prudence. Il me paraît bien que c'est le même homme, qui se décide à l'enquête et qui la conclut. Tout ce qui est force

à se diriger soi, cet homme Socrate ne cesse de le rassembler en soi. À simplement dire ce qu'il ne peut pas, ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne sait pas, il pose ensemble l'humain comme un centre de puissance, de savoir, d'existence. On croit qu'il n'est qu'un négateur, mais par quel miracle alors cet homme-là se faisait-il aimer ? Un esprit tout négateur, on le fuit ; et lui, on vient s'asseoir à ses genoux, on ne se lasse pas de l'entendre. Il ramenait chacun à soi, l'homme à l'homme, l'esprit à l'esprit. Il était l'esprit qui s'accepte pauvre de tout et qui, dans ce vide, retrouve d'instant en instant comme une sorte de pureté d'enfance. C'est un esprit qui sourit, comme un enfant sourit. C'est la figure visible de l'équilibre et du bonheur.

C'est bien cela que nous lisons dans le célèbre sourire. Où, ce sourire ? C'est cette tendresse partout dans les *Dialogues* de Platon, cette lenteur, ce loisir, ces détours, cette naïveté comme on dit, mais je préférerais parler de naturel. Et le même homme qui baguenaude, c'est le même qui est rapide comme l'éclair. Et le même qui faisait rire, soudain, fait battre, à se rompre, le coeur d'Alcibiade. Mais toujours neuf, toujours libre, toujours esprit ; même le mordant et le cinglant ou le pathétique, rien ne détruit le beau sourire ; car jamais rien de l'orateur ni du cabotin ; toujours l'homme. La seule ironie jamais salie, ni par l'aigreur, ni par la couardise ; ni par rien de convulsif, ni par aucune violence. Dur, et peut-être terrible, comme ce visage redoutable qu'il devait montrer à l'ennemi quand il se précipitait à sauver Alcibiade ; mais méchant, je ne crois pas, ce ne serait plus Socrate. Le seul homme qu'on ne puisse surprendre en flagrant délit de faire le Dieu, et c'est pour cela qu'il est comme un Dieu sur la terre. Mais non : le paradis ni l'apothéose ne lui ajouteraient rien. Tous les hommes à gouffres, ceux à nuages, ceux à délires, se proposent comme une façon de devoir de rabaisser Socrate l'orgueilleux. Mais ils s'en font de fausses images, où il n'y a rien de Socrate. Hercule peut devenir une sorte de saint ou de demi-Dieu, car il y a de la foudre en lui. Socrate, songeant à une vie de l'au-delà, se dit simplement : je continuerai. Il avait pris pour soi ce mot de Thalès, qui remerciait les Dieux de l'avoir fait homme.

LES SOPHISTES ET LES SAGES

Autour de Socrate, derrière Socrate, tous ces parleurs qui sont les Sophistes. Derrière eux tous, les physiciens, les logiciens les amoureux de l'absolu, toujours vivants par leurs disciples, par leurs écrits, par leurs légendes. Tous poètes, chacun à sa manière, car le Sophiste lui-même est poète, et de plusieurs façons. Enfin, derrière ces poètes, les poètes : les dramatiques les lyriques, les épiques. Il ne faudrait rien séparer, si l'on ne voulait trahir ni les philosophes ni les poètes. Et, dominant comme une cime éternelle, Homère.

À ces Grecs du temps de Socrate et du temps d'avant Socrate, Homère n'était pas un conteur seulement. Ni même le Récitant des vies divines. C'est le plus profond des Sages. Les deux poèmes font le Poème, comme la Bible est pour les Juifs. Dans le Poème, tout le savoir possible, concernant le ciel et la terre. On s'y instruirait de tout. Toujours ils y reviennent. Mieux encore, ils y sont. C'est leur substance. On le voit quand ils citent, c'est pour s'excuser de citer ; mais tout le poème est là, entendu sous-entendu. Nous n'irons pas vers cette cime. Nous la laisserons flotter, disparaître, reparaître. Le voyage nous prendrait tout. C'est présentement la race des philosophes que nous voulons connaître. Mais il est bon de se souvenir que cette race vient de là-bas.

Il y en a qui content, et c'est assez s'ils nous ravissent. Ils sont délicats ou sublimes, ironiques ou pathétiques. Quand le conte est fini, ils ont bien mérité la couronne celle du poète ; mais il est vrai que celle d'Homère n'est pas la même. On peut appeler mythes ces récits ou contes qui disent autre chose encore que ce qu'ils disent. Par exemple, notre *Belle et la Bête* est un mythe plus qu'un conte. On sait bien que la

Bête n'est pas si bête ; ce n'est pas une histoire d'amour, c'est le symbole ou le mythe de tout amour. Bref, il n'y a pas de mythe sans une tête, et, disons, sans un peu de philosophie. On peut bien lire *Illiade* comme on lit le *Roland Furieux* ou *La Jérusalem Délivrée*. C'est même ainsi qu'il faut commencer par lire, et toujours recommencer. Mais qui s'interdira d'aller plus loin que l'histoire, quand c'est l'histoire qui y va ? Qui se contentera d'accepter ce destin tout rédigé d'avance, quand il est si clair que les hommes, et les Dieux aussi, s'y précipitent allègrement ? Tous ces Dieux, à force d'être Dieux, on aperçoit quels ils sont et de quelle chair, de quelle âme ils se composent. Le poème, partout, se lit à double sens : cette peste par exemple, au début, si bien peste, avec le soleil qui tape sur les charognes de chevaux et d'hommes, et l'on dit, et l'on croit, que c'est Apollon qui tue à coups de flèches. Homère est philosophe déjà, parce qu'il désigne les causes. L'esprit s'y délivre des fantômes qu'il crée. La guerre, la mort, la fureur, sont regardées contemplativement à distance. Tout est spectacle. Un ordre s'y fait deviner.

Ce n'est sans doute que l'effet du génie : Homère est le très pieux Homère. Mais son récitatif n'est plus d'un exalté, d'un chimérique ; il est d'un homme aux yeux ouverts. Ce calme, cette libre majesté du récitant gagnent l'auditeur peu à peu. La tenue déjà est d'un sage. Surtout si le poème est écouté pour la trentième fois, peut-être, comme il l'était. On sait d'avance. On réfléchit l'enchaînement. Le merveilleux reste merveilleux, certes, puisqu'on s'émerveille, mais on s'émerveille aussi de tout l'humain, des couleurs, des mouvements exacts. La guerre est ainsi, l'aventure est ainsi ; c'est ainsi que les Dieux se montrent et qu'ils ne se montrent pas. La parole est ainsi, celle d'Ulysse, qui dit une chose, qui en dit une autre, admirable par les deux. Comme Bossuet écrivait une *Politique Tirée de l'Écriture Sainte*, on aimerait écrire, aux marges d'un Homère, une Politique, une Poétique, une Mythologie. Ce serait mériter d'être grec un peu. On apprendrait à respirer, à penser, comme à l'intérieur des Mythes. Par cette sorte d'exercice préliminaire, on serait moins surpris des vieux philosophes.

Ils sont nés dans la légende, eux aussi de légende. Presque tout ce que l'on connaît d'eux, l'historien pourrait le révoquer. Mais que nous importent les noms ? On ne gagnerait rien à les changer. Mieux vaut suivre, naïvement, continuant la tradition, participant à la légende ; car on ne peut la dire à son tour sans la modifier un peu ; chacun laisse sa trace en ces chemins de pèlerinage. On est bien obligé d'ajouter du songe, qui n'est qu'une même chose avec l'admiration. Ce n'est pas pour autant inventer la géométrie ; mais c'est Thalès, comme on l'appelle, qui l'inventa. Quoi de plus clair que cet héritage ?

La légende place les sages avant le temps des philosophes ; mais l'un d'eux, qui est Thalès, est toujours à la fois compté parmi les uns et parmi les autres. Ils étaient sept sages, disent les Grecs. Les listes ne sont pas d'accord. Il y en aurait douze, ou beaucoup plus. Trop serrés à l'intérieur du nombre sacré ! Cela même fait un conte, et plus d'un conte. Mais toujours quelques noms reviennent, Solon, Bias, Thalès. Ils étaient d'un peu partout. Ils n'étaient pas tous exactement du même temps. C'est la piété qui les rassemble jusqu'à imaginer, comme il est dit dans le *Protagoras* de Platon, des réunions de nos sages, des visites de courtoisie au Dieu ; et c'est eux qui auraient fait graver au fronton du temple le « Rien de trop » et le « Connais-toi. » Je sais bien que c'est Platon qui parle, trop content de reculer aux temps anciens ce qui peut paraître neuf et parfois blessant. Tout l'acharnement socratique est dans le « connais-toi. » C'est pour ce « connais-toi » que Socrate a voulu mourir. Mais, de fait, cette vocation de sagesse se prépare pour Socrate des siècles avant lui. Celui qui aime la sagesse, et, l'aimant, la désire et la poursuit, autrement dit le philosophe, se persuade que cette sagesse déjà, quelque part, fut quelque chose, et donc qu'il y eut des sages, par exemple ces sept sages, avant l'apparition des philosophes. Aimer la sagesse, cela n'est ridicule ni fantastique, puisque voici le sage. On peut le rencontrer. Nos anciens le rencontraient.

Les sages ne définissaient pas la sagesse ; ils étaient sages. C'est de même, dans la *République* de Platon. Un Juste, c'est Céphale. Il vous ouvre sa porte au début du livre. C'est lui qui sourit, qui parle, qui ne parle pas longtemps car le discours n'est pas son affaire. À nous de nous embrouiller dans nos paroles, de nous y perdre, de nous y retrouver si nous pouvons. À lui, Céphale le juste, de persévérer dans sa justice. On sait que cette parlerie-là est, entre toutes, longue difficile et sinieuse. Céphale ne reviendra pas nous y aider. Les sages non plus ne sont pas revenus. On se souvient d'eux. Ils devaient avoir leurs statues, mais ils n'avaient pas d'autels ; ce n'étaient que de simples hommes. On se redit ce qu'ils disaient. Or ils ne disaient rien que de très humain. Ce n'était que ce qu'il faut dire quand on est homme, qu'il est presque impossible de dire, parce qu'on est homme. L'enthousiaste qui attend des merveilles, sera peut-être fort déçu. C'est le bon-sens, comme il parlerait par la bouche du jardinier ou de la servante. Mais quelquefois il hésite sur ces bouches sans grimace. L'humble se dit qu'il est humble. Ces vieux sages, eux, portent fièrement leur bon-sens. Ils ont jugé, sans doute, les grimaces. Chacun de leurs mots semble dire : il n'y a rien de tel que le bon-sens. Alors, on s'arrête. On voudrait un commentaire ; il n'y a pas de

commentaire ; le sage se restreint à la sentence. Elle ne tombe pas comme la foudre. Ce n'est pas leur manière. Plutôt, elle s'ouvre comme un regard, le temps d'un regard. « Célèbre tes noces à peu de frais. » Ce n'est qu'un conseil, mais brusque un peu, comme serait une recommandation, comme est un vrai conseil. Tout familier ; tout direct. Le vieux sage ne parle au nom de quoi que ce soit, ni de la cité, ni des Dieux, ni même du bon sens ou de l'amitié. C'est la même franchise qu'en Salomon, celui des *Proverbes*. « Ne méprise pas ta mère quand elle sera vieille », dit Salomon. Cela pourrait être de Bias ou de Solon.

L'amateur de systèmes décidera peut-être que ces sages grecs ne sont que de bien légers fantômes. Rien de démontré ; tout pêle-mêle. C'est la Sagesse des Nations. Heureux donc qui peut rire de cette sagesse-là ! Les Grecs n'en riaient point. Les philosophes ne firent pas oublier les sages. Démétrios de Phalère, qui fut un élève de Théophraste, juge bon de dresser une sorte de catalogue de ces propos rustiques. Même après Platon et Aristote, la sagesse des vieux sages avait donc de quoi retenir encore. Je renvoie à ce petit catalogue, sachant bien qui s'y plaira. Les noms changent ; c'est Cléobule, ou Chilon, ou Pittacos, ou bien Solon ou Thalès. C'est la même sagesse toujours. Ils ont tous dit qu'il fallait se connaître, qu'il était difficile d'être un homme de bien, que la mesure était chose du plus haut prix. Ce n'est qu'un homme à plusieurs noms. Quel homme ? Un homme qui, comme Socrate sera, est content d'être homme, veut être homme. Il accepte la condition. Par exemple, ce n'est pas un sauvage ni un loup-garou, insultant la cité, la tradition, les lois, les Dieux. Chaque chose à son rang et à son ordre. « Sers-toi des lois anciennes, mais d'une nourriture fraîche », dit Périandre. Savoir l'usage, c'est le grand savoir ; et c'est toujours l'homme qui se sert, pour l'homme, de la cité, ou des lois, ou des Dieux. On les devine pieux, mais non courbés. Ce mot de Bias, d'une profondeur admirable : « au sujet des Dieux, dis qu'ils sont des Dieux. » Déjà on devait se prendre à dire qu'ils étaient principes, ou l'orage, ou le feu, ou l'eau, ou la force, ou la justice. On cherchait derrière les Dieux et, croyant découvrir ce qu'ils étaient, on les oubliait Dieux. Mais d'abord, songe Bias, pour les adorer ou les nier, savoir ce qu'on dit. Sincérité, lucidité ? voilà le sage.

Je ne suis pas surpris qu'il ne soit resté d'eux que de courtes sentences. Ces Grecs-là, bavards sans doute autant que grecs, se méfient grandement de la parole. La parole emporte. Écoute plutôt. Et encore, n'écoute ni tout ni trop. Reviens à toi. Il peut y avoir de la violence dans la parole ; et je vois que tous ces sages sont contre la violence, contre toutes les formes de la violence. De là leur « Rien de trop. » Je crois que, pour le bien comprendre, il faut aimer se souvenir qu'il y a toujours trop. Le « Rien de trop, » ce n'est pas sentence où se formule le peu d'appétit,

mais le jugement du trop sur le trop. Par exemple, nous autres Grecs, ne sommes-nous point le peuple des bavards ? Alors, silence un peu. Et quant au tumulte, à l'ivresse propre aux passions les plus brutales, c'est nous aussi le peuple de *Illiade* ; ce qui dispense le sage d'une plus ample leçon. La Mesure, qui la trouve d'abord ? C'est presque toujours, d'abord, le sans-Mesure. L'ordre est toujours un ordre établi, qu'il a fallu établir. Tout ce qui va contre Titan est bon. Zeus a vaincu les Titans. Salut à Zeus ! On peut donc consulter les Dieux. On peut respecter aussi ce qui, dans la cité, fait rempart contre la folie. Et c'est du même mouvement que le sage respecte en soi la Raison. Elle est le donjon de la citadelle. « Prends la Raison comme guide », disait Solon. Ce qui ne signifie point : ramène et réduis tout à la raison. Simplement, elle est le guide, et l'est par sa nature propre. Elle est comme un sage dans le sage. C'est elle qui peut donner conseil. Elle met de l'humain. Écoutez Bias : « tu corrigeras la richesse par l'amitié ; tu mettras de la loyauté dans tes paroles, de la bienséance dans ton silence, de l'équité dans tes jugements ; dans tes entreprises un courage viril, dans tes actes de la puissance, dans la gloire de l'autorité, dans ta nature de la noblesse. » C'est ainsi que la Raison tempère. Elle cherche le propre de chaque situation, de chaque notion. Elle en juge souverainement, non pas fanatiquement. Elle connaît la permanente possibilité de l'erreur ; elle n'est la Raison que par connaître l'erreur, l'attendre et l'éviter. C'est pourquoi, même bornée au petit quotidien de la vie, elle se pose en Raison *stuDieuse*. « L'étude embrasse tout » dit Périandre. Elle n'a pas fini de s'ouvrir au monde, de s'ouvrir à tout. Quand cette première et fondamentale sagesse sera franchement ouverte, elle sera la philosophie.

Déjà, de l'homme à l'homme, elle instaure un autre rapport que celui du plus fort au moins. Devant l'esclave aussi le sage songe à l'homme, et qu'il est homme. « Ne châtie pas tes esclaves quand ils sont en état d'ivresse ; sinon on te croira ivre toi-même. » C'est une sentence de Cléobule, le sage bienveillant. La raison sait être grave, mais toujours ce sourire. C'est qu'elle ne veut pas, qu'elle ne peut pas prendre l'autre de force, comme Achille saisit son ennemi. Elle n'a pas d'ennemi. Elle propose le convaincre après le vaincre. Comme elle est guide, par nature, par nature elle est celle qui cherche le dialogue. « Par la persuasion, non par la violence », murmure Bias. Et n'allez pas conclure que mon Bias était un doux mouton, tout bêlant à ses illusions. « La plupart des hommes sont malhonnêtes », ajoutait-il. La méchanceté, la frivolité, la rapacité ne font pas raison contre la raison. Les sages ne disent pas que tout est bien, ni que les hommes sont admirables. Ils avertissent que l'homme n'est pas assez l'homme, qu'il serait bon et beau de l'être, qu'une vie gouvernée est bien proche du bonheur. Tout ce qui confirme et ré-

conforte l'homme en l'homme, cela n'est pas seulement le plus digne, mais c'est de toutes façons le préférable. C'est ainsi que la violence se perd elle-même ; ainsi que la haine est toujours mauvaise, ainsi que le tyran n'est l'ami de personne, ni de soi.

On voit comment le sage incline presque toujours à préférer la démocratie. De Cléobule encore : « considère comme un ennemi public quiconque hait le peuple. » Solon surtout, c'est le modèle à jamais du citoyen. On connaît les anecdotes, où les Grecs se plaisaient à retrouver Solon, sage parmi les sages. Elles font autant de fables. Il ne faut pas craindre de se les conter une fois de plus, comme eut fait Montaigne.

La première fable, celle de Solon et de Crésus. Crésus, le riche de toutes richesses, roi toujours, que son empire soit sur le Nil ou les pétroles. Et qu'est-ce qu'une richesse si nul ne l'admire ? Toute richesse est de parade. Crésus est donc bien aise de faire visiter, et Solon visite. Crésus d'attendre, sinon la parole qui flatte, au moins celle qui approuve ; et Solon ne dit rien. Alors Crésus, gonflé de soi, n'y tenant plus, interroge ce Solon méditant : « dis, Solon, ne suis-je pas un homme heureux ? » Et notre Solon, hochant la tête : « tu connais le vieux proverbe : impossible de dire si tel fut un heureux ou un malheureux avant sa dernière heure. » N'oubliez pas le sourire. Inutile de se figurer quelque prédicateur hirsute. Je veux un Solon de haute et fine courtoisie, comme il est peint au Prologue du *Timée*. C'est aussi bien la politesse de l'ambassadeur ; et j'imagine que Solon eut de bonne grâce admiré ceci ou cela, mais il devinait bien que c'était Crésus que Crésus entendait que l'on admirât. Il fallait perdre un peu la tête, ne fût-ce qu'un court instant, devant la magnificence et la gloire de Crésus, et tout brouiller, et prononcer hyperboliquement. Solon ne perd pas la tête. Il garde son jugement tout clair, tout pur. C'est toujours l'homme qu'il voit dans l'autre, rien qu'un homme admirable si l'homme admirable ; mais la richesse suffit-elle à faire l'homme admirable et la vie bien heureuse ? Mais, attendez, la fable continue. Il n'est fortune qui ne tente, et c'est ainsi que tourne la fameuse roue. Crésus était en haut, le voici en bas. Quelque tyran lui a volé ses richesses et le fait conduire au supplice. Crésus y marche aussi bien qu'un autre, et, tout marchant, il se murmure à part soi : « Ah ! Solon ! Solon ! » Le tyran veut savoir ce que signifie, car c'est peu de tuer si l'on ne possède pas tout l'intérieur. L'adroit Crésus sut bien marchander son secret : « ma vie sauve, et je te dis ce que disait Solon. » On lui fait grâce. La même sentence, comme une flèche, vole de Crésus à l'autre et perce où il faut percer.

C'est ainsi que règne Solon, même absent, même mort. C'est un pouvoir de grand pouvoir, sans aucun pouvoir. Sans violence aucune, et

le contraire même de la violence. Ne point se laisser prendre ; juger ; ce qui ne veut pas dire condamner. Poser que le mieux qu'on puisse, en faveur de la cité, c'est penser droit et dire ce qu'on pense. On rapporte que Solon disait : « à tes concitoyens, conseille non ce qui est le plus agréable, mais ce qui est le meilleur. »

La deuxième fable, c'est justement Solon dans sa chère Athènes et parmi ses concitoyens. Or Pisistrate a tant et si bien manoeuvré qu'il n'a plus qu'à décider du jour et de l'heure, et ce Pisistrate-là sera tyran d'Athènes. Alors Solon réunit les Athéniens et leur dit : « je suis plus sage que certains, plus courageux que les autres. Vous, vous n'avez rien prévu, rien compris. Vous autres, vous avez bien compris et vous prévoyez fort bien ce qui doit suivre ; seulement vous préférez vous taire. » Deux fautes contre la cité, manquer de jugement et manquer de courage. Solon ajouterait que manquer de courage, c'est encore manquer de jugement. Il me semble que voilà le principal du citoyen. Songez après cela au Grand-Roi, tel qu'il nous est représenté dans les *Perses*. Il règne absolument, il faut que les autres têtes soient dans la poussière. S'il est le prudent Darios, tant mieux pour tous, il ne rapporte que la victoire ; mais si Xercès le fantastique, alors malheur ! Même les fidèles, les anciens, n'ont que le droit de se lamenter et de déchirer leurs vestes. Citoyen, au contraire, selon Solon d'Athènes, celui qui ne fait qu'un avec son droit de juger et de dire. Mieux : ce n'est pas un droit, c'est un devoir. Ce que nous devons à la cité, c'est d'abord ce que nous nous devons à nous-mêmes. Socrate est-il si loin ? Il ne dit pas autre chose quand il s'explique au tribunal, et c'est ce discours tout franc, tout libre, qui enrage l'assemblée. Ce qui prouve qu'il n'est pas facile d'être démocrate, même en Démocratie. Solon sait bien qu'il faut payer de soi, et de maintes manières. Quand il réunit les citoyens sur la place, pour les avertir de Pisistrate, il vient armé, cuirasse et bouclier. C'est une sorte d'éloquence fort claire. La liberté n'est pas une déesse des cieux ; il faut que le citoyen la protège. Mais enfin, quand Pisistrate l'emporte, notre Solon d'aller suspendre ses armes devant la salle des stratèges, et de planter tout là, le tyran et ses flatteurs, l'état-major et les très chers concitoyens, la patrie. « O ma Patrie, dit Solon, autant que j'ai pu, je t'ai porté secours, par mes paroles et par mes actes. » Puisqu'il ne peut plus rien, cet entêté préfère l'exil à la patrie. Il n'est plus qu'un homme privé, qui voyage, qui visite la Crète ou l'Égypte. Partout où il pourra rassembler des hommes selon son coeur et organiser une ville de liberté, ce sera là Athènes et la patrie.

On voit quel genre d'athénien. Il est assez rude. Ce n'est pas un sage, comme on se représente parfois le sage, à fade sourire et douillet régime. Solon surprend, il bouscule, il réveille.

Un dernier conte. Les Athéniens suppliaient leur Solon de donner des lois à la ville. Solon se faisait tirer l'oreille. Et plus d'un Athénien devait se demander pourquoi Solon refusait un si grand honneur. On redouble de prières ; enfin on presse tant que Solon consent et qu'il écrit les lois qui seront les lois d'Athènes. Mais voilà que, les ayant écrites et les ayant données, ce terrible homme prend son bâton et son sac et remercie les Athéniens du grand honneur qu'on lui a fait, puis leur explique qu'il faut qu'il parte et qu'il s'exile au moins un temps, et que c'est précisément comme si on l'avait condamné à l'exil ; car celui qui a fait les lois de la ville ne peut plus demeurer dans la ville ; on risquerait de le venir trouver pour lui demander de modifier les lois, et cela semblerait même tout naturel, puisqu'après tout il serait si clair que le législateur n'était qu'un homme. Il faut qu'il soit Dieu, comme on devient quand on est mort, ou quand on voyage.

Je ne sais si c'est à cette fois-là, ou à une autre, que Solon entreprit son fameux voyage en Égypte, celui que Platon raconte dans le *Timée*. Encore un trait, qui est de Platon, pour achever le portrait de Solon d'Athènes. Comme il s'entretenait avec les prêtres de Saïs du passé de la race humaine, du premier homme, du déluge, du moins de ce qu'il en savait, c'est-à-dire de ce que l'on en croyait en son Athènes, alors un vieux pontife égyptien, et vieux parmi les vieux, se prit à sourire et lui dit : « Ah ! Solon ! Solon ! Vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants, et il n'y a point de vieillard en Grèce. » Cette jeunesse d'esprit et de courage, qui frappait le vieillard de Saïs, elle brille d'un vif éclat dans Solon, et l'âge n'importe. Ne faut-il pas être jeune, presque jusqu'à la naïveté, pour préférer l'exil au tyran, pour tancer et prêcher ses concitoyens, espérant qu'on changera quelque chose ou quelqu'un, pour s'en tenir farouchement à la liberté, et encore la suspendre toute à cette pointe fragile du jugement ? Tous les gens de bon sens, d'ordre, d'expérience, voteront contre Solon. N'empêche. C'est Solon que les Athéniens vénèrent ; c'est lui l'Athénien par excellence. Toujours, il est le premier que l'on cite parmi les sages. Il est bien le modèle d'un homme qui n'est ni Agamemnon ni Achille. Non sans humeur ; jamais sans force ; la tête haute aussi, les yeux dans vos yeux, mais non pour vous braver, comme le héros ; pour vous éveiller à vous-même, au contraire.

On trahirait Solon et tous les autres sages, si l'on oubliait que tous ont voulu nommer l'amitié une vertu. Cela aussi sonne comme la voix de la jeunesse. Et qu'est-ce, au fond, que la démocratie de Solon, sinon la politique où l'on essaye de tempérer la nécessité par l'amitié ? L'Amitié, vieille comme l'amour, dira-t-on, et refuge pour les hommes depuis tou-

jours. Mais ce qui est neuf c'est de la proposer comme une vertu. Les philosophes n'ont pas perdu cette leçon des sages. Quelle que soit la doctrine, si elle est grecque, l'Amitié y paraît toujours ; elle est dans le bien ; elle est une partie du bien, peut-être la meilleure. Qui fut mieux ami que Socrate ? Le dialogue socratique part de l'amitié, la confirme, lui donne un corps et un exercice. Si tout est matière, si l'atome fait tout, comme en Démocrite ou en Épicure, cela ne diminue point la valeur de l'Amitié. On a coutume de dire qu'il a fallu attendre les siècles chrétiens pour que l'homme reçût révélation de l'Amour, du sublime Amour. Peut-être ne sommes-nous que des ingrats. Il semble parfois, à écouter les Grecs, que l'amitié leur soit le plus beau des noms de l'Amour.

Il ne faut pas faire de Solon le premier philosophe politique. Solon se contente du jugement, de la réflexion ; il ne cherche pas un système. Il ne serait pas difficile de mettre debout le système de Solon ; mais ce serait forcer, et, dans un sens, ce serait moins beau. Il faut laisser ces hommes-là tout libres, et pensant comme on voyage pour son plaisir, sans poser ni prévoir rigoureusement à partir de Principes ou d'Éléments.

THALÈS

Thalès est toujours cité parmi les sages, mais il a sa place à part. Le mouvement est juste, qui en fait d'abord un sage. Car, sans l'astronomie et la géométrie, ce serait un sage comme les autres. Astronomie et géométrie, cela change tout. Mouvement juste aussi, même si la légende n'est que légende, d'avoir voulu que ce fût l'un des sages qui inventa le vrai savoir. Les vieux sages méritaient bien cette promotion. On peut même dire qu'ils l'attendaient. Il faut donc conter le sage Thalès, comme

j'ai conté Solon. Le savoir naîtra de la sagesse, comme l'aurore de l'aube, par une augmentation presque insensible de la lumière.

On dit que Thalès était de Milet, qui était une grande ville de l'Ionie. L'Ionie, c'était une sorte de Grèce au sourire d'Asie. Ce n'était, j'imagine, que commerce, cargaisons, bateaux en partance. Des odeurs, des couleurs de là-bas ; l'Égypte plus proche, presque voisine ; tout un mélange de Dieux de partout ; trop de Dieux, tous les contes ; Troie qui fume éternellement sur le rivages ; et, par derrière, la Perse, aux joues en fleurs, le fantastique de l'Orient. Thalès est enchâssé dans ce vitrail. On ne voit pas pourquoi le sage ne naîtrait que parmi les peuples pauvres et rudes. Même, parmi le tumulte du négoce, il semble qu'on l'espère au détour, lui qui n'achète guère et qui ne vend pas. Aussi bien, les gens de Milet s'attardent à l'écouter. C'est un langage étrange et doux, si pur, si loin des crin-crin du port, des crécelles du temple, de toutes ces musiques, de tous les discours qu'on connaît d'avance. Et l'on va répétant ce que Thalès a dit, qui ne se comprend que peu à peu, qui ne mûrit que lentement à celui qui l'emporte.

Que disait Thalès ? Par exemple, on demandait à Thalès pourquoi il ne s'était point marié. Et Thalès : « d'abord ce fut trop tôt ; un jour, ce fut trop tard. » ; Puis il vous menait au long du quai et, vous montrant une nasse de pêcheur : « regarde, disait-il. Regarde les poissons. Ceux qui sont dehors veulent entrer ; ceux qui sont dedans voudraient sortir. » J'admire les Anciens qui ont admiré, car il fallait avoir l'oreille fine. La sagesse du sage est à quart de voix. Le sage ne commente guère. Il vous lance l'idée comme une balle. Si vous êtes un esprit gauche, tant pis pour vous. Mais le passant n'est pas toujours si sot, il médite ; du mot lancé et gardé il sait se faire un compagnon. Et nous ? Avons-nous reconnu la vieille sagesse ? Est-ce l'obéissance aux mœurs qui suffit à donner l'humain à l'homme ? Célibataire ou marié, tout est possible, tout est difficile. Si tu n'es pas bien, dehors ou dedans, tu n'es pas dans le bien. Et le reste... L'œil de Thalès a luit. Cet éclair du regard va-t-il dissiper notre somnolence, notre contentement ? Ce n'est pas Thalès qui nous forcera. Cet homme libre laisse libre. C'est toujours le même silence après dire ; le geste plus que le mot ; la formule, où l'idée brille, mais dans un instant pour toujours.

Ainsi, on reprochait à Thalès de ne point chercher à s'enrichir. Avec tout son esprit, que ne se servait-il de son esprit ? Silence de Thalès. Ce silence était bien déjà une réponse. Mais une fois, sans quitter le silence, Thalès répondit de façon claire. La saison des olives avait été bonne, comme elle était à l'ordinaire. Et l'on ne comprit point que Thalès

se mit à acheter des olives, encore des olives, comme s'il n'en avait jamais assez. On devait rire de ce rêveur, qui soudain rêvait de faire fortune. Sans doute il avait une idée. Une idée ? S'agit-il d'idées pour faire fortune ? Il est entendu qu'une idée ne sert à rien. Si tu veux perdre ton argent, Thalès, fie-toi plutôt à une idée. Silence de notre Thalès. L'année suivante, à la surprise, à la colère de tous, pas une olive aux oliviers. Thalès vendit et gagna gros. Au demeurant, silencieux comme devant, comptez-y bien. Savoir pour prévoir afin de vendre. C'est quelque chose donc que connaître les choses. Dans le connaître, une admirable puissance en puissance. Solon déjà montrait, par l'exemple, qu'il était meilleur de savoir. Quand Pisistrate se fit lui-même une blessure, et puis cria qu'on l'avait blessé, et, pour qu'on le gardât d'une autre blessure, réclama des gardes aux Athéniens, Solon savait ! Solon avertissait : « vous verrez ; vous verrez ; » disait-il aux Athéniens. Mais l'objet de Solon, c'était seulement l'homme. Thalès aussi observe les hommes, mais surtout, sur sa rive d'Ionie, ce sont des choses qu'il voit, qu'il ne se lasse pas de voir, la mer, les poissons de la mer, les arbres, les animaux, et, le soir, dans le ciel inaltérable, aussi nombreux que des olives, les astres à plein ciel.

Ai-je besoin d'évoquer la jeune servante qui riait si haut dans sa nuit Silésienne ? Grâce à Platon, ce rire résonne encore. Et de quoi riait-elle ? De ce que Thalès, tout à ses étoiles, ne voyait un trou à ses pieds et s'y laissait choir. De là que Thalès devint le symbole de ces rêveurs ou, si vous préférez, de ces philosophes, qui vont et viennent ainsi que des somnambules, l'esprit ravi de terre, soulevé et comme égaré parmi les idées divines. Sachez pourtant que Thalès contemple des étoiles, non des idées. Ou, s'il forme l'idée, comme on verra, c'est dans la chose toujours, sans quitter des yeux cet univers, qui est mer, campagne, volcan, nuage.

On prête beaucoup à Thalès, et sans doute trop. On veut qu'il soit le premier à savoir de savoir que la lune est si petite, à la comparer à notre soleil ; le premier aussi à donner une figure à la course du soleil ; premier encore à prédire une éclipse totale du soleil. Tel érudit conteste, ou même refuse tout. Tel autre accepte sans plus amples preuves que l'autre. La légende est belle. Il est naturel qu'elle séduise ; naturel aussi qu'elle irrite, parce qu'elle est trop belle. Thalès put-il seulement prédire, ou le put-il par savoir, comme pour ses olives ? On conte qu'il avait voyagé en Égypte, et les Égyptiens, par accumulation d'archives, étaient en mesure de prévoir. Ils tenaient registre de tout. Ils avaient inventé

cette mémoire d'administration, au prix de laquelle l'individuelle n'est qu'un songe. Ils lisaient et vérifiaient leurs tables et leurs colonnes. Ils annonçaient l'apparition des comètes, probablement sans pouvoir dire ce que c'était que comète. Pour beaucoup de ces prêtres archivistes, ce devait être manifestation de quelque Dieu. On peut fort bien noter, enregistrer, puis prédire les retours et se faire admirer, n'ayant dans la pensée que fariboles. Alors Osiris ou les fées font système. À peine si l'on estime l'infatigable scribe, et ses gravures ou ses peintures, car il n'y faut que de la patience, et c'est bien vrai. Peut-être quelque docteur du Nil allait-il plus loin que son Osiris. Et peut-être que Thalès ne fit que rapporter de son voyage un précieux calendrier. Mais la légende aussi est à considérer, car la légende de Thalès montre un homme, le premier, qui pense hors de la légende.

On dit qu'il n'écrivit, s'il écrivit, que deux livres, l'un sur le solstice, l'autre sur l'équinoxe, et l'on dit qu'il disait qu'il n'y avait que ces deux livres-là à écrire. Homère est donc inutile ? Hésiode, tous les poètes ? On rapporte, il est vrai, un autre mot de Thalès, que tout l'univers serait plein de Dieux. Fort bien. Cependant notre Thalès cherche à s'expliquer l'univers sans penser seulement aux Dieux de l'Olympe. Il y a même une façon de mettre du Dieu ou du divin partout qui revient très exactement à nier les Dieux. Une poudre de Dieux, c'est pour nous délivrer de Zeus et des autres. Le propos de Thalès sur le solstice et l'équinoxe ne marquerait-il pas l'entrée dans un nouvel âge, qui pourrait bien être encore le nôtre ? Quel philosophe ne tiendrait à gloire, à la plus grande, d'avoir écrit le livre sur le solstice ou celui sur l'équinoxe ? Le ton même indique que le regard de Thalès dissipe jusqu'à l'apparence du Dieu de la mer et du char aux chevaux marins, et d'Apollon, et de cet autre char en flammes par l'imprudence d'un Dieu trop jeune. Le soleil n'est plus que le soleil ; le flot, le flot ; tout ainsi ; et cette réalité-là doit suffire. C'est même en se restreignant là que l'esprit expérimente sa force d'esprit.

Remarquez que cette pensée n'est du tout timide, ou modeste, mais ambitieuse au contraire. Plus ambitieuse incomparablement que celle du vieux poète. Le poète se contente de rapporter. Il transmet. Pourquoi les Dieux en usent ainsi, c'est leur affaire. S'il ne peut s'empêcher tout à fait de mêler sa raison au récit, c'est qu'il penche déjà, peut-être, vers le nouvel âge. Le serviteur des Dieux n'est plus si pur. Notre Thalès, lui, ne sert plus les Dieux, mais il ne faut pas croire qu'il se veuille myope par décret, et presque par vertu, comme font nos empiriques du laboratoire. En face du poème homérique, il écrit l'autre poème, car on ne se délivre d'un poème que par un autre poème. Celui de Thalès est célèbre. Il a servi longtemps de modèle, aux variantes près. Les choses n'y sont que des

choses, mais il faut qu'il les contienne toutes. Écrire de l'équinoxe, c'est écrire de tout. C'est pourquoi le vrai titre, c'est : *De la Nature*. Il n'y en a peut-être pas d'autre.

Qu'est-ce donc que la nature ? Ce que je vois, ce que voici ; ces corps, ou, comme on dira plus tard, ces éléments que voici : l'eau d'abord, celle de cette mer et de ces fleuves ; l'air de ce jour de brume ou de ce clair jour d'été ; la terre de toutes ces terres ; le feu, celui des feux, celui dont brûlent les astres, celui dont je sens la chaleur au dedans de moi. Mais, reconnaissant ces choses, qui sont comme les éléments des choses, les nommant, les séparant, les classant, je n'ai pas encore tout dit. Homère aussi, et tous les poètes, parlent de la terre, de la nuit, du chaud, du froid, du feu, de l'air, de la nue, de l'eau. C'est ici que commence le chant qui est le propre chant de Thalès. Il y a les choses, et encore d'autres choses qui les composent ; mais surtout, il y a une unité, et donc une structure et comme une architecture de toutes ces choses. Sans qu'il soit besoin des Dieux, la nature des choses explique la nature. La nature n'est que la nature. C'est par sa nature que chacun des différents corps occupe sa place et son rang. On voit bien, par exemple, qu'aux bordures de la terre, toujours on trouve l'eau ; non plus ces minces filets, comme sont nos fleuves les plus puissants, mais l'eau où ils se perdent, l'eau totale. Tout l'en dessous, dont nous connaissons la surface, est donc de cette eau énorme, sur quoi l'on dirait que toute terre flotte. Elle flotte. De même une planche ou un bouchon. Si j'hésite à dire qu'elle flotte, c'est que je manque d'imagination, c'est que je me refuse à considérer les rapports. Immenses et massifs sont les continents ; mais la mer, qui les porte, est immense au-delà de l'immense ... Si Quelque moderne souriait, vite courant et se réfugiant à ses manuels de géographie ou de physique, qui ne le prierait de ne pas jouer le pédant au naturel ? Qui ne sera, au contraire, ébloui par ce premier poète de la représentation, car c'est ainsi qu'il faut appeler Thalès ? Ce n'est pas dans le pur et simple refus d'imaginer que construit Thalès, c'est par un autre effort d'imaginer. Si Thalès et ses pareils n'avaient pas risqué l'aventure sans doute il n'y aurait point de science. S'ils avaient attendu d'avoir fait la somme de toutes les expériences nécessaires pour enfin se mettre à penser, jamais l'entendement ne serait sorti des contes. Gardons-nous de visiter en archéologues ce musée des premières genèses. Reculons le temps d'un savoir qui n'est plus que le savoir. Thalès avait regardé la pierre qui coule au fond, mais il avait vu des pierres, qui flottent, comme flottent des pénières de ciment le long de nos fleuves. D'un cas à l'autre, l'esprit ose,

ose jusqu'au principe d'une explication universelle, dont peut-être on sourira. L'homme n'a pas fini de se tromper comme se trompait Thalès. Mais est-ce se tromper ? Depuis Thalès, nous ne cessons de nous tromper selon Thalès, qui nous a fait don d'une méthode d'erreur qui ne fait qu'un avec la recherche de la vérité.

Acceptons donc ces deux premiers royaumes, de la terre et de l'eau. Un autre est celui de l'air, et c'est où est l'air toujours en montant au-dessus de la terre, au-dessus de l'eau. Au-delà, à la toute limite, nous placerons peut-être un royaume du feu, visible seulement par des trous, qui sont nos astres. Ou bien nous supposerons là-haut une sorte d'autre royaume liquide. Attendez ! la forme manque encore. Il faut décrire de plus près, et d'étape en étape, expliquer ce qu'est le monde, et qu'il est un. Thalès expliquait donc que l'eau, la terre flottante, l'air au-dessus, et du feu par ci par là, étaient comme enfermés dans une sphère. Pourquoi la sphère ? Imaginez à votre gré. Un liquide, s'il tombe, c'est en gouttes parfois, qui sont sortes de sphères. Et les bulles, sphères encore. L'eau et tout ce qu'elle porte, et que peut-être elle compose, tout forme un ensemble solidaire, qui tombe ou se maintient, comme une énorme goutte ou bulle. Les raisons viendraient, si seulement on décidait de s'asseoir au bord des flots, à côté de Thalès. De nouveau le poème vivrait, où tout serait espoir de comprendre, joie de comprendre, illusion d'avoir compris. Mais il faudrait entrer dans le jeu. Les Anciens eux-mêmes sont avarés de détails. Déjà jugeaient-ils qu'ils savaient trop pour s'arrêter longtemps à ce Thalès qui savait si peu. Et puis, comme il convient, les témoignages se contredisent les uns les autres. Ce que l'un donne comme tout neuf d'Empédocle, un autre c'est à l'ancêtre Thalès qu'il l'attribue. Il est plus honnête d'avouer la faillite, mais elle ne doit pas désarmer le courage. Je répéterai souvent que du plus vieux des poèmes à tous les successeurs il y a un lien. Quitte à scandaliser le prudent historien, je me dis qu'il a bien fallu que quelqu'un commençât. Thalès : celui qui commence. Celui pour qui le Tout est en ordre par la nature du Tout lui-même. On pense bien qu'il n'est preuves expérimentales qui tiennent. C'est une certaine idée qui fait Thalès, une idée qui ne fut certainement pas d'un seul, bien qu'il y ait un premier, celui que nous nommons Thalès.

Donnons-nous donc, tout à loisir, cette transparence du monde. Est-elle du Monde ou de l'intelligence ? Je le saisis lui, je le saisis un ; il n'y a plus que le monde au monde. Le monde est un, disait Thalès. Il forme donc un système, un enchaînement. Il a du devenir et du mouvement, mais du retour dans la suite, et de la règle dans les passages. C'est un monde balancé, qui semble surmonter sans fin son déséquilibre : c'est

un monde en équilibre. Ne pressons rien, disait Thalès. Surtout, n'imaginons pas un équilibre comme séparé, où les choses seraient en équilibre. La forme au monde ne lui vient pas d'un extérieur, comme la forme de la maison vient aux pierres, aux poutres, au plâtre, aux tuiles, dont je la construis. Laissez toutes choses ; elles formeront à elles toutes, goutte ou bulle, la sphère. Voilà la demeure commune, plus belle qu'un temple. Ce n'est pas un temple, c'est indéfiniment l'univers, il n'y en a qu'un seul. D'où cet éclat dont il brille. Il brille parce qu'il est pur de ce qui ne serait lui. Devant, l'esprit qui contemple, s'oublie. Nous autres, d'à présent, nous nous disons que c'est l'esprit de Thalès qui cherche l'unité, la pose, bondit à l'idée de l'ensemble, sans laquelle jamais l'on ne percevrait un ensemble. Nous admirons Thalès ; nous regardons à Thalès. Mais, dans ce premier poème, les choses sont seules. Thalès jamais ne regarde à Soi. Il est cet admirant, qui s'ouvre tout entier à la splendeur. Aristote l'a nommé physicien, lui et les autres Ioniens à la suite. On ne saurait mieux dire.

Choses l'une sur l'autre, dans l'autre, l'une par l'autre, appuyée, s'appuyant, on songerait presque aux pierres d'une voûte, où il n'y a rien d'autre que les pierres à former la voûte. Et, malgré le mouvement de tout par dessous, l'arc là-haut subsiste, de la bulle ou de la goutte. Même ici en bas et partout, ce n'est pas la confusion. À l'intérieur du mouvement, quelque chose de stable donc. « Stable trésor, temple simple à Minerve ! » Mais c'est ici qu'un drame sourdement se déclare.

Supposez toute l'eau visible retirée à l'eau, tout le feu visible au feu, la terre à la terre, et ainsi de tout, qui sait si nous n'aurions pas bientôt autant de mondes ? L'univers, en un certain sens, ne se conçoit pas sans son équilibre. Et d'autre part, réaliser jusqu'au bout l'équilibre, c'est ruiner l'unité, peut-être. Qu'on excuse cette subtilité. Par elle, j'essaye de joindre et de m'expliquer les deux représentations qu'on attribue en même temps à Thalès. Il est d'abord ce grand poète d'une Cosmologie c'est-à-dire d'un monde cohérent, unique, unifié. Alors, il faut un équilibre. Mais la perfection n'en est-elle pas une sorte d'éternel repos ? Thalès est encore celui dont on dit qu'il mettait l'eau au principe, les autres corps n'étant que d'autres apparences du liquide substantiel. Et, si l'on s'est arrêté, si peu que ce fût, à sa représentation de l'équilibre, il se pourra faire que l'on soit assez surpris de la seconde. Cependant, c'est en vain qu'on se dira que la première aurait dû suffire, que Thalès aurait pu se satisfaire de cette liste provisoire de corps simples et de cette physique à quelques substances. Car le mouvement de l'univers n'allait-il pas séparer ces corps ? Arrivé là, par quel miracle quelque mouvement repren-

drait-il ? Or, puisque la règle de Thalès est de ne rien ajouter aux choses, nul miracle dans ce monde ; la mort universelle est donc au bout. Contre quoi, sans nul doute, l'Ionien s'insurge. Il réfléchissait aussi, peut-être, à tous ces mouvements d'hier ou d'aujourd'hui. N'était-ce que les effets innombrables d'un retour à l'équilibre ? Et pourquoi ce retour ? Fallait-il supposer un chaos au départ ? Mais pourquoi ce chaos ? La belle ordonnance, celle de la sphère et de toutes les choses dans la sphère, en imposait d'abord. Elle était comme une structure d'unité. Mais elle ne rendait compte que de bien trop loin. À vrai dire, il faut en rendre compte par un détail de la physique, ne pas se laisser prendre à cette unité qui subsiste. Il serait si facile d'inventer quelque théologie, de ramener les anciens Dieux sous d'autres noms ! Point d'échappatoire. Le physicien ne va pas trahir son dessein de physicien. Plutôt que d'accepter une forme qui, dans ces choses ci, ne serait pas tout à fait de ce monde-ci, il est dans la logique du physicien de tenir ferme à quelque substance matérielle, d'en partir, d'y revenir. L'unité ne sera pas l'unité d'une forme, même si l'univers nous tend ce piège. Thalès décide que le monde est un, parce que c'est le même corps partout.

Il choisit l'eau. On dira qu'il était Ionien du rivage ; que le monde soit eau, pour un de la côte, cela ne fait pas question. « Océan, père des Dieux et des hommes. » Chaque philosophe grec reprendra le même discours sur l'origine des espèces vivantes. C'est une idée qui s'impose devant la grouillante réserve. On voit bien, aussi, comment l'eau délie et lie, comment elle opère les mélanges ; et toujours de l'eau sort en vapeur des corps où elle se cachait ; enfin, dix et vingt raisons qu'on imaginera sans peine. Elle est comme l'image et le modèle du mobile par soi. Voilà donc, de nouveau, l'unité posée, cherchée, découverte ici et là, et partout. Ce n'est plus, rigoureusement, le même poème. C'est un autre poème, ou, si l'on veut, le dedans du même ; mais c'est le même esprit. Il ne serait pas difficile de soutenir que, sous le nom du seul Thalès, cela fait deux doctrines, comme d'un maître et de son disciple renégat. Ou bien, ce qui revient au même on peut apercevoir une difficulté, et un mouvement à l'intérieur de la même doctrine, allant d'un moment de la doctrine à l'autre. Comment tout cela se conciliait, c'est ce qu'on ne voit pas très clairement. Il nous reste trop peu. Mais on peut faire confiance au Milésien. Cet esprit-là avait de la ressource.

On se plaît à dire que Thalès avait rédigé un calendrier pour les marins. C'est donc qu'en dépit de la rieuse servante, Thalès n'oubliait jamais que l'homme est au monde. Le monde était son seul objet, et

l'homme dedans. Lui arriva-t-il parfois de faire du monde un Dieu ? Cela n'est pas impossible.

Il y a un passage naturel du matérialisme au panthéisme. Toute physique rêvera de métaphysique. Plus naïvement, elle rêve qu'elle est le monde, et le peut rêver de plusieurs façons. Par exemple, cette unité du monde fait comme une oeuvre d'intelligence. L'oeuvre suppose l'intelligence, et l'intelligence un intelligent, et quel autre enfin que Dieu ? Si la majuscule est trop, voilez de brouillard ou de pluie. Et quant à cet humide, que l'on retrouve partout, qui semble le tout de tout, de quoi le vivant provient, dont il se nourrit, n'est-ce pas puissance ? C'est la puissance du Dieu ; c'est pourquoi elle anime tout et lie tout. Une telle théologie s'essayait peut-être. Elle n'est jamais bien loin de l'esprit d'un homme. Ce qui caractérise ces cosmologies premières, c'est qu'elles contiennent virtuellement leurs suivantes. Toute la pensée s'éveille à la première pensée. Tous les poèmes de la philosophie grecque sont déjà dans le poème de notre Thalès. Une religion superbement sacrifiée en annonçait une autre, plusieurs autres. Thalès athé, on l'a dit ; le pieux Thalès, on l'a dit. De toutes façons, adorant ce qu'il adore les yeux ouverts, ce qui met Zeus et ses frères en fuite pour toujours. Quel que soit l'objet, ce sera un objet pur. Pur, parce qu'on le regarde les yeux ouverts.

J'ai réservé le plus beau conte. Il achèvera le portrait. La légende veut que le même Thalès physicien soit Thalès le géomètre, le premier et le fondateur. Écoutez donc l'histoire du géomètre aux yeux ouverts. Facilement je me persuaderais que c'est l'homme aux olives, le patient, le silencieux, notre Thalès. On dit qu'il voyageait alors en Égypte, comme vous savez que Solon y voyagea. Comme il regardait un jour la Grande Pyramide : « Que voudrais-tu savoir ? » lui demanda l'Égyptien. C'était sans doute un de ces prêtres si fiers de leurs archives, et qui avaient la garde du passé comme on a la garde des trésors. « Je cherche la hauteur de cette pyramide, » répondit Thalès. Et l'archiviste ne put manquer de plaindre un peu ce naïf étranger. Comment savoir si l'on n'a son entrée aux archives ? Là, bien sûr, tout est consigné pour toujours, hauteur de la pyramide comme le reste, sans oublier la recette pour retrouver, qui résume tant d'observations et de mesures minutieuses, que garantit une si longue pratique. Mais voyez le Grec. Il ne bouge même point. Il ne de-

mande rien. Il regarde seulement. Quel sot Grec ! L'Égyptien le plante là. Le soir du même jour, à la même place exactement, l'Égyptien retrouva Thalès, qui regardait. À cette fois, l'Égyptien se moque. « Tu cherches encore, et tu peux chercher ainsi toujours. » « Je ne chercherai plus, dit Thalès ; car voici : à l'heure où l'ombre d'un homme mesure la hauteur de cet homme, l'ombre de la Pyramide mesure la hauteur de la pyramide. »

On dira que l'anecdote ne prouve rien, qu'elle fut inventée de toutes pièces par quelque habile bonimenteur. On peut tout dire et contester toujours. Mais enfin, quel plus précieux modèle du génie en acte ? Il semble, à seulement écouter la légende, que l'univers tout à coup cristallise en géométrie. Le triangle apparaît par la seule Idée. Jamais l'archive ne produira l'Idée ; et quand l'Idée a surgi, jeune de la jeunesse d'Aphrodite naissant des vagues, à quoi bon désormais les archives ? C'est alors que le monde est tout à fait pur, pur de la pureté de l'Idée. Admirez ce premier géomètre, qui ne trace aucune distance ; aucun triangle. Il regarde la pyramide et toutes les choses autour, comme il regarde les astres, la nuit. Ce penseur-là n'avance pas les mains, même pas pour prendre une mesure, comme on dit. Il contemple. Il se retient. Il attend et tire de son profond silence le discours parfait, qui est le discours du taciturne. Il y a certes une parenté de cette anecdote aux autres. Une parenté aussi de cette contemplation particulière à la contemplation du tout. Il ne s'agit toujours que d'être présent au monde de toute l'attention d'un esprit. Toutefois, il faut bien dire que ce ne sont pas les mêmes moyens dans l'un et l'autre cas. Le contemplateur du tout ne l'est pas encore mathématiquement. Rien ne laisse deviner que Thalès ait songé à quelque genre de mathématique universelle. Était-il au point de savoir astronomiquement l'éclipse ? Cette partie de notre fresque manque, et le visage de Thalès en est brouillé d'autant. Toujours est-il qu'au premier dessein, et combien grandiose, d'une physique sans mythologie, voici d'autre part cette autre lumière mathématicienne allumée pour toujours. La vraie science, un jour, en naîtra, dont la Physique de Thalès n'est encore qu'une sorte de mythe ou de promesse. Cette figure de légende et de vérité, là-bas, sur son rivage d'Ionie, fabuleuse à peu près autant qu'Hercule, ne cesse de dresser à notre instruction. Il ne faut oublier ni les discours ni les silences, plus beaux encore que les discours. Ce regard qui ne lâche pas, qui, l'idée découverte, ne se détache pas. Combien s'en iront, avec leur divine idée, oubliant les oliviers, les poissons, les fleuves de l'air et de l'eau ! Dans le soir qui tombait, avant de lever son regard vers les étoiles, qui sont les mêmes étoiles pour les astronomes et les pêcheurs de thons, je suis sûr que Thalès regardait encore sa Pyramide.

*

ANAXIMANDRE

Après Thalès, l'ionien, les autres ; c'est toujours de ce bord oriental que nous viennent les premiers poèmes. Il était si simple de dire le second disciple du premier, et son auditeur, et ainsi du troisième au second, qu'on y a cédé. Cela ne prouve guère. Mais il est vrai qu'il y a un enchaînement. Il fallait un Thalès avant Anaximandre ; et peut-être Anaximandre avant Anaximène. Ils font une suite qui est naturelle.

Le monde de Thalès était ce tout fluide si bien construit, par soi construit. Il ne devrait être que vapeur, insaisissable tourbillon ; mais Thalès invente une clarté, c'est-à-dire un ordre ; il nous enferme dans cette lumière. « Le monde est un », c'est la devise. Il faut qu'il soit un, il l'est ; s'il est un, il n'y en a qu'un. Voici ce lien pour toujours. Parfois, on ne garde de Thalès que le poème de l'eau, qui chante comme le flot ou le torrent. C'est peut-être déjà l'autre poème, de la défense ou du repentir. Car le tout qui est un ne se conçoit pas sans l'équilibre, et l'équilibre bientôt menace par une tentation d'immobile. Comme l'antistrophe balance la strophe, ainsi un thème l'autre. La contemplation aurait tôt fait de s'accomplir et de se perdre dans sa fin. Alors, l'être exige le mouvement, qui détruit et dépasse l'être. Parménide osera refuser le changement, et tout mouvement, au nom de l'être. Mais comment refuser le mouvement quand on est Thalès ? La vie grouille dans le flot ; le flot bat jusqu'au port. Ainsi, le mouvement universel n'est pas tout à fait comme les nôtres. Il subsiste, mais il se renouvelle sans cesse. C'est la constance d'une figure, plus que la permanence d'un édifice. Ensemble loi manifestée et posée, conquise sur l'inintelligible chaos et sur les Dieux qui feraient un autre chaos. C'est parce qu'il faut bien que tout soit clair que Thalès affirme que tout est un. Si loin qu'on aille, ce ne sera pas tout comme c'est ici, ce sera le même univers que celui-ci. Poissons dans

l'eau, pêcheurs dessus, les astres au ciel, chaque espèce a son lieu ; ce sont des lieux du même lieu ; et tout liquide du même liquide. Thalès légifère pour toute la durée de la pensée grecque, pour tout penseur. Les Stoïciens célébreront encore la demeure commune aux hommes et aux Dieux. Ce monde est le monde. Il suffirait ? Il suffira toujours. Par Thalès, cette pensée-là semble à jamais conquise. On se dit qu'on ne pourra jamais la perdre. C'était d'un espoir trop vaste, ou d'une vue trop courte. Sans doute un Dieu inconnu veille, là haut, pour notre bien, à la vie et à la mort des pensées. La belle pensée de Thalès va mourir. Et quel besoin d'un Dieu ? Elle se meurt de vivre, en Thalès même.

Anaximandre, c'est l'autre de Thalès. C'est ce Thalès qui rongeaient et tuait Thalès. Le disciple, ou le successeur, est tellement inséparable du maître qu'on lui attribue quelquefois ce que généralement on attribue au maître. C'est qu'il contient celui qu'il nie. Si Thalès n'avait pensé ce monde unique à circulation de fluides, à répartitions distinctes, Anaximandre aurait dû le penser d'abord, pour passer outre. Mais, d'après ce que nous pouvons savoir, on peut compter deux ; la couleur du génie n'est pas la même : Anaximandre a découvert la nuit. La nuit de Thalès, encore une manière de jour. C'était la nuit du jour. Une grande confiance rayonnait de l'univers, par les étoiles sinon par le soleil, par toutes choses. L'ordre ne disparaissait pas ni cette eau si peu perfide. On pariait, on vérifiait que l'identique était la vérité du changement. Ce ruissellement universel qu'avait inventé Thalès, c'était, somme toute, une belle ruse. Le devenir n'était que la série des métamorphoses de l'eau. On retrouvait donc toujours et partout le même corps, et toujours fidèle aux mêmes lois de ses transformations. Les morts n'étaient pas la mort, puisque cet univers-ci ne mourait point. Les naissances étaient plutôt retours que naissances. Bref, le poème de Thalès n'était pas un poème tragique. L'homme pouvait apprendre à trouver consolation dans la permanence de son univers. Mais voici Anaximandre : il ébranle les parois lumineuses, il dissipe cette vision, comme d'éternité, d'un fluide si docile et miraculeusement constructeur ; il annonce la vie et la mort des univers ; il médite et conte le nouveau conte, faut-il dire de la pluralité des mondes ? Ce n'est pas assez. Car l'idée d'Anaximandre, ce n'est pas qu'il peut y avoir plusieurs univers, mais c'est qu'il y en a et qu'il y en a d'innombrables. Il ouvre un au-delà de notre univers, et c'est l'univers véritable, qui ne peut être que l'univers des univers.

À première vue, nulle trace de métaphysique non plus ou, si l'on préfère, de théologie, dans ce nouveau poème. Il ne s'agit toujours que de la nature. Ces autres mondes, qui ne sont pas le nôtre, ne sont pas de ces possibles théologiques, qui accompagnent ce monde-ci en idée, ni des lieux sans espace et des durées sans aucun temps, aménagés pour la récompense et la punition. Le ciel d'Anaximandre n'est que le ciel, mais c'est le ciel au-delà du nôtre. La vraie nuit, c'est où nous ne sommes point, ni nous, ni cet univers de qui nous sommes si bien solidaires qu'il nous représente encore, quand nous ruisselons en lui sous d'autres formes que la nôtre. Car, dirait un sage, nous ne cesserons puisqu'il ne cesse. Nous acceptons de dormir pendant que d'autres continueront. Nous déléguons nos pensées, nos plaisirs. C'est une façon d'être encore de la fête. Et, puisqu'ici c'est toujours de même, équinoxe ou solstice, pêche ou mariage, qui a vécu son jour a vécu tous les jours. Mais Anaximandre est un autre genre de sage. Le premier des cruels. Un seul, un éternel univers, ce serait trop beau. Heureux soit Thalès de ses olives et de sa pyramide ! Mais il y a eu, il y aura des univers sans olives ni pyramides. Il faut donc apprendre à mourir à ce reflet de soi, notre univers. Tout sera détruit et dissipé. Amical, trop humain Thalès. Non pas ce dôme, ou cette bulle, d'azur sombre ou d'azur clair. La nuit aux millions de mondes.

Il avait raison de chercher le plastique, l'élémentaire, à partir de quoi tout se forme. Mais quelle charmante naïveté de s'arrêter à l'eau, l'eau des fontaines, de la mer, du delta et de la pluie, de l'abreuvoir ! Ce n'est qu'un corps. Aucun corps ne peut être l'élémentaire. L'élémentaire le serait de tout corps ; on ne peut le toucher ni le voir. Mieux vaudrait parler de principe, car il est clair qu'il ne peut être qu'un seul, un pour tous les corps. Et puisque les corps sont des corps définis, l'eau ou l'air, chaque corps étant limité par les autres, le principe n'est ni défini ni limité. On dira que c'est encore le définir et le déterminer, mais le définir comme non défini, le déterminer comme non déterminé. Infini, sans doute, serait trop dire. Le Sans-limite exprimerait mieux cette essentielle volonté d'Anaximandre, de passer outre.

Physicien, se pense-t-il ; et plus physicien que Thalès. En fait, physicien métaphysicien ; métaphysicien par recherche de la physique. Le vrai corps, qui est le vrai des corps, il est dessous, il est dedans. Il est à la fois ce qui est et ce qui se meut. Il y a tout en lui, et tout provient de lui, comme par séparation. C'est le mouvement qui sépare, qui groupe, qui répartit. La doctrine d'Anaximandre contenait peut-être, virtuellement, une sorte d'atomiste ; car l'eau, ou tel autre corps, n'est pas d'abord sous

sa forme d'eau. Le détail de cette physique nous est à peu près inconnu. On peut dire cependant qu'elle fait la suite de Thalès autant qu'elle en est la négation. On peut trouver d'abord plus de profondeur à Thalès, qui s'en tient à décrire ces corps précisément qu'il perçoit, et qui même, choisissant l'un des corps pour expliquer et lier, essaye de ne penser que le donné du monde donné. Mais c'est d'où rebondit inévitablement un Anaximandre. Car ce qui est donné, ce n'est pas l'assemblage, ou le résultat. Le vrai donné, c'est donc le principe qui constitue. L'esprit ne peut s'empêcher de dépasser le trop simple donné. C'est par un souci du mieux que la physique devient métaphysicienne. Or, en Anaximandre, il faut avouer qu'elle l'est.

Matérialisme, panthéisme, ce sont des métaphysiques, comme les autres. À peine posé, ce sans-limite, qui est principe, déclare des dons presque divins. Le principe, s'il est principe, n'est pas seulement cela d'où l'on tire tout ce qui est, mais il produit ce qui est. Ce n'est, d'abord, que par négation qu'il est posé ; mais ce négatif, aussitôt découvert, change de sens, et, croirait-on, de nature. Il est le positif et le substantiel. Le beau, dans Anaximandre, c'est qu'il demeure magnifiquement l'obscur. Il est cette force qui engendre inépuisablement, qui produit ce monde-ci comme il a produit et produira les innombrables. Le même raisonnement, qui vaut pour dépasser et déposer les corps, vaut pour dépasser et déposer le monde unique, le nôtre, et pour nous lancer à concevoir les innombrables. Aristote nous l'a conservé dans sa *Physique*, le durcissant un peu sans doute, le tirant à la pure logique. Peut-être Anaximandre était-il poète plus encore que logicien ; mais le mouvement est juste d'écrire en clair le raisonnement, car la poésie n'est ici qu'une exaltation de la raison. Ce n'est pas diminuer le poète, bien au contraire. Qui a aimé une fois ce genre de poésie risque de trouver les autres insipides. Voici donc, d'après Aristote, comment vaticinait Anaximandre.

Nature de ce principe que nous posons ou découvrons au principe, vrai du vrai, réel du réel, que ce réel soit de la terre ou du nuage ou ce qu'on voudra : le principe est par nature le sans-limite. Dites, à votre humeur, l'indéfini, l'indéterminé, l'infini même ; le mot ne compte ; ce qui compte, c'est ce que je suis contraint d'y penser. C'est cela qui est. Or, ce que je pense, c'est que le sans-limite est inéluctablement principe. Car, s'il avait un principe, il serait donc limité par ce principe, il ne serait plus le sans-limite. Et je vois aussitôt qu'il ne peut y avoir que ce principe. Car, s'il y avait plusieurs principes, ils se limiteraient les uns les

autres. Ce seraient des éléments, non des principes. Nous savons bien qu'on est obligé de dépasser l'élémentaire. Thalès lui-même l'essayait, qui voulait faire de l'eau le corps de tous les autres, mais cela était contradictoire au fond. Un corps ne sera jamais qu'un corps. C'est au principe qu'il faut aller. Et le seul principe, à son tour, est celui qui n'en a pas. Voilà donc le sans-limite à la trame. À partir de quoi, il suffit de mettre en marche la machine à déduire. Qui y glisse une pensée, il y passera tout. D'abord, le fameux principe est en dehors du cycle mortel. N'est pas né ; ne périra. C'est redire qu'il est le sans-limite. Il l'est par définition. Et, non plus, il n'est pas telle chose ou telle autre, tel univers ou tel autre, mais il embrasse tous les univers, il les dépasse, limitant, mais non jamais limité, puisqu'il est le sans-limite. Enfin, je suis bien obligé de reconnaître que c'est lui qui produit tout ce qui est produit. Le réservoir sans limite de la puissance ne peut être que le sans-limite. Toujours et partout existant, tout puissant, autant dire que le sans-limite est le Dieu. S'il faut croire Aristote, Anaximandre le disait de bonne grâce, et presque tous ces physiciens d'Ionie. Mais cela ne fait pas un Dieu en dehors du monde. Bien au contraire, c'est le monde qui est le Dieu. Si Thalès, le poète de l'ordre fluide et de la limpidité du monde - et ce monde-là peut aussi faire un Dieu - Anaximandre poète de la toute puissance cosmique. Un monde, et si beau, cela émerveille d'abord, mais ce n'est qu'un émerveillement éphémère. L'esprit ne se peut émerveiller que de l'innombrable. Ce foisonnement, ce débordement, l'infatigable, l'inépuisable, telle est la nature. Hugo, qui est de cet âge-là, a souvent retrouvé le sublime de la présence et de la puissance du sans-limite ; lui aussi poète de la vie et de la mort des mondes, ivre de ce bleu sans fond des nuits.

Le panthéiste penche facilement vers la tristesse. Anaximandre devait être un triste. À force de contempler l'exubérance de la nature, la naissance et la disparition des espèces et des univers, on se sent de très peu. Au prix de l'aventure cosmique, qu'est-ce que la nôtre ? On imagine, comme faisait Anaximandre, la vie terrestre émergeant de la vie marine, et de là, peut-être, une série ininterrompue de métamorphoses. Cela est bien admirable, mais finalement plus surprenant qu'admirable. Cette puissance proliférante, poussant en fleurs ou en étoiles, c'est de la force toujours, et, partant, de l'aveugle et de l'injuste tout naïvement. Il n'y a pas le moindre soupçon de bonté dans le monde illimité d'Anaximandre. De lui, nous n'avons gardé qu'une parole. Elle est ironi-

que. Quand il chantait, les enfants se moquaient. Alors, un jour : « il me faut donc apprendre à chanter pour les enfants », dit Anaximandre. Cela est mélancolique, comme désabusé. Les hommes aussi sont des enfants, peut-être. On ne dit pas qu'Anaximandre chantait faux, mais simplement que les enfants se moquaient. C'était peut-être un chant rude, ou un peu sauvage, ou seulement un chant étrange. Au vrai, Anaximandre avait des chants à faire peur. Les hommes n'aiment pas beaucoup qu'on fasse effondrer leur ciel, ou qu'on dise qu'on va le faire s'effondrer, même par des raisons ou des chansons. Mais j'imagine qu'il attirait aussi. Il séduisait comme séduisent nos modernes astronomes quand ils brouillent nos cervelles d'années-lumière. Ni l'écouter ni l'écouté ne sont plus rien. On est presque enivré de n'être plus. On est au spectacle, simplement, qui a bien risqué d'être sans spectateurs. Nous sommes peut-être les seuls à nous rompre le cou à considérer cette poudre des mondes, là-haut. C'est une sorte de chance. De là cette sérénité sur le beau visage un peu sombre.

Il faut savoir, et voir jusqu'à savoir. Il ne s'agit pas d'arrondir et de fermer la voûte une fois pour toutes, comme fit Thalès. Le vieil homme exilait le feu aux pourtours, le feu qui brûle et terrifie. Ces feux navigants, ou lucarnes dans le dôme, c'était plutôt lumière que feu. Mais Anaximandre évoque un autre feu, qui fait, qui défait, qui défera ce qu'il fit. Non pas que le feu soit le tout de tout ; comme le reste il procède du sans-limite, qui est l'être de l'être. Mais c'est lui qui construit, qui détruit. Au demeurant, ce n'est que du feu. Anaximandre se risquait à conclure les innombrables de ce monde-ci. C'est le mouvement naturel. Or, notre univers à nous est sans égards à nous, sans égards à rien. Tournoisements, explosions, violence partout. « Injustice, » soupire Anaximandre. Mais soupire-t-il ? Il constate. L'injustice, donc, ou l'inégalité, ou la diversité, et finalement l'opposition des contraires, c'est le départ. La masse primitive contient tout, elle est tout. Mais si tout, dans ce tout, était identique, il ne se produirait jamais rien. Certes, le sans-limite n'est ni ceci ni cela, et l'on ne saurait dire comment les choses en sortent. Le bouillonnement de cette source, partout source, de tout, c'est le mystère de l'existence. On s'ébahit là devant. On ne comprend pas. Encore une fois : on constate. On constate aussi que cela est mu et comme secoué en tous sens. Et comme la paille est séparée du grain, et le léger du lourd, par la séparation peu à peu des contraires, il se forme des masses dans la masse, des systèmes particuliers qui, tout séparés, vont développer leur loi ou leur destin. C'est parce que la masse produit du multiple, qui est aussi du divers, et des opposés s'opposant, et de l'innombrable innombrablement, qu'il peut se former des systèmes. Ce sont les mondes.

L'esprit d'Anaximandre est comme hanté par cette opposition des contraires, partout contraires. C'est comme une lutte à mort entre eux. Ils pourraient aller à l'équilibre. Mais il semble plutôt que l'équilibre, qui serait aussi sagesse, ne soit qu'un état idéal. C'est toujours le mouvement qui l'emporte, et il faut bien qu'il en soit ainsi. De deux contraires, il y en a toujours un qui domine, et, comme dit Anaximandre, qui abuse. Le chaud abuse l'été ; l'hiver, c'est le froid. On rêve d'une saison tempérée. Observez mieux : le tempéré n'existe pas. Le feu et l'air, la terre et l'eau, deux couples d'inséparables, et d'ennemis. Et jamais de triomphe définitif, ni du feu sur l'air, ni de l'eau sur la terre. Toujours revanche après victoire. Si l'eau était tout, bientôt il n'y aurait plus rien que de l'eau ; ce serait comme s'il n'y avait plus rien. Même pas le repos de la mort. Ce serait l'impossibilité de la vie, car Anaximandre ne pense la mort qu'en tant qu'elle l'est de la vie. On commence à comprendre sans doute à quel point le disciple est différent du maître, en quel sens aussi il le continue.

Imaginez quelque univers trop harmonieux, comme est peut-être celui de Thalès ; ce qui reste inexplicable, c'est le mouvement. Ou bien il faut se dire que, par le hasard de notre naissance, nous nous trouvons juste à cet instant du monde où se meut le monde ; et il ne pouvait en être autrement, puisque notre vie est inséparable du devenir. Si le système implique un équilibre, c'est la perte d'équilibre qui fait scandale. Qui a dérangé ? Pourquoi, comment ? D'autre par, le mouvement qui crée un ordre n'est pas moins inexplicable que le mouvement qui le détruit. Un ordre ne peut être qu'éternel. Ordre en soi, pour soi ; et nous, nous n'avons rien à y voir, puisqu'il n'y a ni mort ni vie, ni cet homme à crâne de penseur. Thalès, songe Anaximandre, croyait bien se sauver par le ruissellement universel ; mais ce n'était que s'accorder un court répit, lui aussi inexplicable. L'étonnant est toujours qu'il se passe quelque chose. Il ne faut pas nous escamoter le devenir. Il ne faut pas laisser sous-entendre que tout serait bien mieux, et tout bien plus beau, s'il n'y avait pas ce trop fameux, ce gênant devenir ; qu'il n'est qu'une sorte d'accident en l'univers ; que le vrai de l'univers, c'est ce que le devenir cherche et désigne, mais aussi ce qu'il empêche de voir et même de bien comprendre. Il faut oser, franchement, placer le devenir au centre de nos pensées. Ce n'est pas à dire qu'il soit exactement le primordial, mais il est ce qui nous en apparaît.

Du primordial, du sans-limite, sortent les opposés d'opposant. Couples mortels ; mondes mortels. S'ils sont mortels, c'est aussi qu'ils ont de quoi vivre. La mort à venir, pour ces opposés qui naissent, ce n'est qu'une conséquence de toute une vie à venir. Ils vivront, ils mourront d'être des opposés. Par exemple, ce qui surgit de l'illimité, c'est cette

masse, qui va faire un monde. Elle est mélange d'opposés, du froid et du chaud, du sec et de l'humide. Il faut essayer d'en penser ce que pensait Anaximandre, qu'elle est tout ensemble du chaud et du froid, du sec et de l'humide, indistinctement. De vrai, dans ce mélange premier, aucun corps n'est encore lui-même. Mais les voici peu à peu qui se séparent. Chacun sans doute pousse à être soi, à se dégager de l'autre. Jamais il n'y aurait lutte, ni donc devenir, sans cette reprise d'abord et cet isolement. Le chaud et le froid, face à face. Ou encore, qu'on se représente une sphère de flamme, mais creuse, et, dedans, une terre qui s'y dépose en se rétractant. Ce n'est pas tout à fait de la terre : c'est encore un mélange, d'eau, de terre et d'air, ce qu'Anaximandre nomme l'humide. Cela s'oppose au feu ; ou bien c'est le feu qui s'y oppose, par sa fonction propre de feu, et qui chasse l'autre de soi, comme on voit que ce qui cuit et ce qui brûle produit de la fumée et de la vapeur, le feu faisant apparaître l'autre qu'il contenait, dévorant et se dévorant.

N'oublions pas que cette mythologie est une physique. Elle veut l'être. Anaximandre, à l'exemple de Thalès, pensait certainement le tout d'un monde et le tout de tout, l'oeil à la bûche ou à la marmite. L'esprit, certes, ne cesse de suivre une sorte de dialectique, mais elle est plutôt pour nous, et, de toutes façons, elle est autre dans la recherche, autre dans l'exposition. Nous résumons toujours trop tôt, et l'argument résumé prend trop vite son tranchant et son acerbe de logicien. Revenons donc à cette boue fumante qui gonfle lentement une coque de feu. C'est comme un fruit qui brûle, et, dedans, quelque liqueur bouillonnante. Cela craquera. L'étreinte du feu, communiquant son feu, détermine sa propre perte. C'est comme une vengeance du contraire sur le contraire. Mais s'il reste assez de flamme, l'enveloppe, toute éclatée, continuera jusqu'au bout son office cruel. En cendres se réduiront la pulpe et le jus ; en cendres la coque de flamme aussi. La mort pour les deux contraires, et de chacun d'eux par l'autre. Tout bientôt dissipé à ne plus rien reconnaître. C'est bien l'équilibre à la fin, et la paix, mais plutôt cela n'est plus rien. Heureusement, d'autres fruits sur l'arbre, des fleurs avant les fruits, de tout jeunes arbres dans la pépinière. En un sens, on peut faire confiance, comme Thalès faisait confiance. Non plus à ces choses, ni aux choses de ces choses, car tout ce qui vit n'est que brûlure et cendres. Mais derrière, ou bien tout au fond du fond : l'inépuisable, d'où l'innombrable innombrablement. Rien à craindre. Toujours du printemps après l'hiver. Si ce n'est printemps ici, ce sera dans un autre monde. Toujours des mondes, comme autant de fruits en flammes à cet arbre nocturne dont on ne voit pas les branches.

Nous autres, les éphémères, nous sommes précisément au centre d'une de ces sphères éclatées. Cette boule de feu, qui surgissait de l'ombre génératrice, c'était lave de volcan plus que feu de flamme, brassage de terre et d'eau, et de l'air qui travaillait et crevait en cloques. Déjà de la terre avait séché, qui durcissait le centre. Le feu avait séparé l'aride de l'humide. Mais il continua cet abus de feu, puisqu'il est le feu. Toute cette vapeur, comme de la vapeur de marmite, dans une marmite au rouge, et de couvercle scellé. Tant et si bien que la marmite éclata et que l'écorce de notre monde en éclata. Imaginez qu'il ne reste plus que des cercles de marmite, avec encore du rouge ou du feu qui se laisse voir par endroits. C'est un peu cela le ciel. Vous n'avez qu'à voir ! Ces espèces de figures, point par point, qui nous tournent autour, ces mille gouttes de lait, et la face de la lune, et le soleil, comme une fournaise ouverte, qu'est-ce donc ? Je tiens à mon histoire de marmite, ou de fruit, ou plutôt à l'idée que j'en tire, qui est un certain rapport des contraires, et comme une nécessité de ces genèses qui sont des ruines, de ces explosions qui sont des vies. Ce qui tourne au ciel ? Des sortes de roues creuses, percées de trous, du feu dedans. Je dis des roues parce que, vous voyez bien, les mouvements sont réguliers. Toujours cette grappe scintillante à cet horizon de nuit, telle nuit de l'année. Et chaque nuit, tout qui tourne, majestueusement, comme tourne une belle roue bien construite. Et la lune tourne aussi, de son mouvement à elle, sur sa roue, ou plutôt trou de sa roue ; et le soleil, trou d'une autre roue.

Je ne sais trop comment Anaximandre se tirait de tous ces cercles de roues, car on pense aussitôt que ces roues creuses sont bien encombrantes et que, pour expliquer ce qu'on voit, on risque fort de se cacher tout ce ciel-là. Il disait bien que la roue était de l'air ; ce qui devait le jeter à d'autres complications. Mais d'expliquer, Anaximandre lui non plus ne devait pas être en peine. Et l'on peut inventer, par exemple, que les roues sont transparentes, solides autant que des roues, et légères avec cela, autant que de l'air ; et que le feu qui est au-dedans est invisible lui aussi, transparent aussi, la flamme ne s'allumant qu'à l'orifice, comme il est facile de constater sur une lampe qui brûle, ou sur une torche de résine ; c'est le mélange de l'air et du feu qui est proprement la flamme et que nous voyons. L'esprit n'est jamais à court, celui de ces anciens Grecs moins que le nôtre encore. Donc, toutes ces roues tournaient, comme il est naturel à des roues. Ce qui peut surprendre, c'est que trois roues faisaient l'affaire, et que la roue des étoiles était la plus proche, la lune par dessus, et le soleil tout en haut. Cela prouverait qu'Anaximandre était plus conteur qu'astronome. Ou bien, ce sont ceux qui nous content Anaximandre qui n'ont pas beaucoup regardé le ciel. Ou bien, cela prouve que le plus difficile et le plus rare, c'est d'observer, et encore

qu'on ne peut observer sans construire, sans inventer quelque système de monde, aussi périssable lui-même que les mondes d'Anaximandre.

Songez aussi que cela fait une belle avancée depuis Thalès. On ne dit point que la sphère de Thalès tournât. On parle des eaux d'en haut, vapeurs et nuées, et les astres flotteraient là-dedans, là-dessus, comme des méduses de l'air. Parfois on nous instruit de ces petits trous dans la voûte, à travers quoi on apercevrait du feu. Voûte tournant, ou seulement les astres, ce fut Thalès, ce dit-on, qui rédigea le premier calendrier marin, les jours de l'année dans une colonne, dans une autre les astres certains et les bourrasques incertaines. Tous ces Ioniens sont gens à calendriers et à cartes. Ils consignent ; ils décrivent : ils relient. On louait Anaximandre d'avoir dessiné la première carte des rivages et des reliefs. Ce n'était certainement pas la première ; mais le rang n'importe pas autant que le souci.

Savoir où l'on est, par reconnaître qu'on y fut, cela est bon ; mais il est meilleur encore de savoir où l'on est, où l'on va, sans avoir jamais été. C'est savoir avant de savoir, et la carte donnera ce genre de savoir. On ne tarde pas à lire que la carte est fautive. Toute carte est fautive, mais l'erreur n'apparaît que par la carte. Une carte, c'est une idée. Il faut se risquer beaucoup à la première. Essayez. Le frivole souvenir dilate ou réduit. Déjà, cela suppose une attention passionnée et quelque observateur qui seulement observe, sans participer beaucoup à la manoeuvre ; et des notes de voyage aussi, des vérifications, une foule de beaux problèmes. Surtout, les détails seraient bien vains sans une vue d'ensemble qui les organise. Cette vue du tout, qui n'est pas une vue, c'est l'idée. Toujours téméraire, toujours déçue, merveilleusement fautive et pourtant vraie. Une carte, c'est un monde représenté comme on ne le voit pas, comme on ne peut le voir de nulle part. Parfois, de quelque belvédère, il semble brusquement qu'on puisse lire la carte sur la terre. C'est la forme du golfe ou de la baie, la pointe, le cap, le port qui fume ; nous, nous sommes ici ; c'est bien la route en corniche. À ces moments-là on est spectateur tout à fait, ravi du spectacle. Et c'est tout autre chose que regarder en peintre, ou simplement en amateur de campagne et de grand air. On sait que l'on voit, ce que l'on voit ; on perçoit par le système. C'est aussitôt pour remarquer que ce nouveau chemin n'est pas signalé, que ce hameau s'est agrandi, que la chapelle a été détruite. On rectifie l'idée par l'idée. Elle est ce discours par avance à qui l'on peut répon-

dre : tu t'es trompé. Tout discours se trompe, mais il est clair aussi qu'on ne répond qu'à un discours. Plus clair encore qu'il est un discours. Sur la carte, toutes les choses sont comme si l'on était partout. C'est qu'il n'y a point de choses sur une carte, et que je n'y suis point. Je suis sur la route, tout ce pays de bruyère et de colza à mes pieds, dévalant jusqu'à la mer. Ou bien, Je suis venu voir et je ne vois rien : la brume, ce matin, bouche tout. Il n'y a pas de brume sur une carte. La carte est simple. Elle est abstraite comme une idée. Mais si passe le chemineau qui demande où va son chemin, à combien le village qu'on voit, je réponds par un nombre exact, comme ferait un Dieu. Connaissance divine, c'est une idée. Il n'y a point de perspectives sur la carte, mais des rapports seulement qui seront le vrai de toutes les perspectives.

Avouons que la légende est assez raisonnable, ou la tradition, qui place le calendrier de Thalès avant la carte d'Anaximandre. Ciel de mars ; ciel de septembre. Pour tel jour, c'est le même ciel pour tous les pêcheurs d'anchois. À regarder le ciel, tu sais la date ; et si c'est la saison des tempêtes ne t'éloigne pas beaucoup d'un port. Vrai aussi que tu sais où tu vas à regarder d'abord le ciel. Attention, Ulysse ; le vent te pousse à l'inverse de la chère Pénélope. Utile savoir, qui rend Ulysse bien fort contre les ruses de Neptune. Toujours il faudra consulter d'abord le ciel. S'orienter, le mot dit tout. La carte d'Anaximandre n'est d'aucun secours sans le calendrier de Thalès. Géographie après astronomie : c'est l'ordre. Les génies ont leur suite. Ne passons pas trop vite. Nous n'admirerons jamais assez. Thalès est une sorte d'architecte, ou d'assembleur, comme on dit que Zeus est l'assembleur des nuées. Le ciel, comme une voûte ; la terre, sur sa cuve d'océan, flotte comme un ponton. C'est qu'il fallait commencer par construire, par amarrer solidement. Après quoi, cela circule, l'eau circule, l'eau des fleuves, l'eau secrète des choses, celle des vapeurs entraînant soleil et lune. Une figure d'abord, et comme l'immobilité au moins simulée d'un grand tout, afin que le mouvement ait son lieu. Et certes Thalès a bien besoin du mouvement. Ce ne serait plus le monde. Anaximandre est plutôt un ingénieur, comme nous dirions. Il monte sa mécanique de cercles aériens ; il a bien du mal, bien du plaisir, à combiner toutes ces roues. Mais il me semble que l'on gagnerait encore à comparer par la carte et par le calendrier. Le même ciel pour tous les hommes du même jour, voilà défini le monde de Thalès. Un ciel pour tous les navigateurs dans ce port à l'étroit goulet (c'est ainsi que Platon nomme la mer intérieure). Un monde. Mais à qui regarde la terre en voyageant, comme Anaximandre, autant de postes d'où j'observe, autant de mondes. Les innombrables. Notre terre, d'où nous voyons un ciel, c'est comme ce lieu-ci, si je m'y arrête. Si j'avance seulement d'un

pas, un autre monde. Anaximandre est celui qui a fait ce pas en dehors du monde de Thalès. Un seul ; ce n'est pas la peine d'esquisser le deuxième. On est aussitôt dans l'innombrable.

Anaximandre eut l'idée qu'on pouvait, qu'on devait dresser une carte du ciel, comme on dressait une carte des rivages et des terres. Par Thalès, la terre au centre. Elle y est bien toujours, mais ce n'est plus que le centre de notre monde, le centre d'un ciel, comme le point où je suis, sur ce banc ou sous cet arbre, est le centre d'un monde unique, d'une certaine figure des collines, des routes, des villages et le soleil là haut, c'est autre chose, il est au même endroit pour tous. On ne peut dire toutes les conséquences. C'est un changement du tout au tout. D'abord, un vertige. La terre flotte, pense Thalès. Puisqu'il est entendu qu'elle ne coule pas, ces bons marins sont rassurés. Elle flotte sur de la mer, cela rassure encore davantage. On connaît bien. Quant à la mer, premièrement il y en a beaucoup, assez pour nous porter, puisqu'elle nous porte. Ensuite, Thalès explique qu'elle a sa cuvette qui la retient, d'eau peut-être encore, mais comme dure, bref le fond de la boule creuse. Dans ce monde-là, on peut tolérer d'avoir les deux pieds sur terre. Dans celui d'Anaximandre, on se sent les jambes fléchir. Notre terre n'a plus rien qui la porte. Elle est un centre, tout simplement. Un quelque part dans l'illimité. Comment tient-elle ? Anaximandre donne sa raison : c'est qu'elle est également éloignée de tout. Entendez d'abord de tous les points de notre sphère creuse, celle du moins qui fut au départ de ce monde-ci. Même chose de demander pourquoi la terre au centre ou le reste autour. Et le pourquoi renvoie au comment. Or, j'ai expliqué comment, rappelle Anaximandre. Le vertige est d'un mauvais élève, qui a oublié l'espèce de tourbillon premier, tout chaud et froid, puis le drame des contraires, séparés et joints. Puis que c'est par sa nature, et par la nature des autres corps, que la terre a été enfin poussée au centre, il est naturel qu'elle s'y maintienne. Argument propre à redonner la paix. N'empêche. On peut me pardonner un instant de vertige. Mon esprit n'est pas encore si instruit ni si persuadé qu'il puisse facilement considérer de sang-froid. Passerait, s'il n'y avait qu'un monde. Mais le vertige me reprend, car le mot d'Anaximandre veut bien dire aussi que la terre est également éloignée de tout, même une fois craquée l'enveloppe. Nous voici donc parmi l'illimité pour toujours, où c'est pareil d'être ici ou d'être là, où la seule affaire est d'y être, où tout tient, parce que, d'une façon ou d'une autre, tout se tient.

C'est ici qu'il faut bien saisir, je crois, que le sans-limite n'est pas quelque vide abstrait, une sorte de milieu où seulement tracer, bref cette incorporelle étendue des géomètres. Anaximandre n'explique pas com-

ment les contraires émergent. Il se contente de dire que c'est par mouvement, mais nous ne savons point ce qu'ils étaient avant d'émerger ; et même il donne à concevoir que le sans-limite est autre chose que tous ces contraires, reconnus contraires, agissant contraires, comme une écume indéfiniment que produirait la mer. Mais enfin le sans-limite n'est pas moins corps que les corps. Il l'est peut-être davantage, car il est cette force à jamais productrice des corps, ce gouffre plein, bouillonnant tourbillonnant. Revenons, s'il vous plaît, à percevoir. Je me promène par petit temps de brume. De la brume, ce n'est pas sensiblement de l'eau. Mais bientôt mon manteau est mouillé, mon visage ; mes lèvres, peut-être, auront un goût de sel ou de fumée. L'eau, le sel, la cendre, tout cela était dans la brume, mais je ne voyais rien de tout cela dans la brume, qui est tout cela, qui est autre chose que cela, qui est la brume. De même que la brume est de l'eau, de l'air, du sel, de la cendre, de l'impalpable de tant de choses, sans oublier le froid, et le tiède, qui est un mélange de froid et de chaud, de même le sans-limite est de la brume et toutes autres choses ; de la nuit, de la lumière ; encore autre chose que toutes les choses, car il les produit et les produira, sans limite dans l'illimité de l'espace, sans limite dans l'illimité du temps. Comme le Zeus des poètes, qui est Dieu, et Dieu des Dieux, il est corps, il est le corps des corps.

Aristote, exposant Anaximandre, parlera de matière. Mais c'était parler en Aristote, car il n'y a pas de matière là où il n'y a que de la matière. Il faut aussitôt qu'elle fasse fonction de tout. Par exemple, on sait bien que, pour l'esprit d'Aristote, la matière est insuffisante autant qu'elle est nécessaire, je veux dire dans ce monde des corps. Elle ne détermine que matériellement. Elle n'a pas sa forme. Elle n'est que virtualité de ce qu'elle peut être. À plus forte raison, elle n'est pas l'acte qui informe, bien qu'elle ait une mystérieuse parenté avec lui. Elle est puissance, qui est puissance et impuissance. Aristote démêle, il distingue et distribue les rôles. Il marque des degrés ou des niveaux de l'être. La grandeur sauvage d'Anaximandre est de repartir sans fin du mélange de tout. Il nous jette ce mélange ; ou plutôt il nous y jette. Nous y sommes ; nous en sommes. S'interroger comment il nous porte, c'est ne pas avoir encore compris. À la rigueur, Anaximandre nous expliquerait que c'est le monde avant le sien, celui de Thalès, qui devrait donner le vertige. C'est maintenant, au contraire, que nous sommes vraiment au monde. Il n'y aura jamais plus que le monde tout entier, le monde des mondes, à percevoir et à penser. Si c'est un peu plus compliqué que ne songeait Thalès, est-ce la faute d'Anaximandre ? Il faut bien continuer Thalès ; autrement, à quoi bon se dire le disciple ? La force de Thalès, était ce regard qui ne

pouvait se détacher de l'univers. Anaximandre se détache-t-il ? C'était Thalès qui trop tôt se lassait et se détachait. Au-dessus de la coupole d'eau, quoi ? De l'eau, sans différences ? Ou bien une sorte de feu, tout autour, celui qu'on aperçoit par les petits trous ? Un feu sottement feu, une eau qui n'est que de l'eau, toujours ainsi, sans ce bel ordre qui rassemble, qui distingue. À y réfléchir, notre monde n'est qu'un tout petit monde. Il faut oser penser plus outre. Même, il faut oser penser le tout des mondes, ou bien on ne peut rien penser du tout. Ce n'est que vouloir plus pénétrant le regard du maître Thalès. Et c'est bien le même esprit, mais dans un autre esprit. Thalès n'allait point chercher quelque forme qui s'imposerait à la matière. La chose se disposait. C'est pourquoi l'opaque du monde était aussi bien sa transparence. L'ordre ne se séparait point des choses en ordre, pas plus que l'universelle idée du géomètre ne se séparait de l'ombre et de la pyramide. Décidément, il était bien difficile, presque impossible qu'Aristote pût concevoir ce qu'était cette matière d'Anaximandre, car elle avait sa forme par sa matière ; elle était à la fois son existence et son ordre.

Quoi de plus clair, de plus simple, par exemple, que d'affirmer le cercle des étoiles, celui de la lune, celui du soleil ? Ils tournaient à distances réglées, et, si l'on prend le diamètre de la terre pour unité, à trois fois, six fois et neuf fois. Comment ces distances résultaient de l'éclatement, on ne sait, mais il est certain qu'elles en résultaient. Certain que l'ordre était constant, et qu'il était un ordre par être un des plus simples. Mais ce n'était rien que du feu et de l'air, de l'eau, et de la terre au centre. De la même façon sans doute les autres mondes se forment-ils à partir de leur sphère close. Anaximandre allait-il jusqu'à l'identité des mondes ? Il disait au moins que ces mondes séparés l'étaient par la même distance. C'était pousser fort avant. Surtout ce qu'Anaximandre nous propose à méditer, c'est la sphère, le refermé sur soi. Ce qui sortait du sans-limite aurait pu se dilater indéfiniment, et l'on sait que par dedans chaque monde, cela se dilatera jusqu'à faire craquer l'enveloppe ; mais le plus étonnant, c'est que, tout craqué, comme craquent certaines écorces d'arbres, l'exigence du sphérique demeure ; la ruine n'est pas quelconque ; elle se compose d'elle-même en une mécanique de cercles tournants. Chaque monde se définit donc par son centre et par le diamètre de son plus grand cercle. Comme si chaque monde, de soi, par soi en expansion, était maintenu de l'extérieur en ses propres limites. C'est là que la distance égale d'un monde à l'autre prend tout son sens. Souvenez-vous du chaud et du froid qui tour à tour abuse ; qui même, il faut le dire, ne cessent d'abuser ensemble, comme profitant aussitôt de la défaillance de l'autre. Lutte sans merci, d'où la diversité, la vie puis la mort. Ce qui fait le système à l'intérieur a bien l'air de se répéter à l'extérieur, d'un monde

à ses voisins, de tous à chacun, de chacun à tous les autres. C'est ainsi que les innombrables se tiennent et se soutiennent. À la dilatation correspond une compression de toutes parts. D'où la sphère. Comme de grands empires, qui se tiendraient en respect. Tous ces univers, si loin du nôtre, tombent les uns sur les autres, tombent sur le nôtre, comme nous tombons sur eux. Chacun vivrait follement son orgueil et sa force, et s'irait perdre ; mais ces abus, qui sont autant d'injustices, en s'échangeant, en se compensant, forment une espèce de justice. Combien de fois a-t-on répété ce mot, le plus célèbre, d'Anaximandre : « Ils sont punis. Au temps prévu, leur injustice réciproque, ils la payent. » Certes, ce n'est pas une vision immédiatement consolante. On vient buter là, à ces univers innombrables, tournoyants, explosifs. Nous avons déjà rencontré le visage impassible d'Anaximandre.

On dit quelquefois que le sans-limite était comme une bouffe qui occupait les intervalles. Ce serait accumuler les difficultés. Le sans-limite serait alors limité. Pourtant, cela donne à se souvenir qu'entre les mondes ce n'est pas le vide ou le rien. Tout partout foisonne, mais le produit n'apparaît que par endroits. Quand Aristote écrit que le sans-fin d'Anaximandre, qui est le divin aussi, et qui est au commencement de tout, embrasse tout, gouverne tout, il faut entendre cet embrasser et ce gouverner-là. Ce n'est pas du dehors qu'il embrasse, ni d'en haut qu'il gouverne. Si je me suis gardé de nommer une loi de dilatation, qui déciderait de l'impénétrable, une autre de répulsion ou de compression, qui nous mènerait à définir, en un discours presque classique, l'attraction et la gravitation, ce n'est pas que ces idées sont si loin ; il me semble bien que les voilà. Mais peut-être voudra-t-on séparer la chose et la loi, dire, comme Aristote, qu'il y a du gouvernant et du gouverné.

En un certain sens, Anaximandre sépare lui aussi, c'est même de séparer qu'il est Anaximandre. Tout ce qui est monde est mortel. C'est l'effet, non la cause ; le flot, qui n'est pas la source. Entre la source et le flot, cette différence : que le flot jaillira de la source toujours, et lui se perdra, tandis que le sans-fin de la source est sans fin. Tous ces mondes ne sont que des réalités au second temps, à quelque dégradé de l'énergie opérante. Ils conservent. Ils continuent. Ils épuisent. Mais, déjà, je dirai plutôt qu'ils retournent, qu'ils restituent ; qu'ils s'effacent seulement ; ils ne sont plus des mondes, mais simplement ce qu'il en reste et qui n'aura jamais permission de s'évader ; car si je dis : sortir du sans-limite, c'est

une image ; si je dis : rentrer, c'est une image. Ce que nous voyons, entendons, touchons, et nous, ce n'est rien qui soit à part. L'intervalle ne fait pas problème plus que l'au-dedans des frontières. Et donc tous les mouvements à l'intérieur, par rapport au centre immobile, et cette façon de paix armée à l'extérieur, où les violences s'essayent et se neutralisent, c'est comment s'exerce le pouvoir du sans-limite à travers ce qu'il a produit. Cela n'est qu'un. Ce n'est pas tant gouvernement qu'existence réglée. Et encore : existence réglée plutôt parce qu'elle existe ainsi. C'est l'ainsi que nous risquons d'isoler en loi ; et puis nous imaginons quelque Zeus exécutif. Bref, le sans-limite n'est du tout quelque Dieu Providence. Simplement, une distinction entre ce qu'il produit et l'inépuisable capacité de produire. Si cela est divin, ce ne peut être de la divinité d'un Zeus. Mais aussi Zeus n'est pas le seul Dieu.

Zeus, qui connaît bien son métier de généralissime. On lui fera visite en gants blancs. Aucun des corps constitués ne manquera. On célébrera Zeus en lui répétant qu'il est Zeus, qu'il n'est ni son cheval, ni son palais, ni sa famille, ni rien autre que soi Zeus. Il n'est pas même son décret, même pensé, dicté, signé par lui. Un Dieu généralissime, ce n'est jamais que l'adjutant suprême. Qui ne connaît cette race ? Noble et modeste. Elle ne médite que la consigne, ne médite qu'en l'accomplissant. Lisez : c'est le règlement, pour vous, pour tous, pour Zeus. Si quelque préfet déclame l'éloge de Zeus, la conviction n'est pas feinte. Mais imaginez un préfet devant le sans-limite ! C'est un autre poète qu'il nous faut. C'est une autre religion que la civique, loyaliste et municipale. J'avoue que j'ai souri de nos érudits ingénus, qui écrivent que ce Dieu-là est sans dévôts, que jamais personne ne s'est avisé d'adorer le sans-limite ni de le recevoir pour un Dieu. Alors, c'est que l'érudit n'ouvre pas seulement sa fenêtre au printemps.

Tant pis ! C'est le printemps d'Anaximandre. C'est juste le jour d'aller dire notre prière aux amandiers, à la source, au poulain, aux souffles. L'air est bleu. Il semble que l'azur de là haut s'en vienne rouler et frôler jusque sur le chemin. Peut-être cette religion se passe d'autels et d'offrandes. Ce que j'offrirais, ce sont les fleurs que voilà. À quoi bon couper les aubépines se dit-on, tout en coupant des aubépines. Dehors, c'est là le temple, et, pour une fois, je reviendrai du temple les bras chargés. C'est le Dieu qui donne. Quel Dieu ? Le Dieu Tout. Voici qu'Anaximandre parle par les genêts, les peupliers, par le verger et le potager ; ce sont des mots d'avant le langage. Ils enseignent un Dieu d'avant les Dieux. Je ne vois pas le Dieu, bougonnera l'incrédule. Un talus à primevères et pâquerettes, un cheval à la barrière, un gargouillis de ruisseau dans la dérive des herbes et des mottes ; qu'on me montre le Dieu. Cet incrédule est l'introuvable, car, tous, devant le museau ou la corolle, de-

vant le vert, le lisse et le dru, devant tout, à cause de tout, ils ont reconnu le Dieu. Certes, rien n'est le Dieu ; chaque fleurette est si fragile, l'eau n'est que fuite, bon cheval ou songe mortel ; ils feraient des Dieux trop éphémères. S'ils pouvaient, ils refuseraient l'hommage. Mais moi je refuserais le refus. À eux tous, moi dedans, une fois de plus le printemps. Chacun sait qu'il n'est pas fleur à fleur, mais de toutes les fleurs ensemble, de toute la lumière, de toute la douceur. C'est une force partout, qui redresse et ranime tout. Anaximandre expliquerait qu'il ne faut pas séparer printemps de tous ces printaniers, qu'ils ne sont pas dedans, qu'il n'est pas en dehors ; et cependant aucun d'eux n'est le printemps ; leur somme même ne ferait pas le printemps, car printemps c'est encore autre chose que toutes ces choses, c'est qu'il est le printemps qui toujours reviendra.

Je devine que c'est cela que voudrait chanter le poète. Quelquefois il y réussit. Plus souvent, c'est le peintre qui dit sans rien dire, parce que son métier est de ne rien dire. Mais cette poésie peut se passer de rimes et de sonnets ; nous sommes tous ses poètes ; elle est plus fondamentale qu'un art ; elle est cette première philosophie du vivre, cet émerveillement cet effarement. Vivre, cela n'est pas séparable. Il me semble que je sens cette vie mienne comme sourde et présente en tout ce qui vit. Ainsi raisonne mon bonheur de vivre. Faut-il dire bonheur ? Ce serait trop vite dit. Cela dépasse bonheur et malheur. De même, ce n'est pas plus moi que l'autre, ni l'autre que moi. C'est un tout qui est en route, qui vient du tout loin, qui ira au tout loin, qui ne va ni ne vient, qui est force de toutes les forces, dans un maintenant où se confirme le toujours. Car je salue le printemps ; qui ne saluerait ? Mais je comprends bientôt que le printemps est comme l'âme et le vif de toutes saisons. C'est toujours printemps, même à l'automne et l'hiver. Pour chacun des vivants, jusqu'à l'instant de sa mort. C'est printemps par les pousses, les repousses, les attentes, les promesses. Tout peut mourir de ces choses, de ce monde, le pareil renaîtra, de ce monde, de ces choses, puisque le printemps est le vrai de leur être, et qu'il semble atteint, mais n'est pas atteint par la mort. Devant la nature, je veux dire l'oeil aux saules, l'oreille à la pie ou au coucou, n'est-ce pas à peu près ainsi que nous sentons ? Tout l'univers est là, mieux que donné, car j'y suis. Il est l'inépuisable, le sans-limite, aussi bien par la force et par l'étendue que par la ressource de durée et de production. Il est présent à toutes choses, à moi, et pourtant nous autres nous sommes mortels, lui jeune d'une jeunesse, d'une vigueur immortelle.

Anaximandre traduit donc au plus près le naïf, le profond du sentiment naturel. Il essaye son discours, en grand risque de ne pouvoir dire

sans se contredire. Comme il serait facile de se tirer d'affaire par une boutade ! « La nature, quelle est cette femme ? » Les persifleurs ont bien de la chance. C'est peut-être Anaximandre, pourtant, le véritable homme d'esprit ; car le mieux n'est-il pas toujours de proposer difficilement le difficile ? Le difficile est de séparer et de ne point séparer ; ni le sans-limite du limité qu'il produit, dont il fait l'être, dont il sera le tombeau, ni la figure d'extension et de contraction de cette masse du chaud et du froid, quand elle s'étend et se rétracte. Comme le printemps est séparable, mais non jamais séparable des lilas et des hirondelles. Et pour la justice et l'injustice, c'est encore de même. Nul n'a pensé la mort de toutes les choses puisqu'elles sont choses d'une manière plus franche ni plus lucide. Aussi bien, la bergerie à rubans est promptement ridicule, quand on se prend à aimer la nature tout de bon. Ce n'est point dur qu'Anaximandre veut peindre, mais vrai. Or le vrai n'est pas si délicat.

Qui s'étonnerait de ces mondes ambitieux, chacun poussant son règne ? C'est ainsi que le moindre vivant vit. Vivre, n'est-ce dominer ? Digérer, c'est dominer ; seulement marcher ou respirer. Le vivant se précipite à dominer. S'il ne domine, il meurt. Il meurt par ce dominer des autres, qui finalement le dominent. C'est payer le juste prix, comme dit la formule célèbre. Anaximandre l'appliquait de bout en bout, sans doute. On la répétait surtout concernant les mondes entre eux ; c'est qu'alors elle fulgure à feux d'étoiles. On ne peut user le grandiose, le sublime même, de ces aurores, de ces crépuscules à dimensions d'univers. Cette justice céleste, c'est-à-dire du ciel, par le balancement du volé et du rendu, comment l'imaginer ? Le détail échappe. Simplement, il est bien clair que chaque monde vit comme tout vit, forçant, s'éployant jusqu'à la limite du vivre. Il suffit qu'il faiblisse, qu'il abandonne ; de si peu que ce soit, un autre monde aussitôt le gagne. Cela pousse par dessus, par dedans. Qui, devant la saison nouvelle, songe aux saisons en allées ? Ce qui tombe, vaincu de sa propre victoire, cela pourrit et fait la terre, d'où tout repart. Ce n'est pas une loi étrangère qui dévore un monde et puis l'autre. Chacun se dévore de son propre mouvement ; c'est le commun mouvement. Ne nous hâtons pas de juger. La même existence, qui est cruelle à vivre, est douce à vivre. Il ne faut pas se mentir. On dit que c'est une vue sombre, que c'est d'un pessimisme à peine voilé. C'est ne se prendre qu'à un côté. Nous sommes vite à bout de course, mais nous le serons dans l'inépuisable. Cela ne nous sauve point, mais le devenir est sauf. Et même, Anaximandre peut reprendre au refrain, avec son maître Thalès, que « le monde est un. » À condition que je sache bien clair que tout n'est pas ici, je puis me dire que c'est partout à quelque ressemblance d'ici, et que ce sera toujours, mais d'autres mondes.

Il doit bien se cacher une sorte de sage sous l'écorce d'Anaximandre, qui est Anaximandre sous son écorce comme est chaque monde sous la sienne. Mais s'il parle enfin de l'homme, c'est pour le voir sortir, naturel, d'abord sous une autre écorce que la sienne. La légende a dessiné si net l'homme Thalès qu'il nous semble qu'il y a un homme debout au milieu du monde de Thalès. On oublie que, dans ce monde d'eau, tout vivant émerge, et que l'homme vit. C'est le passage précisément de l'immergé à l'émergé qu'Anaximandre s'attache à nous décrire. Alors, plus de doute, plus de rêve, l'homme n'est point à part, serait-il le sage Thalès. Anaximandre à son tour se penche sur l'eau des petits et des gros poissons. Tout vivant fut poisson ; non par la raison que tout est seulement de l'eau, mais parce que l'humide fut d'abord. Le passage d'une espèce à l'autre se déduit du passage d'un état du monde à l'autre ; les espèces de la terre, quand fut la terre, séparée et comme condensée à partir de l'humide. Mais Anaximandre, à ce que nous savons, ne se contente point de raisons. Il observe. Par exemple, ces animaux ou ces plantes, que le flot recouvre, qui vivent encore à découvert, comme ces coquillages qui continuent à vivre quand on les retire de la mer, ou les crabes et toute la variété des langoustes. S'il y a une vie adaptée à l'eau pleine, et d'autres formes plus souples adaptées à des milieux tout différents, et qui survivent, on peut donc penser le passage et même grossièrement se le figurer. Ici encore, il convient de suivre à la piste le devenir, qui est enchaînement. Ces espèces qui l'une de l'autre s'engendrent, c'est un peu comme un même vivant qui devient. Le monde d'Anaximandre est d'abord mélange. Son vivant aussi. Il contient à l'avance ceux qui naîtront, comme l'humide contenait la terre, l'air et l'eau. L'homme lui-même était contenu, d'une certaine manière. Anaximandre écoute pêcheurs et plongeurs réciter merveilles du requin, qui protégerait et nourrirait ses petits requins comme à l'intérieur de soi. Heureuse occasion d'imaginer que l'homme a été ainsi protégé et nourri jadis par quelque animal de la mer. Il n'aurait pu être l'homme aussitôt : il fallait les conditions. Remarquez que cet homme intérieur au poisson n'est pas l'homme non plus. Au vrai, ce n'était qu'un conte de plus, qui donnait un corps à l'idée. L'essentiel était de rappeler que tout se prépare, que tout est ensemble, que la race des vivants est comme une sorte de monde par le continu, par le lien, par la poussée naturelle ; et que ce devenir innombrable du vivre, végétal, animal, s'emboîte dans le devenir du chaud et du froid, qui fait notre monde, notre ciel ; et enfin que tout s'emboîte et devient, du même devenir de vie et de mort, par où s'exprime l'inépuisable du sans-limite. Rompant le dernier sa carapace épineuse, voici l'homme d'Anaximandre. Ce n'est jamais que de l'humide un peu séché.

*

ANAXIMÈNE

Je me souviens d'un tout petit garçon qui disait, montrant les branches : « regarde le vent. » C'était quelque Anaximène enfant. Le sublime Anaximandre nous a laissés le nez en l'air, ébahis d'étoiles. Anaximène, disciple du disciple, comme on veut qu'il soit, part de ce nez en l'air, exactement de l'air et du nez. Car, dit-il ... Et il va dire qu'il prendra tout à Anaximandre, et qu'il ne comprend rien à Anaximandre. C'est un bon disciple.

Par exemple, on est d'accord, tous deux, sur le sans-limite. C'est à n'y point revenir. Et pourtant, qu'est-ce que le sans-limite ? Cela se saisit et ne se saisit pas. Il n'y a que cela, qui fait tout, d'où vient tout, qui, d'une manière, est tout ; et, d'une autre manière, c'est au-delà, ou en deçà. Cela échappe. Anaximandre est poète. Ou quelque autre chose qui ressemble au poète et qui n'a pas encore de nom. C'est physicien qu'il faut être, et revenir à Thalès, plus simple, trop simple peut-être ; mais à toujours tisser l'invisible et le visible, l'insensible et le sensible, que gagnera-t-on ? Que le sensible et le visible ne seront plus que réalités secondes, et l'on saura bien me dire que je n'explique rien, n'expliquant que par ces réalités-là. Anaximandre se défendrait de poser quelque réel au-delà du réel. C'est même pour éviter cet au-delà de notre monde qu'il a inventé, c'était nécessaire, tous ces autres mondes indéfiniment. Ainsi, puisque l'univers est désormais le sans-limite, il n'y a pas à s'interroger sur le dehors du dehors ou le dedans du dedans. Le donné n'est rien moins que tout. Sur ce grand principe, Anaximène est aussi résolu qu'Anaximandre. Mais il redoute l'on ne sait quoi, qui nous conduirait insidieusement à doubler le monde des mondes.

Je me représente la doctrine d'Anaximène comme une sorte de rappel à l'ordre. Il semble grogner que nous allons nous perdre, que l'Anaximandre avait l'imagination trop facile, qu'il n'est pas mauvais d'être un peu borné, et même de se borner volontairement. Il y a du posi-

tif dans cette tête-là, on oserait dire du positiviste. C'est à lui qu'on attribue ce Catalogue qui, pendant tant de siècles, a su s'imposer. Même Descartes le suit à peu près dans ses *Météores*. Comprend-on ce qu'enseigne un Catalogue ? Voici les problèmes, dit-il. Ce sont autant de problèmes particuliers. On ne vous demande pas du génie mais du travail. Expliquer les tremblements de la terre, les vents, l'éclair et le tonnerre, l'arc-en-ciel, la pierre d'aimant, la circulation des eaux souterraines, les crues du Nil, le flamboiement des nues au soleil couchant, voilà l'utile. C'est rappeler que le donné, certes, c'est bien le tout, mais c'est d'abord ce qui nous est donné. La leçon fut entendue. Des trois penseurs de Milet, ce fut Anaximène le plus célèbre, le plus longtemps. On recule parfois devant un Anaximandre, comme devant l'abîme des cieux. L'homme au catalogue rassure ; il administre ; il distribue la tâche. Il n'exige que de la patience et du bon sens. Anaximandre aussi parlait de la roue qui tourne et de l'eau qui bout ; mais la poésie vertigineuse ne tardait guère. C'est un risque-trop, qui a bien raison de ne pas avoir peur de ses pensées. Anaximène est timide, à côté. Finalement, il a moins découvert, ou moins heureusement deviné. Mais, à ce moment de la mise en route, ce n'est pas surtout le résultat qui compte. L'un après l'autre, ils exploraient la pensée de l'homme, comme un autre univers tout inconnu. Si l'on s'en tenait aux résultats, à quoi bon se soucier encore d'Anaximandre et d'Anaximène ? On peut penser au contraire tous ces anciens Grecs comme autant d'aventuriers inoubliables. Or, leur aventure fut de pensée. Et l'un a su porter témoignage que penser l'univers ce ne pouvait être qu'à grands coups d'audace, et se fiant à la raison ; et l'autre qu'il faut revenir sans cesse du ciel à la terre, et de ce qu'on imagine à ce qu'on perçoit.

Donc, revenons, s'il vous plaît, dirait Anaximène, à ce nez en l'air où, à mon tour, je vous ai laissés. Je m'évertuais à percevoir le sans-limite d'Anaximandre. Avouons que c'était bien vainement. Mais voici, toujours nez en l'air, qu'il me naît une idée. Ce n'est pas celle qu'eut Anaximandre, quoiqu'elle soit au plus proche de celle-là. Anaximandre n'a pas regardé assez. Jusqu'à voir qu'on voit ce qu'on ne voit point. La branche remue. C'est la branche que je vois ; mais je sais bien qu'elle ne remue pas de soi seule. Les mouvements d'un arbre, par où se marque sa propre vie, comme des fleurs ou des feuilles qui s'ouvrent, sont si lents qu'ils sont insensibles. C'est le vent qui balance doucement la branche. Je puis bien dire que je vois le vent. L'air serait donc cet invisible pourtant visible ? Le voilà, peut-être, le Sans-limite. Il est au moins le sans contour. Le terreux a du contour. L'eau, de même. La flamme encore ; on la pourrait dessiner ; elle est rapide, fugitive, elle n'est jamais

sans quelque forme. Mais l'air, c'est bien le sans forme ; et, partout où il peut être, il est. À l'intérieur de la terre, dans les cavernes les plus profondes, toujours de l'air ; et si je creuse le moindre trou, voici de l'air qui s'y faufile. Par sa nature d'air, l'air entoure. D'ici bas à plus haut, au tout là haut, sans doute de l'air. Ce sans contour est ce qui contourne et qui s'étend. Que diable Anaximandre allait-il chercher d'autre ? Anaximène retrouve ce bonheur de voir, qui fut le propre de Thalès, et ce bonheur aussi de dépasser démesurément ce qu'on voit, qui fut le propre d'Anaximandre. Il rassemble. C'est ainsi qu'une doctrine, ou une école, se constitue.

Reste à savoir si l'air, qui entoure et qui emplit, est, en même temps, ce qui produit. D'abord, il est bien facile d'observer que l'air a bien des façons d'être de l'air. C'est tantôt de l'air si pur que je n'aperçois rien. Et quand je dis qu'il n'y a rien, dans une chambre ou dans un vase, c'est que je veux dire qu'il y a de l'air. Mais quelquefois cet air est sombre, ou moins sombre, ou lumineux. Ce sont comme des qualités ou variétés de l'air. L'air sombre est un peu comme une fumée qui ne sent rien. C'est lui qui monte le soir, et qui fume, à l'inverse du soleil. Sombres ou lumineux, ce sont des airs légers presque sans consistance. Il y a des airs plus épais. Je sens à peine cet air où je m'avance, et que je sens pourtant que je déplace. C'est que je me meus dans de l'air immobile. Mais si l'air se meut, il devient épais, de plus en plus, à mesure qu'il est plus vite : c'est comme un courant qu'il faut que je force, un mur qui s'oppose, un cavalier qui me renverse. Or, le vent, ce n'est bien que de l'air, et souvent aussi transparent que de l'air immobile, mais c'est de l'air pressé et concentré. Le mouvement est ce qui presse et concentre. Je n'invente rien. Je demande au soufflet de m'instruire et de vous instruire. Manoeuvrez lentement ; ce n'est qu'un filet d'air, qui soulève à peine la cendre. Plus vite, vous faites le vent, et ce peut être un vent dur, comme on dit que le vent est dur. Au reste, pas besoin d'un soufflet pour souffler. Nous autres, à tout instant, souffleurs nous sommes. Il n'est peut-être pas nécessaire de penser plus loin que son nez pour penser le tout.

Ce n'est pas Anaximène qui se va perdre dans des suppositions d'outre-monde ; ou bien, si, par piété, il a pensé lui aussi les outre-monde, c'est de lui à lui, de son soufflet de poitrine à son souffle de bouche ou de nez. Ce souffle nôtre, d'expérience continue, n'a pas fini de nous instruire. Souffle lent, à bouche ouverte, cela sort de moi épars et chaud, à remuer duvet ou brin d'herbe. Si je presse énergiquement de toute la machine, réservant seulement une mince ouverture, cela siffle concentré et froid. Il y aurait donc quelque rapport de l'air au chaud et au

froid par le rare et le condensé, c'est-à-dire par les effets du mouvement de l'air. Or, ce que je suis capable de produire, le rapide et le lent du souffle, je vois bien que cela ne cesse de se produire dans ce monde en dehors de moi. Les vents font comme une sorte d'immense respiration de nature, qui doit avoir son rythme, comme ma respiration a le sien. Nous savons cela, nous autres du bord des mers. Les vents du matin dans un sens, et l'on sait à peu près quand ils retournent. Anaximandre avait bien raison de nous rappeler à tout propos le primordial et l'efficace du devenir. Il ne faut pas séparer l'univers et son mouvement ; mais encore il ne faut pas en faire un mouvement dégradé se dégradant. À quoi bon ce sans-limite non défini, non définissable, comme une source partout à gros bouillons de mondes ? Désormais, le mouvement dans ce monde-ci suffit bien, si l'air est précisément ce sans-limite en perpétuel mouvement que recherchait Anaximandre.

De Thalès, d'Anaximandre, de toute l'école enfin, tout un ensemble d'expériences et d'observations, qui vont servir. De l'air à l'eau, on a noté, depuis longtemps, une série d'inter-médiaires. La brume, par exemple. Parfois, on la distingue à peine de la fumée, ou de cette fumée d'ombre et de soir, dont je parlais. Mais on la voit aussi qui vient de là-bas sur la mer, comme s'élevant de la mer. C'est peut-être que l'eau produit cet air de brume, et donc que l'eau produirait l'air, ainsi que pensait Thalès. Ce peut être aussi que l'air se reprend de l'eau, qu'il revient à sa vraie forme d'air. Le passage est hors de doute. Un lien de nature. Mais quel lien ? C'est toujours au soufflet du souffle qu'il faut revenir. Puisque le vent est de l'air condensé, le brouillard, la nuée, le nuage sont probablement les espèces d'un air encore plus pressé. Observez, dans le large du ciel, ces brassages, ces rassemblements de masses énormes, où l'air bouscule l'air, le pétrit, le foule et le feutre. Il se forme comme de gigantesques poitrines, ou des soufflets à proportions de montagnes, d'où sortent des courants, des fleuves, des îles de l'air, plus ou moins denses et compactes. La pluie, c'est du nuage enfin si lourd qu'il troue cet air et se précipite. De l'air qui tombe de l'air. Alors, il est presque évident que l'air produit l'eau. Après quoi, il ne sera pas difficile de passer de l'eau à la terre, car la plupart des eaux, des rivières ou de la mer, abandonnent toutes sortes de croûtes ou dépôts, bruns ou blanchâtres. C'est une partie de l'eau qui s'est condensée en terre ; et donc, c'est toujours l'air qui se condense. Et il y a du plus ou moins compact, du tendre ou du fort dur,

dans toutes ces diverses terres qui sont du sable, ou de l'argile, ou de la craie, ou ces pierres du cristal que rien ne raye et qui raye tout. Peut-on revenir de l'extrême du condensé au délié le plus insaisissable ? Cela n'est pas certain, quoique l'on puisse toujours s'essayer à imaginer de tels retours et que l'on puisse ça et là en découvrir l'amorce dans les choses. Il y aurait transition continue d'un état à tout autre. Et pourquoi ne pas soutenir que tout est sable, ou bien le roc le plus dur, ou ne pas reprendre de Thalès l'antique poème de l'eau ? Si je veux que le monde ne soit que d'un corps, qu'importe le nom, puisqu'il faudra toujours dire que la continuité compte plus que l'apparence ?

Si Anaximène, en définitive, tient pour l'air, c'est parce qu'il s'attarde à méditer, une autre fois, ce va et vient de l'air par les lèvres et les narines. Ce souffle, faut-il le dire intérieur ou extérieur ? Mon souffle, que je nomme étrangement mon âme, de mon premier d'enfance à mon dernier souffle ... c'est pendant tout ce temps une seule et même chose avec ma vie. Bloquez, c'est un homme qui tombe, parce que c'est le souffle qui dresse et qui porte l'homme. Quand on suppose en chacun de nous une âme ou force qui réside à ne déloger, ce n'est encore qu'une vue très imparfaite et trop simple. Mon âme d'air n'est pas une réserve une fois pour toutes. Plutôt, de l'air entre en moi et m'anime. L'inépuisable réserve est au dehors. J'y puise ; je m'en nourris, cela s'appelle vivre. Observez tous vivants, animaux ou plantes. Il leur suffit de leur interdire cette communication à l'air universel ; plus ou moins vite ils en meurent. Et ce qui prouverait que l'eau n'est qu'une espèce de l'air, c'est que les poissons respirent là dedans : on leur voit des bulles et, dans leurs entrailles, de petits sacs, où ils font provision de l'élément précieux. Peut-on conclure que tout vient de l'air, de proche en proche ? Après bien des détours, et ces lentes précautions, il a semblé raisonnable à Anaximène de déterminer le sans-limite indéterminable. C'est le sans-limite, comme Anaximandre avait dit, mais c'est un corps, comme Thalès avait dit. L'un des corps. Anaximène prend de ses deux maîtres, et tient ferme. Fidèle aux deux, pense-t-il. Fidèle surtout à son dessein de percevoir une chose puis une autre. On arrive loin, en jurant de partir de soi et d'observer toujours. Il ne faut pas bondir d'abord au système. Remarquez que nous ne sommes point dépourvus d'un système, et que c'est à peu près le même.

On ne voit pas aussitôt tout ce qu'on gagne en revenant du principe corporel des corps à tel corps bien choisi parmi les corps, mais on devine que l'on gagne. Par exemple, beaucoup s'interrogeaient touchant l'aspect de ces immenses lacunes entre les mondes clos d'Anaximandre. Ce ne

pouvait être de l'espace vide, car le sans-limite était un plein, et il était partout. Mais le sans-limite avait-il d'autres aspects que les mondes ? Entre les mondes, n'était-ce qu'un brouillamini de tout ce qui, s'organisant, serait les mondes (et peut-être aussi les débris de tous les mondes détruits), car il fallait bien qu'ils demeuraient en quelque lieu ? D'autre part, ce lieu d'entre les mondes, il nous était donné lui aussi à percevoir, ou du moins nous en apercevions quelque chose, puisque quelques uns de ces feux de là haut et de très loin, c'était sans doute de ces globes de flamme, où roulaient d'autres univers. Dans l'admirable système d'Anaximandre, on sentait du contradictoire partout. Le sans-limite s'offrait en se dérochant. À le saisir, ce n'était jamais lui. On ne pouvait que le concevoir, non le percevoir. De là ce vertige, dont on s'accusait bien vainement, car de nouveau le monde s'évanouissait à notre prise. Anaximène pensait sans doute que, malgré toutes les protestations, le sans-limite n'a qu'un être abstrait. Anaximandre le conçoit pour nous assurer et ne nous rassure qu'un moment.

C'est la force toute puissante, la source de tout ruissellement, l'énergie capable indéfiniment d'un devenir. Sans doute. Mais à nous de vivre et de percevoir le déclin. Nous sommes liés à ce qui engendre, mais nous ne sommes qu'engendrés. Le fameux principe nous échappe. Ce qu'on en déduira, ce ne sera toujours que des raisons. S'il y a des mondes innombrables et non pas un seul, si tous à distance égale dans l'espace illimité, chacun se ruant à tout emplir mais heureusement restreint par tous les autres, composant un équilibre total et comme une sorte de céleste justice par les effets neutralisés de tant de violences et d'injustices, tout cet ordre du désordre, intime au désordre, voilà qui est déduit ou superbement inventé par un emportement de la raison. C'est exister par raison démonstrative. Quand on rêve sur le rêve d'Anaximandre, comme Anaximène devait rêver, on est tenté de formuler, aux marges du rêve, et théorème par théorème, quelque métaphysique de la nature. Anaximandre est une façon de Newton ingénue, sans épaisseur de siècles et de calculs, mais le génie lui-même. Certes, ce n'est pas ici un simple discours, ni la raison toute pure. La dilatation interne du monde, c'est le gonflement de quelque pâte en train de cuire ; ce n'est pas l'idée de dilatation. Mais Anaximandre passe au plus vite de la pâte à l'idée. Il étend l'idée partout. S'il passe, s'il étend, c'est qu'il se dit qu'il a le droit de passer et d'étendre.

La certitude de départ, dans l'esprit des trois Milésiens, est la même toujours. « Le monde est un. » Je me persuade qu'ils répétaient la belle sentence à tout propos. Mais il y avait plusieurs manières de

l'entendre. Dès qu'on pense, on pense que le monde est un ; on ne peut autrement. Ce qui est vrai ici, sous mes yeux, par exemple cette interne cuisson du jus, qui dilate et fera craquer la barrique, me fait paraître en même temps un certain rapport de la chaleur au volume, qui est vrai partout. Penser, c'est établir le rapport vrai, et puis le penser, toujours le même là où les différences me détourneraient de seulement y penser. Quelle ressemblance, au premier regard, entre une barrique fendue et la formation des univers ? L'océan sous les feux de midi, cela ne ressemble que de loin à du vin qui fermente, ou bien à du pain qui lève. L'analogie, c'est le rapport vrai, saisi comme tel, à travers les différences ou les ressemblances. Il n'est donc pas question de renier ni de trahir Anaximandre, mais, peut-être, le travail d'Anaximène fut-il de montrer comment Anaximandre s'était trahi. De près, c'est l'indé-terminé du Sans-limite qui a trahi Anaximandre : car il est certain qu'un divorce latent menace, à tout instant, de séparer la chose de son principe. Toute explication des choses risque alors de devenir particulière ; et, même universelle, elle n'est plus qu'une explication des choses par les choses, non pas leur explication par le principe, comme elle devrait être. Ou bien je renonce à expliquer par le principe ; et ce principe, qui n'explique jamais rien et ne me sert jamais à rien, perd sa raison d'être ; il change de plan ; je puis mettre en doute la nécessité même de le penser ; ce n'est plus qu'un rêve. Beau savoir, en vérité, qui finirait par se renier lui-même. Il fallait donc un réformateur, et ce fut Anaximène.

Ce qu'on admirera toujours chez Anaximandre, c'est la puissance de l'esprit. Il est au point d'expliquer ce que c'est que la matière, ou, plus rigoureusement, ce que l'on y pensera si l'on se met en peine d'y penser. En affirmant, il montre en clair ce qu'un esprit affirme, autrement dit : les catégories naturelles. Si l'esprit va, c'est à son rythme d'esprit ; par ce rythme, le chant ou le poème de l'esprit. Et les enfants pouvaient bien se moquer d'Anaximandre quand il chantait, mais l'homme sait qu'Anaximandre chantait juste. Réformer, ce fut donc ramener plus que refuser, car Anaximène devait savoir, et mieux que nous, qu'Anaximandre chantait juste. Cependant, ce qu'il faut avoir le courage de refuser, c'est de séparer l'idée de la chose, afin que la théorie ne risque pas de n'être plus que théorique. L'esprit est bien fort s'il se serre à la chose, s'il serre inlassablement la chose ; faible aussitôt, et comme annulé, dès qu'il s'évade. Ce qu'on admira si longtemps chez Anaximène, ce qu'on peut y admirer toujours, c'est la force de l'esprit.

Ne nous laissons pas rebuter à la naïveté des cas, qui lui sont autant d'expériences. Profitons au contraire de l'occasion, qui exige de percevoir et de savoir sans les livres. Nous ne sommes que trop fiers, en grand

danger de n'être que des sots, parce que nous connaissons d'avance la réponse et que nous avons volé le livre du maître. On se hâte de barbouiller l'enfant. Honte à lui, s'il ne débite le dernier résultat, la plus récente doctrine ! Quel bambin ne rougirait de cette physique, à peine mieux que primitive ? Acceptons d'oublier tant de vérités. C'est une sorte d'épreuve. Il convient de reculer par de-ça le vrai et le faux si l'on veut refaire pour son compte le chemin vers le vrai. C'est enfants qu'il nous faut redevenir sur le rivage de Milet, mais sans la peur d'être puni ou méprisé, sans ce pli amer de la bouche, qui marque déjà le jeune pédant. Un esprit tout à la joie de l'être, tout audace et soudain prudence, rapide et lent, un esprit d'aventure, où la patience et l'impatience mêlées. C'est ainsi que sont les enfants, car ils sont esprits, mais qui donc a mérité de recevoir leurs confidences ? Toutes ces physiques de jadis sont comme autant de contes où s'émerveille de soi et du monde le génie enfant. Mais ne nous trompons pas. Ce ne sont plus des contes tout à fait comme étaient les autres. Ce sont des systèmes. L'esprit s'y joue à ne plus jouer, ce qui est encore un jeu, peut-être le plus vif. Si l'enfance n'était que frivole, elle ne serait pas si belle. Il y a un sérieux et une gravité de l'enfance. Elle demande pourquoi et comment. Elle attend une réponse qui ne soit encore un conte de nourrice. Plus belle encore quand elle ne demande qu'à soi et se met en quête. C'est ainsi que les physiciens de Milet ont pris le départ, et sans doute autour d'eux on se moquait, comme on se moquerait d'un garçon qui, surpris de tous ces corps qui tombent, entreprendrait à soi tout seul de comprendre et de mesurer. On lui porterait des livres, et tout le savoir, qui fait une sorte de légende vraie. La différence n'est pas si grande. Un peu de même, on devait dire à nos Milésiens que la cause de tout cela était connue depuis toujours, que c'était Neptune, ou Apollon, ou le Dieu Chaos ou la déesse Nuit. Il suffisait de redire. Celui qui redisait magnifiquement méritait l'encens. Par chance ils pouvaient sourire, comme sourirait peut-être le garçon, si on lui racontait que c'est Croquemitaine ou Loup-garou qui font tomber les corps. Notre science est plus dangereuse, car elle est science. Il n'est pire ennemi du savoir en quête. Si cette physique de l'air ne s'impose plus, elle n'en expose que mieux les mouvements de l'esprit physicien.

C'est le comprimé et le dilaté qu'Anaximène veut comprendre, et non pas seulement sur un cas, pour en tirer, peut-être trop vite, une règle,

mais sur une série d'états, dans un ordre et un enchaînement de représentations. Il est clair qu'il lui faut poser un même corps partout. C'est donc l'air. Les différents états de l'air font pour nous comme autant de qualités, qui nous fixeraient au particulier. On constate le particulier. C'est un genre de savoir, mais borné. À la rigueur, on pourrait décrire, indéfiniment. Ce n'est pas encore comprendre. Pour comprendre, il est nécessaire de lier. Anaximandre essayait bien de lier, mais il liait de l'extérieur. Dans le devenir du tout, et même dans le mélange original, chaque corps s'oppose, qui s'expliquerait par son lien au Sans-limite, mais le Sans-limite est aussi l'obscur ; nous n'y sommes pas, je veux dire du côté de la source, ainsi le savoir ne pénètre pas le corps ; c'est un savoir qui ne sait pas. Malgré l'audace et le système, nous en restons aux qualités. Mais si nous pensons une bonne fois le dilaté et le comprimé du corps constituant, alors chaque qualité prend son rang dans un ensemble. Elle n'est plus qualité en soi ni par soi. C'est une certaine quantité d'air qui fait l'eau, une autre le feu. Voici que tout s'organise et que tout se lie ; et de l'intérieur. Notez que ce n'est point un intérieur secret, et comme magique. C'est un intérieur étalé qui plus ou moins s'étale, une certaine structure de l'étendue. Structure ? Anaximène se plaindrait que je vais trop vite. Il n'est pas atomiste, quoique l'atomisme puisse sortir de là ; et, de fait, les atomistes se réclameront parfois d'Anaximène. Patience, donc. Et suivons pas à pas le physicien très prudent.

Anaximène ne parle point d'une étendue qui serait derrière le corps. Il craint trop de retomber au sans-limite indéterminé. C'est l'air qui s'étend sans limite. On ne peut le percevoir ni le penser autrement. C'est sa façon d'être de l'air. Mais gardons nous de penser une étendue ou une quantité séparée d'un corps. Anaximène ne pense qu'en percevant. Et donc l'étendue sera toujours une étendue d'air ; la quantité, une quantité d'air. À aucun moment, il ne se distrait de ce qu'il nommerait ses expériences, et c'est l'air qui lui fournit des expériences de choix. Car, dans une même étendue, il peut entrer plus ou moins d'air. Nous voici de nouveau à l'idée maîtresse, qui n'est pas une vaine idée, ni quelque supposition à l'étourdi ; au contraire, elle est d'expérience, formée au plus près de l'expérience.

La variation de quantité se traduit, dans l'expérience même, par une variation de qualité. L'air égal, et presque immobile, on le sent à peine ; il est comme un vide ou une transparence entre les corps. Augmentez le mouvement ; vous comprimez par ici, vous décompressez par là ; vous obtenez un air plus ou moins dur, plus ou moins pénétrant ; et, par compensation, de l'air plus léger qui s'envole dans l'air. Ces expériences nous sont maintenant familières, mais Anaximène ne se contente point d'un donné tel quel. Il veut pousser l'expérience jusqu'au vrai de

l'expérience, et par l'idée. Or, on pourrait bien croire que cette vague d'air, mobile et massive, assez pour renverser un arbre, enlever un toit, c'est un être tout autre que l'air presque insensible. C'est même ainsi qu'il m'est donné. Et l'inépuisable variété des êtres m'est donnée, qui me pose une variété inépuisable de problèmes. Mais observer comment le savoir, qui est savoir l'expérience, consiste à se fier et à se défier, à accepter tout, à se soumettre, et, d'autre part, à interpréter tout, à unifier les apparences dans une liaison et une succession, par quoi, peu à peu, les irréductibles individus, les qualités opaques ne sont que les formes innombrables que prend tour à tour un seul et même corps. C'était bien l'affirmation, comme divine, de Thalès ; celle aussi d'Anaximandre. Mais ils se contentaient de voir et de dire que cela devenait ; par exemple que de la terre sortait de l'eau, et tout, peut-être, de l'océan paternel ; ou que l'humide se séparait du feu tournant. Devenir était venir, mais ils ne s'avisèrent point de suivre la venue par le dedans de ce qui venait et devenait. Il leur manquait de penser le plus et le moins ; non pas seulement le plus ou le moins chaud, le plus ou le moins terreux, le plus ou le moins liquide ; ce ne sont encore que des qualités. Le plus et le moins de la qualité, ce n'est, en définitive, qu'un plus et un moins de la quantité dans l'étendue. C'est l'effet, à nos sens, d'un plus ou moins de densité dans l'objet. Strictement, il n'y a plus qu'un seul objet : le plus ou le moins dilatable, le plus ou le moins compressible.

Ainsi le passage est assuré ; non d'un corps à un corps, ce qui ferait une suite de métamorphoses miraculeuses, et des sauts plus ou moins brusques d'un corps à l'autre. Ce serait un univers fissuré et craquelé ; non pas encore l'univers un, que proclamait hardiment Thalès le fondateur. Plus de trou, plus de faille, mais tous les degrés de tout, un monde vraiment continu. N'oublions rien. C'est le mouvement, plus ou moins rapide, qui comprime plus ou moins. Et le mouvement non plus, Anaximène ne le sépare point du corps qui se meut. Il ne pense point l'air et le mouvement de l'air, mais l'air en mouvement. Tout, sans cesse, devient. Cela aussi est donné, amplement donné. Anaximène ne veut pas chercher quelque source du devenir des mondes. Cette chimère ne lui serait d'aucun secours. Il dirait bien, lui aussi, qu'il ne s'amuse point aux hypothèses. Le voilà donc tout satisfait de son air étendu et mobile, qui est de l'air, et qui, par son mouvement, se contracte ou se dilate dans l'étendue. Si Anaximène fut honoré, avouons qu'il méritait les honneurs. On trouve, quelquefois, qu'il n'a pas ajouté grand chose aux devanciers. S'il n'ajoutait qu'un penseur aux deux autres, ce n'était pas un penseur de moindre taille. Surtout, et bien qu'il continuât, c'était un vrai continueur, c'est-à-dire un penseur tout autre.

La méthode éclairée, qui est très claire, le détail va de soi. Pourquoi ne pas dire, comme Anaximandre, que l'univers est sans limite, puisque c'est ainsi qu'il est ? De l'air que je respire au plus lointain de l'air, c'est l'air. Il y a donc l'air des mondes et l'air d'entre les mondes. Or, on voit bien que l'air est fort capable de soulever, d'emporter, de porter. Décidément, c'est notre penseur du nez en l'air, qui ne regarde plus tant les poissons que les oiseaux. Cette mouette là haut, comme elle plane ! Elle est comme une feuille vivante, qui respire et se nourrit de l'air. On peut s'appuyer sur de l'air, comme on peut sur de l'eau. La terre de Thalès flottait sur l'eau ; la terre d'Anaximène flottera sur l'air. C'est toujours flotter, dit cet autre marin aux marins. Il n'y a pas lieu d'avoir peur. Même, par ce nouvel océan, d'air et de souffles, je surmonte mieux le vertige que par le sans-limite d'Anaximandre. Mais, puisque l'air lui-même est sans limite, il est de bon sens d'accepter d'innombrables mondes. Anaximène ne parle plus de l'équilibre des abus, cette justice. Ce ne sont pas des raisons à lui. Il devait songer seulement qu'Anaximandre avait été bien avisé de briser la coquille de notre petit monde. C'était nous obliger à imaginer le dehors. C'était ouvrir à jamais l'expérience devant nous.

Quant à la distance d'un monde à l'autre, à la forme des mondes, à leur vie propre, nous n'en sommes peut-être qu'aux conjectures. Encore est-il qu'il faut appliquer l'immuable principe que tout est un. Ce qui est vrai d'ici le doit encore être de là-bas. Il faut prendre soin de ne pas entourer le connu d'une zone de mystère. L'inconnu n'est pas du mystère. On peut, on doit s'en donner par avance une figure de raison. L'air nous entoure, non le mystère. Comme nous volons ou planons, soutenus par l'air, ainsi les mondes : ils volent ; ils flottent. Le nourricier de tout les nourrit, comme il nourrit d'air la mouette, le platane ou l'homme. Mieux que nourrir, c'est animer. Probablement, de l'air leur entre et leur sort, à leur rythme. Ce double mouvement de l'air, c'est l'âme, la leur, celle de notre monde, la nôtre. Quand il ne restera plus que des lambeaux d'Anaximène, quelques formules comme de Sibylle, on sera bien surpris de ces mondes qui respirent. Et cela nous semble d'un conte à l'orientale. Que cela soit poétique encore, qui le nierait ? Mais je demande qu'on tisse tout de neuf la toile où brille ce fil aérien. C'est toujours notre très prudent Anaximène, cet homme dont la force est son bon sens. Et s'il va jusqu'à dire que l'air est Dieu, je veux qu'on ne brouille pas tout et qu'on s'arrête un instant à considérer.

Il est entendu qu'Anaximène n'est pas un froid penseur. Il admire cette présence, cette puissance universelle de l'air. On se monte la tête aux Dieux de l'Olympe, qui n'en font pas tant ! Quand le monde tel quel se laisse apercevoir, ou quand on arrive à l'apercevoir, par courage, patience et raison, c'est un beau spectacle, qui touche et comble un esprit, plus que le cortège d'Aphrodite. D'autant que l'homme retrouve partout son esprit, ce souffle d'air. J'ai tâché de dire le poème d'Anaximandre, cette vibration de printemps dans chaque touffe d'aubépines, cet inconnu dans le connu, cet insaisissable que partout l'on voudrait saisir. C'est bien un moment de la poésie. Mais la poésie n'est pas moindre si l'on renonce à ce qui dépasse, qui toujours échappe. Ce n'est plus que cet air, d'aube ou de crépuscule, tiède ou piquant, de rose ou de sel. Et c'est le deuxième moment du poème. L'heure où tout est mûr, où l'esprit est mûr. Il faut comprendre cet air, qui est Dieu, et d'abord que cela devait être murmuré en réponse, en réplique plutôt, non comme une prière de crainte, ni comme un oracle, mais comme la proposition d'un bonheur qui était un savoir. Il y a une poésie du pur spectacle. Pour plus tard encore, l'interrogation de soi sur soi, où le spectateur se sépare. Anaximène spectateur ne se sépare pas. Au contraire, après avoir lié, il est bien aise de se savoir lié. Il est un souffle dans un monde où tout est souffle. Assez souvent l'homme répète à l'homme qu'il n'est qu'un souffle. C'est pour gémir. Homère s'en attriste ; il nous compare au tourbillon des feuilles. D'où monte, comme un parfum d'automne, une sorte de sagesse mélancolique. Mais c'est le profond et le vital d'Anaximène d'être un souffle. C'est parce qu'il est un souffle qu'il comprend. C'est à partir du souffle qu'il a compris. Le peu de durée n'importe guère. Le dilaté se dilatant, se contractant, le contracté se contractant, se dilatant, nous autres nous n'y entendons que de la physique. Nous courons à nos machines pneumatiques, menacés que nous sommes par cet étrange ennui qui se développe au laboratoire. Nous sommes sérieux ; nous en sommes tristes. Peut-être c'est un sérieux de vieillards. J'avais averti qu'Anaximène avait le beau sérieux d'un enfant.

La pneumatique d'Anaximène est tout ensemble, inséparablement, une physique de la pression et un poème de l'âme. Il est certain que les mondes vivent, que tout vit. Il est non moins certain que vivre, et penser aussi bien, c'est un régime déterminé de l'aspirer et de l'expirer, une entrée et une sortie de l'air, dans notre machine ou dans la machine d'un monde. Cette force d'Anaximène, qui découvre, qui comprend, ce n'est pas une autre force que celle qui maintient, qui entoure, qui porte les univers, qui meut toutes choses à l'intérieur de chacun d'eux. L'esprit

nous passe et repasse aux narines. S'il fait briller le feu dans le regard, c'est le même éclat que celui de la braise, si j'y souffle. C'est le même feu, sous le même souffle, à l'étincellement de la mer, au soleil tournant, aux étoiles. Imagine-t-on quel ravissement, si seulement je vois ce que je vois, comprenant désormais ce que je vois ? C'est bien autre chose que suivre en bon élève une expérience de laboratoire, et pourtant ce n'est pas autre chose. Car je suis bien sûr qu'Anaximène revenait toujours au petit soufflet du fourneau ou au grand soufflet de la forge, ou à la respiration de son chien, ou à la sienne. Le Dieu, c'est cela qui est digne qu'on l'admire. Et quoi de plus admirable que la nature du fluide aérien ? Mais aussi, admirer sans comprendre, ce n'est que transe de bonne femme écoutant le conteur de balivernes ou devant le prestidigitateur à la foire ! Amusements de la toute première enfance. Zeus, une sorte de magicien. La puissance de l'air est au-dessus de Zeus, incomparablement.

Anaximène n'accorde qu'un temps de sa méditation au décor grandiose des univers. Il faut étendre le champ et s'y risquer ; on ne prétend pas risquer de s'y perdre. Il y a bien assez à démêler dans ce nôtre monde. Et encore, si Anaximène, comme il fallait bien en décrit à son tour la situation et la forme, la figure de la terre, la circulation des astres, il semble que ce soit en gros. Ce sont comme des retouches à l'univers d'Anaximandre. Nous savons déjà que la terre flotte dans les airs, et tout notre univers autour, qui ne font qu'un monde parmi tous les autres. Mais comment se représenter cette espèce de navigation ? Anaximène ne s'embarrasse plus des cercles d'Anaximandre, ni de cette sauvage et magnifique hypothèse d'une boule en fusion, ni de la séparation qui suivit et qui laissa la terre au centre, sans aucun support, comme un centre d'attraction plus encore que de dépôt. Cela est tiré de trop loin. Mieux vaut choisir un exemple tout simple, et d'ailleurs imposé par la nature et les propriétés de l'air. Comme une feuille tombée, et qui tomberait, mais que le vent soulève et maintient dans l'air, et d'autant plus facilement que la feuille offre à la poussée une plus grande surface, de même la terre. N'oublions pas que l'air se meut sans cesse, et c'est le vent, désormais, le grand moteur du monde. La terre, relativement immobile, se trouve au centre de quelque tourbillon, ou, mieux encore, au point de croisement de plusieurs. Car on pense bien qu'Anaximène ne devait point se priver de penser encore une fois le même rapport, et même cette application définit toute la pensée.

Le voilà donc, comme tous, qui combine, au moins mal, ce qu'il suppose et ce qu'il perçoit. Une feuille de terre convexe, comme gonflée vers le centre, lui conviendrait moins qu'une concave, qui ferait cuvette. Ce n'est donc plus l'immense océan de Thalès, entourant de toutes parts

la terre, mais, passé l'océan, on retrouverait de la terre. Ce n'est plus que le fleuve océan, qui tourne autour. Il faut aussi changer la sphère d'Anaximandre, qui, malheureusement, expliquait si bien le mouvement des astres. Imaginez plutôt un couvercle, ou comme une capuche. Cela repose sur le pourtour de la cuvette, et cela peut tourner autour de nous, comme on ferait tourner un capuchon autour d'une tête. Le difficile est alors de décrire le lever et le coucher des constellations. Mais il n'est pas nécessaire de supposer que les astres font le tour par dessous ; on peut se contenter de dire qu'ils glissent tout autour et que c'est le relief de la terre qui nous les cache. D'où ces montagnes au grand nord, qui formeraient comme un rebord de la cuvette. Et si tourne le ciel des fixes, ce doit être encore par un tourbillon continu de ce vent qui porte la terre.

Le système séduit moins que la machine d'Anaximandre. Elle semble d'abord plus naïve, d'une imagination moins vive et moins variée. Elle serait aussi d'un observateur moins perspicace. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître le soin de logique et de cohérence, la fidélité à la méthode. Il faut ici, autant que nous pouvons, penser selon Anaximène. Sa puissante idée, c'est le fluide plus ou moins dilaté, et ce rapport, qu'il a découvert, entre la qualité et la quantité. Je me persuade qu'Anaximène ne devait tenir qu'à ces quelques expériences très simples, qui sont au départ de sa recherche. Le reste était d'aventure. Encore était-il nécessaire que tout ce reste, qui était si loin, s'accordât avec l'indubitable du souffle et du soufflet, qui était le proche de l'expérience, ce qu'on peut vérifier de nouveau à tout instant. C'est pourquoi, par delà Anaximandre, Anaximène revient à Thalès, et, pour simplifier, de l'astronomie à la météorologie. Thalès parlait de Thalès, et construisait son univers sans du tout quitter la perspective humaine. De là que le soleil et la lune ne sont que des météores, sortes d'oiseaux de feu, portés, emportés par les eaux vaporeuses d'en haut. Anaximandre, lui, nous surprend toujours par le renversement qu'il opère. Il est comme un homme qui n'est pas d'ici. Il voit naître notre monde comme il verrait n'importe quel. Cet homme de Milet pense, au naturel, à la façon de quelque Laplace ; car, que le soleil tourne autour ou l'inverse, l'esprit est le même. Ce n'est plus le ciel qui procède et s'engendre de la terre ; c'est d'un ensemble céleste donné que se détachent les astres et la terre. Ce retournement est astronomique. Si l'on veut, c'est déduire la chute des corps de la gravitation. Et il est entendu que ce ne pouvait être qu'un songe d'astronomie et de physique ; songe tout éveillé, cependant ; volontairement, lucidement conduit. L'esprit d'Anaximène est tout autre. Il ne peut, il ne veut s'avancer tant.

Certes, il garde beaucoup d'Anaximandre. L'espace est ouvert pour toujours. Mais on croirait qu'Anaximène se hâte de s'enfermer de nouveau dans ce monde-ci. Géographe, plus qu'astronome. Il revient, dès qu'il peut, à la perspective de l'homme d'ici. Par exemple, il s'attarde à concevoir le comment de l'arc-en-ciel et des tremblements de la terre. Si la terre tremble et se lézarde, c'est à cause des eaux intérieures ; elles creusent des cavernes, qui ne sont plus emplies que par l'air, et la différence des pressions explique les ruptures et les affaissements. C'est encore penser le rapport du plus et du moins fluide, par des sortes de soufflets naturels sous l'écorce. Ce qui se passe dessous n'est pas autre que ce qui se passe dessus. J'ai déjà décrit les brassages et les tourbillons de l'atmosphère, où le jeu des pressions nous rend compte des nuages, du vent, de la pluie. Mais ce n'est pas assez de dire ce qu'est la pluie. Anaximène entre au détail du détail. La grêle, c'est de la pluie durcie. La neige, de la pluie volante, qui a retenu un petit ballon d'air à l'intérieur ; une espèce de grêle aérée. On est ravi d'imaginer tout ce détail. Je me plais à y découvrir le propre de l'esprit d'Anaximène. Peut-être n'a-t-il pas l'ampleur bien qu'il soit évident qu'il n'en manque pas. Mais il a la patience, l'attention au menu fait. Ce qu'on peut percevoir familièrement, voilà qui donne une assiette au savoir. Les mondes par-delà, il faut en penser quelque chose, afin de chasser Croque-mitaine ; mais ce que j'en pense ne sera jamais que conjecture, de la vraisemblance seconde. C'est toujours l'expérience à vue de nez qui m'instruit. Ma raison entre bien plus avant, si je me borne à percevoir cette neige, quand elle tombe. C'est ainsi que le Savoir d'Anaximène est concentrique, ayant l'homme de nouveau pour centre. Le soleil, la lune, même les étoiles ne sont que des feux qui se sont élevés. Il est plus sûr et plus simple de relier, par degrés continus, ce que l'on connaît mal à ce que l'on connaît bien. Sans qu'il s'en doute, et comme obéissant au mouvement de son esprit, Anaximène nous figure un monde, qui figure surtout une méthode.

On voit bien que le feu de la flamme s'élève en l'air. C'est donc de l'air au plus léger, à l'extrême du dilaté. Puisqu'il y a du feu là haut, dans les célestes, le mieux est de conclure que c'est d'ici qu'ils viennent. S'ils s'y maintiennent, l'air les maintient. D'où je puis aussi supposer quelque chose de leur forme. Ils sont larges et plats. C'est toujours le grand tourbillon de vents et de feuilles. Certains étaient si purs que leur éclat jamais ne s'altère. D'autres ont entraîné sans doute, en montant, de la poussière ou de la cendre, un je ne sais quoi de terreux qui les accompagne et qui parfois les obscurcit et les dérobe à nos regards. Conjecture, mais qui prend force de ce feu que j'observe, où la poudre du bois ou du charbon s'envole avec la flamme, ce qui est fumée. C'est expliquer l'éclipse géographiquement, non pas astronomiquement. De même, ce couvercle ou

cette coupole, dont j'ai parlé, elle s'est formée tout autour de la terre comme une bulle s'arrondit. C'est une bulle d'un air qui est aussi dur qu'un cristal. Comment, cette voûte ? et par quelles causes une paroi continue ? Peut-être l'air qui monte rencontre-t-il le grand souffle tournoyant qui porte la terre. Il est arrêté par en haut, comprimé par la poussée qui vient d'en bas. L'air au choc se fait dur, et devient une sorte de dôme transparent. Les feux les plus légers et les plus purs sont allés buter là-dessus et se sont fixés. Nos étoiles à jamais. Elles marquent les limites de notre monde. Le soleil, la lune, autres feux, mais libres et volants, et beaucoup plus proches de nous. Anaximène nommait déjà quelques planètes, dont il expliquait la marche irrégulière par le concours de souffles opposés. L'entre cristal et terre, et un peu le dessous, voilà l'objet d'Anaximène.

Si de l'air filtre, ou comment il passe à travers le cristal céleste, on ne saurait le dire exactement. Il est entendu que chaque monde est né de l'air universel, et même que tous le respirent et qu'ils en vivent. Mais chaque monde est fermé de toutes parts et ne semble vivre que de l'air enclos. Peut-être était-ce la quantité limitée du vital qui devait entraîner l'épuisement et la mort. Mais ici encore Anaximène est bien différent d'Anaximandre. Ce n'est plus le tragique poème des contraires se dévorant. Il n'y a plus de contraires, mais différents états d'un seul fluide, qui suffit à tout. Donné le mouvement, à l'intérieur d'un système clos, on ne voit pas pourquoi il se dégraderait ou se perdrait. Anaximène ne pense pas le mouvement à part. Le fluide mouvant explique tout parce qu'il fait tout. Le rythme du battement naturel comprime et dilate, refroidit et réchauffe, engendre les variétés, qui agissent et réagissent les unes sur les autres. C'est un circuit, non pas un épuisement. Anaximène ne se lasse pas de décrire le progrès de l'air au feu, de l'air à l'eau, de l'eau au feu, car les nuées vont nourrir les astres là haut. Il y a un va et vient perpétuel et une liaison de tout à tout. Puisque la qualité n'existe que par son par dedans de quantité, la mort à la rigueur est vide de sens. Nous autres, nous ne respirerons pas toujours, mais la respiration ne cessera pas. Et chaque monde, pour respirer, n'a pas besoin d'un autre air que le sien. C'est redire que l'air est un Dieu, le vrai Dieu. Car c'est lui qui a la vie immortelle. Même, il ne l'a pas ; il l'est. Et si les Dieux, qu'on nomme les Dieux, qu'ils soient d'Égypte, de Perse ou de Grèce, ont par hasard une sorte de vie, c'est qu'ils sont nés de l'air. Ils ne sont qu'un peu d'air respirant, comme tout ce qui est. Anaximène n'affirme pas qu'ils soient immortels ; c'est qu'il ne le pense point. Quant à nous, savoir que nous mourrons, c'est comme savoir qu'il ne pleut pas toujours. Cela n'a rien de triste. Nous rendons notre souffle, comme on dit si bien. À chaque

instant nous le rendons ; le merveilleux, c'est qu'on puisse le reprendre. Le seul merveilleux, c'est l'être respirant, c'est l'air, qui a sa loi d'air, qui est le tout de tout, qui est Dieu.

Nous ne connaissons rien d'Anaximène, que ses pensées. Mais il me semble qu'à l'accompagner, comme j'ai voulu faire, pas à pas, au négligé d'une lente et sinueuse promenade, on entre peu à peu dans l'esprit d'un homme, qui est un homme. Ce n'est qu'un physicien, il ne parle que du monde, jamais de son humeur ni de la nôtre. On ne dit point qu'il fut mélancolique, comme Anaximandre, ni que ce fut un sage, comme Thalès. Mais ces pensées de physique insinuent une douceur de bon sens, une allégresse d'esprit, un amour vif et aisé de toutes choses. Cette physique du physicien se fait aimer. Elle est de l'intelligence heureuse. Elle a de la poésie, mais sans ténèbres. Elle ne se raidit pas. Elle ne tremble pas. Elle ne se courbe pas. Elle n'obéit qu'à son conseil, qui la confirme dans son être d'intelligence. Il est difficile pourtant d'être un disciple et le dernier venu dans une école. Anaximène sait bien vénérer ses maîtres, mais ce n'est jamais en aveugle. Il n'est pas de ceux qui se font une gloire de s'opposer. Simplement, il travaille à l'entreprise. Il garde sa voix et sa manière. Il ne songe même pas à sauver sa liberté, car il exerce son intelligence, et l'intelligence n'est rien sans la liberté. Que l'on se souvienne du ciel antique, de la mer et de la terre, tout grouillants de Dieux, les bénéfiques et les maléfiques, et quelle politique compliquée, pour les pauvres hommes, de mille rites et sacrifices, d'adjurations et de conjurations. On admirera davantage cet univers seulement mécanique, Dieu pourtant, mais Dieu d'être de l'air, et non pas même l'indéterminé, mais plus divin encore d'être déterminé et mécanique.

C'était le troisième temps d'un effort, dont les hommes devaient garder pieusement la mémoire. Par ces physiciens du rivage, quelque chose commence ; personne ne s'y est trompé. On voudrait dire que c'est la science qui commence. Et certes notre science a commencé là. Mais peut-être est-ce bien peu que la science, et pourquoi tant d'attention à de vieux systèmes ? On sourira d'une physique encore toute imaginaire, et qui n'ajoutait que quelques contes à tous les autres. Et quand bien même ce serait des contes d'une autre espèce, où la raison radote à son tour et non plus la fantaisie des devins, qu'importe à celui qui cherche sagesse et se soucie seulement de son salut ? « Ces physiciens ne sont, dira-t-on, ni

des savants ni des philosophes. Le relevé de leurs doctrines n'est que l'affaire d'un historien. Qu'on expose donc ces systèmes en quelque galerie des monstres !» Or, à ce discours ingrat, nul ne se décide. Même si l'on passe vite, on reconnaît d'eux à nous des traits de famille. Si l'on s'arrête, si l'on écoute, le doute n'est plus possible. Ces fières intelligences parlent trop clairement. Nous sommes les enfants de ces radieux enfants. Leur physique est une physique ; mais elle est aussi bien autre chose. Ou plutôt, c'est parce qu'elle est une physique qu'elle est encore autre chose.

Thalès déjà, c'est le sage qui regarde. En chacune des anecdotes célèbres, c'est le même mouvement. On voudrait l'embarrasser, le jeter au lieu banal de la sagesse somnolente. Alors Thalès se tire de là et vous en tire. La réponse est toujours un regard comme je regarde, et c'est une chose ou une autre qu'il regarde. Le plus profond de la leçon est au silence. Il faut apprendre d'abord à briser le discours tout fait. L'autre discours, le vrai, dira le vrai de la chose. « Océan, père des Dieux, père des choses », chante quelque Homère. Peut-être ; mais il faut voir. Chanter l'océan, ce n'est pas encore penser l'eau, l'universelle. Que Thalès se soit souvenu de la belle image, cela est certain, puisqu'il était un Grec. Il y pense, mais autant pour penser contre elle. Il pense ce que Socrate pensera, que les poètes ne savent pas exactement ce qu'ils chantent. Il ne se contente pas de penser à l'image, il la pense. Autrement dit, au lieu de chanter, il regarde courir l'eau, tomber du ciel, remonter en vapeur. Au lieu d'un rapport entre des mots, c'est un rapport entre des choses. Le poème en quelques mots devient le poème de toutes les choses. Si l'on veut démontrer que c'est le même poème, ce n'est pas l'érudition qui tranchera. On pourra toujours trouver, en Égypte ou ailleurs, un poète de l'air, un autre de la totalité indéfinie, et crier que c'est déjà Anaximène et Anaximandre. C'est se vouer à ne rien comprendre. Le répertoire des images n'est pas inutile ; et l'on peut bien supposer d'avance que tout a été chanté. Ce qu'il faut saisir au vif, c'est comment un esprit tout libre se glisse dans une fable, et donc comment une image peut servir ; mais, en fin de compte, ce qui est pensé à travers l'image, et même par elle, ce n'est plus tant l'image que le monde. Tels sont les poèmes de nos Milésiens. Je dis : poèmes parce que ces systèmes de raison sonnent à l'âme, à celle qui sait entendre, comme feraient les plus beaux chants. Mais, s'ils sonnent, c'est qu'ils sont des chants de la raison. L'intelligence aussitôt les reconnaît, s'y reconnaît.

Plus les matériaux sont simples, presque rudimentaires, mieux se voient le dessein de construire, qui sera le même toujours, la hardiesse, les pièges, la prudence, les manoeuvres, les feintes, la volonté de savoir,

l'art de ne pas tout savoir. « Me voilà bien, se dit l'intelligence, mon fort, mon faible, cette résolution d'être moi. » Elle sent d'abord cette liberté, qui n'accepte rien que d'elle-même. « Car la légende, dit-elle, ni la tradition ni le dogme, jamais ne me pourront rien imposer. » L'intelligence, toujours à la cartésienne, depuis son premier jour d'intelligence. L'eau Dieu, l'air Dieu ? C'est à se faire lapider, brûler ou pendre. L'intelligence prend le droit de se tromper. Elle en abuse aussitôt. Elle ne serait pas l'intelligence sans cet abus. Surchargée de siècles et d'expériences, elle se mire aussi bien à ces jeunes miroirs. Elle sait qu'elle est toujours de même, malgré l'âge. À jamais, c'est la très jeune intelligence. Ce sursaut pour être soi à chaque instant la fait elle-même. Et même contre le grave et le consacré de la science, il faut qu'elle se secoue et qu'elle se réveille, car la vraie science est à ce prix. Thalès, ce génie de l'hydraulique, Anaximandre impétueux, le fluide et très sérieux Anaximène, ce sont les premiers de notre liberté.

N'allez point dire que leur savoir n'est point sagesse. Le sage serait-il seulement le modéré, le conforme ? Bias ou Solon n'étaient pas des suaves et des conformes, des têtes fragiles. Des crânes durs, au contraire. Bons et gais compagnons, mais qui ne se rendaient pas si vite. Ils savaient déplaire. Cela ne les empêchait pas d'être mesurés, et doux à l'homme, car ils n'étaient que des hommes, et toujours il faut se faire entendre. Mais la sentence tombait aussi vive que l'éclair, mais sans fracas. Zeus n'y pouvait rien. Et Thalès aussi est doux, Anaximène plus doux encore. Seulement, ce que les autres sages avaient deviné, Thalès le sait. La justesse de l'esprit, ou sa justice, elle risque tout, quand notre esprit ne pense plus l'objet. Tu dis une chose ou une autre ? Dire, ce n'est rien. Regarde. Les Dieux sont des paroles. Les sentences du bien vivre, paroles encore. Regarde le monde. De toi à toi ne cherche rien. Voici l'univers, c'est ton seul objet. La sagesse n'est rien si elle ne devient pas le savoir. Savoir, ce n'est pas savoir pour prévoir. Prévoir suffirait. L'Égypte sait prévoir et dit qu'elle sait. D'autres Égyptiens le diront. C'est qu'ils se précipitent à pouvoir. « J'étais un des grands seigneurs de Milet, dirait Thalès, et je n'ai pas essayé de pouvoir. » Ils avaient des recettes, des formulaires pour calculer. Mais Thalès a préféré savoir. Si peu que ce soit, et même au grand danger de se tromper, c'est savoir qui est bon. Une seule parmi les déesses, n'a rien à craindre ; Athéna la souriante. Mais Athéna n'est pas une idole sur son piédestal. Une déesse en notre regard. Un regard, non plus, ce n'est rien. Appareil à noter, à contrôler ; mais si, dans le regard, l'idée flotte, l'univers reçoit son ordre. Ce n'est jamais tout à fait l'ordre ; car Anaximandre après Thalès, et nous aurons besoin d'Anaximène. Retouches puis retouches. L'air ou

l'eau, ou quelque chose au-delà ? Cela demande bien des vies. C'est la leçon qu'il faut retenir. Nos vieux sages, les sept, ce n'étaient que des hommes d'esprit, si l'on veut. Mais être esprit, celui qui sait, quelle aventure ! On ne pourra plus arracher le savoir de la sagesse. Non pas qu'il soit nécessaire de tout savoir, mais il faut savoir. Essayer, du moins. Cela délivre. Et, peut-être, cela donne un être à la pensée plus qu'au monde ; mais le sage n'est-il pas celui qui a la garde de sa pensée ?

* *
*

PYTHAGORE

On ne laisse pas sans regret cette rive d'Ionie. Il faut partir. Un panache de fumée : Milet, qui brûle. La guerre aura tué physique et physiciens. Plus tard, on reviendra, on relèvera ; car les villes s'obstinent, et les idées. Mais déjà (c'était au temps de la vieillesse d'Anaximandre) d'une île de cette mer-là, Samos peut-être, un navigateur d'Ionie avait

gagné l'autre Grèce, que nous nommons la grande, c'est-à-dire l'Italie la plus maritime et le triangle sicilien. C'était Pythagore, qui était fils de Mnésarque, le ciseleur de bagues. Pythagore est tout légende ; on s'acharne à nier tout de lui, et pourtant on ne peut se passer de lui. C'est un nom, comme Thalès est un nom. Mais Thalès est un que l'on connaît bien au prix de ce Pythagore. Sans doute parce qu'Anaximandre, puis Anaximène, se sont ralliés et se sont opposés ; cela fit une frontière et donc une définition. Voilà ce qu'on gagne à la liberté d'esprit. Pythagore ne fut pas l'initiateur d'une physique, mais un fondateur de religion. Il fait songer à ces statues peintes que l'on repeint tous les vingt ans. Ajouter une épaisseur, cela est naturel à la piété. Pythagore disparaît-il sous les épaisseurs ? L'archéologue gratte tout et s'étonne de ne plus trouver de peinture. Alors, on avoue que Pythagore n'est peut-être personne, enfin qui corresponde à ce nom-là. C'est ainsi qu'ils font de Jésus, et Pythagore est un peu Jésus. Thalès n'est pas Jésus du tout. Il est Thalès, comme Socrate sera Socrate. Nul ne s'est mis en peine de prouver qu'il était un Dieu. Savoir s'il est l'homme du théorème, cela se discute, et le moment viendra d'en disputer. Mais il est l'homme de l'eau sans aucun Dieu. C'est assez pour un homme

Quel fut Pythagore ? Je croirais volontiers qu'il fût Pythagore. Je vois que de bonnes têtes inclinent à conclure qu'il en faut passer par là. Ou bien, quelque disciple de Pythagore, cent ans plus loin, ou moins de cent, fut Pythagore mieux que Pythagore. Cela ne nous avance guère. Le dévot donne à son Dieu tout ce qu'il imagine qui fait le Dieu. Et, comme il faut reconnaître que le génie n'est pas d'un homme seulement, tout ce qui fut inventé de pythagorique appartient de droit à Pythagore. Cela n'est pas sans grandeur. Le zélateur de Pythagore s'avise que Pythagore aurait pu dire, et ce n'est presque pas un mensonge s'il affirme bientôt que Pythagore l'a dit. L'extravagant apporte son extravagance. Comme cet Héraclide-du-Pont, qui vécut après Aristote, et qui se plut à composer des romans pythagoriques. Au reste, tout n'est pas fou dans cette extravagance. C'est toujours la fleur d'un certain arbre. Si le poète chante, il faut l'entendre en poète. La dernière ruse du bon sens est de vouloir conserver au merveilleux l'allure, la couleur du merveilleux. Point de merveilleux chez nos physiciens d'Ionie. On admire qu'ils aient pu penser si neuf, si positif, sans avoir les devins et les magiciens aux trousses. C'était donc un pays bien libre, où les Dieux de la cité se laissaient vaincre sans vengeance ? Au carrefour de tant de Dieux, la marchandise aidant, on croyait tout, on ne croyait rien. C'était un lieu béni pour essayer l'intelligence.

Pythagore a-t-il connu quelque chose de ce franc savoir ? Une fois pour toutes, je répète que tout est légende, le détail et l'en-gros, la personne, la vie, la doctrine. Mieux vaudrait ne rien écrire et rayer ce Pythagore. Après quoi l'on conviendrait qu'il y eut des Pythagoriciens, qu'on les retrouve partout, que nulle école ne fut plus célèbre, et même que nulle ne fut plus fidèle à la mémoire de son fondateur, qu'ils se vantaient de transmettre le message sans falsifier, que peut-être ils ne falsifiaient pas tant, et qu'ils ont essayé du moins de garder pur et intact l'essentiel de leur évangile. Voilà de quoi mettre l'historien au supplice. On peut encore accepter tout, croire tout, conter cette légende. Que l'on excuse mon badigeon. Ma brosse prend ses couleurs à plusieurs temps. Si je ne sens pas trop de scrupules, c'est précisément que je vois qu'il s'agit d'un conteur de fables, ou de paraboles, un tout autre conteur que les Milésiens. Charmeur d'âmes et de serpents, qui toujours revient du ciel, y retourne, annonce l'inouï, démontre ses songes, pique l'esprit par l'extraordinaire. Espèce d'Ulysse à mille tours, à mille sornettes, dont chaque propos a plus d'un sens (qui a compris ? qui comprendra ?), qui irrite et séduit en irritant, de sorte qu'on est pour ou contre lui ; qui prêche ; qui peut-être veut établir son pouvoir sur la cité, qui ne craint pas d'être populaire, qui inquiète les gens en place et les autorités établies. On a dit que Pythagore avait été l'élève d'Anaximandre. On dit aussi qu'il visita l'Égypte, à la façon de Thalès et de Solon. Cela n'est pas de l'impossible. Au reste, mathématique d'Égypte, astronomie de Chaldée, cela se colportait, comme l'huile et le vin, de port en port. Il soufflait de toutes parts des rumeurs de physique et de sagesse.

Quand Pythagore débarque à Crotona, venant de Samos ou de partout, c'est un homme d'Ionie, avec ou sans les leçons d'Anaximandre. Quitte à inventer, je lui suppose le sourire de là-bas, qui fut comme une clarté d'aurore. Ce n'est plus l'impassible de l'Égypte. Cette belle tenue des épaules, le cou dégagé, la prestance, l'équilibre, les bras au corps et les mains légèrement fermées sont d'un homme qui ne menace pas. Il va s'avancer. Son admirable nudité est une pudeur. Le visage de ce corps ne peut pas dire autre chose que ce sourire, qui est l'amitié, qui est l'esprit. Les Italiens à la tête folle n'ont pas tardé, j'imagine, à balancer l'encens autour du nouveau venu. Il était beau, beau comme un Dieu, c'était un Dieu, c'était au moins le fils d'un Dieu. Fils d'Hermès, ainsi qu'Héraclide chantera. Et le Messager rayonnant, le conducteur des âmes, avait dit à son fils bien-aimé : « je t'accorde ce que tu demandes.

Une seule chose je ne puis t'accorder : d'être immortel.» Et le naissant Pythagore, déjà tout sage, avait répondu : « alors, accorde-moi de toujours me souvenir de moi, dans cette vie-ci, et dans les autres, s'il y en a d'autres.» Or, il ne faut pas croire que nous n'avons qu'une vie. Pythagore en avait vécu plusieurs, avant d'être Pythagore. Mais plutôt, il sait, il dit qu'il est toujours Pythagore de vie en vie, car le Dieu lui a donné de se souvenir. Au jadis de la guerre de Troie, il fut Euphorbe, que blessa Ménélas. Et cet Euphorbe se souvenait bien d'avoir été Aethalide ; comme Hermotine, plus tard, se souvint d'avoir été Euphorbe et reconnu, dans le temple, le vieux bouclier ; et, juste avant d'être Pythagore, il avait été Pyrrhos, un pécheur délien. Quelquefois, à travers le nuage d'encens, c'est Apollon lui-même. Quoi de plus clair ? On se trompe de litanie. On commence en chantant Apollon. D'une strophe à l'autre, c'est Pythagore qu'on chante. Justement, Apollon est le plus beau des Dieux ; et Pythagore, le plus beau des enfants des hommes. Quand il n'était qu'un jeune garçon, en Samos la natale, de toutes les villes voisines on courait le voir, pour seulement le voir. On se hâtait, on s'interpellait : « avez-vous vu le garçon ? » Ce n'est plus ici le climat des physiciens. C'est une ardeur à croire, une émulation de raconter, de renchérir, d'étonner les autres, de s'étonner.

Ces Italiens, ou ces Grecs de la grande Grèce, sont religieux comme sans doute on ne l'est plus dans les îles ou sur l'autre côte. Ils sont religieux comme il faut être quand on est religieux. Le tiède ou l'administratif est ce qui perd la religion. Renchérir sur l'ordinaire est une nécessité. Les Dieux de l'Olympe ne seraient bientôt que des fantômes si ne surgissait, de temps en temps, quelque autre Dieu. Par chance, il ne manque pas d'en surgir. Que cela s'accorde bien ou mal avec l'ancien, quelle importance ? C'est ainsi que nos Bretons de Bretagne ont inventé tant de saints, venus d'Irlande ou de la brume. L'Église, cette ingrate, hésite devant ces magnifiques inconnus, mais Père, Fils et sa Mère savent bien qu'ils n'y ont rien perdu. Il faut qu'une religion repousse et fleurisse sans cesse.

Par exemple, la vieille religion d'Homère parlait des ombres. Une ombre n'est pas exactement une âme. Ce qui s'en va de nous, au fil de l'épée, l'ombre, ce n'est rien qui vaille. C'est un double de nous, mais reflet plus que double, à peine de quoi sentir le regret de ne plus être. Une grande pitié navre le cœur d'Ulysse nécromant. Nobles et beaux courages, tendresses d'autrefois, ce qui fut un homme ou une femme sous le soleil, hélas ! On les attire par l'odeur du sang, car c'est le sang qu'ils désirent, cette chaleur, ce bonheur du sang qui ne reviendra plus. Achille, le roi d'ombre, soupire que ce n'est rien d'être le roi des ombres et qu'il troquerait bien la couronne impalpable contre le sort là haut du

dernier des derniers. Lui, l'orgueil. C'est qu'il était l'orgueil de vivre. Ce monde éblouissant, qui réjouit les immortels, ne réjouit que des immortels. S'il nous éblouit, c'est aussi qu'il nous aveugle.

Mais voici que l'on chante un peu partout de nouveaux chants. Ils sont étranges. Ils mêlent le funèbre au doux. Orphée, dit-on, les composa. Orphée, celui qui est descendu au monde d'en bas, mais il en est revenu. Il enseigne les formules d'enchantement. À supposer que tu sois en bas le prisonnier de la ténèbre immense, il faudrait réciter par coeur, sans oublier les gestes de rite. Alors, tu pourrais t'évader. Mais de quoi t'évader ? Réfléchis. Quel avantage, si c'est une ombre seulement qui remonte ? Ici comme en bas, l'ombre d'Achille serait au désespoir de ne plus vivre. Car c'est le corps d'Achille que pleure Achille. Écoutez donc le secret de l'Orphique, ce qu'Homère et les Anciens ne savaient pas, ce que révèlent de nouveaux Dieux et d'autres prophètes. L'homme n'est pas d'abord un homme, puis l'ombre d'un homme. L'homme est double, dès maintenant. Il a une âme dans son corps. Or l'âme est force, notre force, tandis que l'ombre ne serait que notre faiblesse. Mourir, ce n'est pas mourir à notre force. Ce n'est que le départ de notre force. C'est notre âme qui est vivante, elle fait vivre le corps ; elle continue à vivre après la mort du corps. N'es-tu pas un peu rassuré, je ne dis pas encore consolé ? Tout surpris, d'abord. S'il en est ainsi, Achille est insensé de désirer son corps, le mal n'est peut-être pas de ne plus revoir notre lumière. La vraie lumière, chante l'Orphique, est la lumière de là-bas. C'est un monde à l'envers que chantaient les vieux poètes. Aussi ne s'étonne-t-on point que Pythagore de Samos, qui semble savoir tant de choses, ait conté l'autre jour qu'il avait vu Hésiode et Homère aux enfers, que l'un hurlait dans les tortures, l'autre tout lié et comme étouffé de serpents. Ils étaient punis de leurs mensonges. Le vrai est exactement le contraire de ce qu'ils décrivent. Si Achille désire si fort de revivre en son corps, il n'a pas compris qu'il était bien autre chose que son corps. Et d'ailleurs le désir le ramènera finalement au corps. Non pas au sien ; ce serait une grâce trop belle ; il risquerait de réfléchir à ceci que, puisque le corps d'Achille doit mourir encore une fois, il n'y a point de raison à en être si fier. Achille n'a pas mérité cette grâce-là. Il renaîtra donc, par sa faute, qui est de désirer trop, et renaîtra comme il est, c'est-à-dire ignorant quel fut Achille. Il sera la même âme dans un autre corps, sous un autre nom. On verra comment il en use. Un autre sort fait d'autres chances. À son dixième retour, l'âme qui fut, une vie, celle d'Achille, aura peut-être appris le rudiment. La roue des existences est aussi bien pour nous punir que pour nous sauver.

Sache, dit encore l'Orphique, à quel point on t'a menti. Retourne tout. Si je dis que le beau serait d'échapper au corps, ne crois point que je sois quelque prédicateur de Néant. Il est pourtant bien clair que c'est ici le lieu de la mort. La vieille religion ne ment pas quand elle vous adjure de prier et d'honorer les immortels, mais vous n'avez reçu qu'un semblant de révélation. Vous entendez de travers l'immortalité. De la part du Dieu thrace, voici (et c'est peut-être Pythagore qui parle) : la vie terrestre est une épreuve. On te ferait un triste cadeau en te donnant l'immortalité des Olympiens. Ils ne valent même pas Achille. Ils ne sont que convoitise, brutalité, bestialité, et, puisqu'ils sont immortels, ils ne pourront jamais guérir. Cette vie, la nôtre, n'est pas de la perfection, mais d'une marche vers la perfection. Plus exactement, d'un retour à ce parfait état, qui était le vôtre, d'où vous êtes tombés, vous écartant si peu que ce fût de la règle des âmes. Toujours se tenir à ce centre de révélation et de vie : que l'autre monde n'est pas ce vestibule de brouillard, où les ombres attendraient de n'être même plus des ombres ; (quelle tristesse de vivre, si c'était pour aboutir là !) ; que l'autre monde est celui des âmes ; que les âmes ne sont que béatitude et lumière quand elles sont sans aucun mélange ; que la naissance est une sorte de mort et que c'est la mort plutôt qui est la véritable naissance ; que vivre c'est se préparer ; que nous verrons les Dieux, là-bas, non pas tous ces grossiers d'Homère, mais les vrais, qui sont les purs, les lumineux ; que la seule façon de se préparer, c'est de vivre dès maintenant selon l'âme, non selon le corps ; qu'il faut vivre en se souvenant, afin de mériter de se souvenir encore là-bas ; et si, par malheur, on oublie, ici ou là-bas, que ce ne soit pas pour oublier toujours, mais pour renouer au plus vite le vrai au vrai, comme tu te renoues toi à toi chaque matin. Ainsi la lumière d'ici n'est que le signe et l'image d'une autre ; le soleil, d'un autre ; la vie d'une autre vie.

Pour nous, les infimes, il y a des pièges partout, ici et là-bas. L'effort est notre lot. Notre vie à multiples vies est comme un long chemin où tout est à craindre. Il faut toujours être en garde. On a prévu des peines, des récompenses. Toutes les peines sont de ténèbres, toutes les récompenses de lumière. Le Dieu t'aidera à te tirer des ténèbres, à te diriger dans la lumière. Et c'est ainsi qu'il faut entendre qu'Hermès est le Conducteur des Âmes, qu'Apollon est le Dieu de la lumière. Orphée, poète par dessus tous autres, a été chargé de chanter et de révéler. Dionysos à la chevelure longue t'expliquerait les mêmes vérités, si d'aventure tu rencontrais son cortège, car il n'y a qu'une vérité, et ceux qui s'imaginent qu'il est un Dieu de la débauche lui font offense par ne pas connaître quel il est. Dionysos apprend à ses initiés qu'ils sont des âmes. C'est de cette vérité qu'ils sont ivres, d'une autre ivresse que celle du vin. L'Orphique ajouterait, pour finir ce discours sans fin, qu'il lui sem-

ble bien que Pythagore de Samos, l'â peine débarqué à Crotona, sait tout ce qu'on peut savoir, concernant les choses divines, soit qu'il l'ait reçu de quelque Dieu ou qu'il ait mérité de le découvrir lui-même par la pureté de son âme et la douceur de son esprit. Imaginons maintenant l'homme des îles en train de prêcher ces gens de la côte. Il leur enseigne ce qu'ils savent.

On ne prêche jamais autrement, que ce soit de morale ou de politique. Même, on ne prêche jamais que morale et politique ensemble, car c'est une morale qui ne se sépare point des moeurs de la cité, ou une politique qui se propose en remède au privé comme au public. Ainsi prêcha Pythagore, s'il prêcha. Sur le prêche, sachez qu'on ne s'avise pas de douter. Il y eut un Pythagore qui prêcha, de qui se réclamèrent ensuite tous les zélateurs pythagoriciens. Le douteux commence au dedans du prêche, bien qu'il n'y ait jamais grand chose dans un prêche, que le feu de celui qui prêche. En un sens cela est tout, et c'est de là que je veux partir. Pythagore fut prédicateur. C'est tout autre que professeur. Le professeur donne ses raisons pour des raisons. Il a son petit soufflet dans les mains, ou ses lentilles taillées, ou bien il trace des figures sur les dalles ou sur le sable. On ne peut grossir démesurément le nombre des élèves, et la recherche à deux est encore le meilleur enseignement, où chacun est professeur pour l'autre et pour soi. Les physiciens de Milet furent professeurs. La tradition est bien inspirée de représenter Anaximandre élève de Thalès et professeur d'Anaximène, et tous les trois professeurs de toute une école autour. Je suis bien aise qu'il n'y ait trace de morale parmi les fragments milésiens. La vertu du maître et de l'écuyer ne s'exprime pas facilement en discours. Le plus beau est de se donner tout à la joie de comprendre et d'apprendre, sans ouvrir boutique de moralité, comme si le savoir avait de soi sa pureté, et il l'a. Le vrai professeur ne se soucie guère de séduire ou de choquer. Il ne veut qu'éclairer. S'il choque, s'il séduit, c'est par ce dédain magnifique de tout ce qui est en dehors de son problème. Il va tout droit ; on ne lui demande que d'aller. Et puis on efface la figure, on pose la loupe ou le soufflet. Il ne s'agit jamais de faire circuler et signer une pétition, ni de conclure par la frénésie ou par le jeûne. L'école est à part toujours, d'autant plus respectable qu'elle maintient jalousement ce retrait. Si le professeur a l'éloquence naturelle, le petit public d'attentifs exige qu'il soit bien clair que l'éloquent se moque de l'éloquence. Les ruses sont sans ruse. Nul ne peut ni ne veut forcer.

C'est la règle d'un jeu de raison, qui est la raison. Il en naît une amitié qui n'a point de pareille. Ces entêtés de savoir et de liberté décideront peut-être de fonder une manière d'institut ou d'université, qui redoublera le plaisir de vivre en compagnie. Alors, ils accepteront des règles, qui deviendront autant d'usages, parce qu'il faut de l'ordre. Mais jamais de ce bon ordre un Ordre, jamais de l'école un couvent ; ou bien c'est que la notion même d'une école se sera obscurcie et perdue. Autour de Thalès, une école ; autour de Pythagore, un couvent ; voilà toute la différence. On dit que Pythagore prêcha avant de recruter, je le crois. Il prêchait les foules. On ne prêche que les foules

Tantôt c'était l'assemblée des hommes, qui sont les responsables de leur cité, de la paix et de la guerre, du culte des Dieux. Tantôt les jeunes gens, dont les coeurs sont plus faciles. Il ne craignait pas de s'adresser aux femmes. Il avait des paroles pour les enfants. Les enthousiastes racontaient qu'il avait suffi à Pythagore de quatre discours pour s'imposer aux gens de Crotona. Timée, qui fut un Pythagoricien de beaucoup plus tard, écrira que cela se fit doucement, peu à peu. Cela n'est pas inconciliable. Il faut du temps pour insinuer et persuader. Il faut aussi de ces grands élans qui ne s'oublient point. Quand il aborda aux rives italiennes, Pythagore ne devait pas en être à son coup d'essai. Peut-être avait-il déjà sa légende. Il n'est pas impossible qu'une sorte de rumeur de gloire le précédât. On chuchotait qu'il lisait, comme à livre ouvert, l'avenir des cités et des hommes. À Métaponte, il avait prédit que la terre ne tarderait pas à trembler ; il avait aussitôt quitté la ville, et la terre avait tremblé. Il annonçait l'arrivée prochaine d'un bateau, ou le naufrage. C'était à croire qu'il avait le don de double vue ; et l'on croyait. Quand il voulait, il était ici et ailleurs. On le disait. Peut-être le disait-il. Il était certain que cet homme-là savait tout. Par exemple, il avait dit à Myllias de Crotona : « jadis, tu fus le roi Midas. » Comment le savait-il ? Il avait tant d'assurance, l'affirmant, qu'il devait assurément savoir. Pythagore disait-il, ne disait-il pas ? J'imagine qu'il laissait dire. Tout faisait miracle et mystère. Pythagore était un esprit religieux ; il devait aimer le miracle et le mystère. Certainement, il était chez soi dans le merveilleux.

Quant au contenu des sermons, ce que la tradition en a conservé est de bon sens. Du jugement, mais imperturbable. C'est la morale humaine comme elle était déjà, plus forte de la conviction que de la preuve. Car enfin, l'emportement, la fougue des passions sont de toujours. Mais l'homme a toujours estimé ce qui vaut et ce qui vaut moins. Toujours aussi, l'exemple, la sincérité, le zèle joint à la pureté ont fait comme une preuve, quand on ne souhaite que de la recevoir. S'il prêchait contre la débauche, s'il expliquait qu'elle énerve les familles et les cités, s'il

conseillait aux maris d'être fidèles, et même en raffinant sur des scrupules que la coutume ignorait, c'était si simple que c'était gagné d'avance. Il avait des répliques qu'on ne pouvait oublier. Elles étaient ce qu'on attendait. « Quand une femme est-elle assez pure, lui demandait-on, pour s'approcher des autels ? » Et lui : « si c'est du lit de son propre mari qu'elle sort, elle est toujours pure. Si c'est du lit d'un autre, elle ne le sera plus jamais. » Il trouvait des mots que les enfants pouvaient comprendre. « Aimez vos parents, leur disait-il. Soyez reconnaissants, comme le seriez à des Dieux qui vous auraient redonné la vie. Eux, vous l'ont donnée. » Et encore : « il est juste d'aimer plus que n'importe qui ceux qui vous ont choyés et comblés plus que n'importe qui. » Il avait cette douceur qui réveille en nous l'amour de la douceur. Il était un homme humain. Il ne disait pas qu'il faut se priver de tout plaisir. Au contraire, la vocation de l'homme est le bonheur ; il faisait donc du bonheur une sorte de devoir, mais non point de n'importe quel. Il voulait un bonheur humain. « Respecte-toi », tel était son propos. Il y revenait toujours.

Il ne craignait pas d'entrer dans les détails. Il n'y a pas de détails ; tout compte. Il avait beaucoup réfléchi à la condition des femmes, à l'art de la parure et de la toilette. Il leur disait : « dans votre vie de mariage, restez ces jeunes filles que vous avez été, qu'on a pris tant de peine à éduquer dans la discrétion et la pudeur. » Il n'approuvait pas non plus la retenue d'une fausse pudeur ; il faut savoir retenir et savoir donner. Il enseignait la façon de réprimander les servantes, de gouverner la maison. Il recommandait d'être juste et bon pour les esclaves. « Les esclaves, vous savez bien que ce sont des hommes. » Il disait aux hommes : « nous autres, hommes, quand nous passons quelque contrat entre nous, nous le gravons sur des tablettes ou des stèles. Le contrat que vous avez passé avec votre femme, il est gravé dans vos enfants. » Jamais prédicateur ne fut plus ferme ni plus tendre. Ce n'était pas une éloquence tumultueuse ; elle ne cherchait pas à terrifier. Quand elle exhortait, c'était du ton qui rappelle un ami à lui-même. Elle était sublime par on ne savait quoi, en répétant des vérités très naturelles. Elle envahissait de toutes parts, et l'on sentait, de l'intérieur, une sourde, une anxieuse et paisible approbation. Elle était la musique divine, celle qui console.

Les sages du vieux temps conseillaient ; ils ne prêchaient point. On les interrogeait ; ils ne répondaient pas toujours, ou bien c'était par un geste, par un silence. Ils ne se rapportaient pas à quelque doctrine à l'avance construite et méditée. Leur religion était celle des bonnes femmes et des fantassins. Ils n'étaient pas des porteurs de messages. Ils ne laissaient jamais entendre qu'ils remontaient des enfers ni qu'ils étaient en passe de devenir des Dieux. Ils auraient rectifié, à l'occasion. Ils auraient craint de jouer, même involontairement, un autre personnage que le leur, qui n'était que d'un homme. Ils ne parlaient que rarement de la mort : c'est qu'ils ne savaient rien d'elle. Ils ne parlaient que fort peu des Dieux. Il faut songer à cette simplicité déconcertante, si l'on est tenté de placer Pythagore en huitième après les sept sages. La figure de Pythagore n'est pas simple ; non pas seulement parce qu'on l'a compliquée, comme à plaisir ; mais il était compliqué de nature, même quand il paraissait très simple.

Le prédicant n'attend pas qu'on l'interroge. C'est lui qui interpelle. De quoi se mêle-t-il ? Il a donc son idée de derrière la tête ? Il tient son rôle, car il a son rôle. Il a son message. Il n'est venu que pour le communiquer. Certes, il a toute la sagesse des vieux sages, mais il en a bien plus, et c'est une autre sagesse. Quand Pythagore prêche de la famille, de la femme et du foyer, du devoir conjugal, de ce petit monde clos où l'aigreur toujours menace, où l'harmonie n'est pas impossible, on dirait d'abord de quelque Ulysse plein d'expérience, qui se souvient d'Ithaque et de Pénélope. Solon ne parlerait pas autrement. Les vieux de la cité songent que voilà des leçons utiles et que c'est une chance de recevoir l'étranger. Il a sa façon de faire écouter ce que le fils n'écouterait pas de son père, ni la femme du mari, ni même l'ami de son ami. On a honte quelquefois de rabâcher des vérités si banales qu'on se prend à douter qu'elles soient des vérités. Et puis, comment prouver ? Par l'ancienneté, par la commodité ? On ose à peine répéter que ce sont les décrets des Dieux. Il faudrait en jurer de tout son coeur. On répète, par prudence, l'immémorial discours, mais le regard fuit le regard. Ce n'est que rappeler la nécessité de l'obéir et du commander. La police se farde, comme elle peut, aux couleurs de l'honnêteté. En écoutant Pythagore, tel sénateur de Crotone, non le moins pieux, le moins grave, a dû s'étonner, au plus dedans de son par dedans de ne pas croire à la toute vertu de la cité, de la famille, autant que semblait y croire Pythagore. Pythagore pourtant n'est point quelque bon naïf. S'il croit si fort, c'est qu'il doit savoir plus avant. On comprend qu'il ne dit pas tout, bien qu'il ne se refuse pas à dire à peu près. Quand le discours du sénateur s'arrête, à bout d'arguments, c'est là que commence le vrai discours de Pythagore.

Par exemple, quand on a dit que la piété était comme l'âme d'une famille, que dire encore ? On accomplira les rites, on égorgera l'agneau, on répandra la farine. Cela protégera-t-il de céder tout à l'heure, à la colère, ou de trop s'attarder à la jeune servante ? La seule musique des discours de Pythagore protège déjà mieux. Ils ont force d'enchantements. Quand il parle de la piété familiale, on reconnaît ce qu'on pensait connaître, et c'est autre chose, qu'on ne connaissait point. Que la réunion ne soit l'union que par une sorte de l'unité de l'ensemble, qui ne le sait, qui le nierait, mais qui donc s'est jamais avisé d'y méditer aussi longuement que Pythagore ? Toujours cette comparaison à la musique, où il semble que Pythagore trouverait l'explication de tout. Tout est nécessaire dans l'instrument, le bois, les cordes, le plectre, même l'ornement. De même, dans la famille, chacun la compose de soi, à son rang, selon la nécessité, la dignité ou la parure ; le porcher, le jardinier, la nourrice, l'homme de confiance et l'homme de peine, aussi bien que maître et maîtresse, et les enfants petits ou moins petits et déjà grands. Si chacun tire à soi, ce n'est plus famille ; ce n'est qu'anarchie misérable. La famille n'est que dans l'harmonie, par l'harmonie. Allez jusqu'à comprendre qu'elle est l'harmonie de la famille. Mais, d'ordinaire, on essaye de vivre en famille sans seulement se soucier de ce qu'elle est. Alors elle n'est guère ou même elle n'est pas. Il faut se souvenir d'elle, il faudrait ne l'oublier jamais. Se souvenir, aimer en se souvenant sans cesse, voilà, dit Pythagore, ce que je nomme piété. C'est bien autre chose que d'égorger l'agneau. Mais, ici, il faut être très attentif à ne point manquer Pythagore. Cet homme pieux ne prêche pas contre les rites, bien au contraire.

Le rite n'est en dehors de la piété véritable que s'il n'y a pas de piété véritable. Par la piété, tout prend son ordre. Quelle dérision ce serait de briser la famille sous prétexte de lui donner tout son être ! Autant vaudrait conseiller à la femme d'être une épouse et une mère en abandonnant son mari et ses enfants, au serviteur de désobéir, au maître de commander n'importe quoi d'inepte et d'inhumain. Que la corde soit la corde bien tendue, le bois de la lyre un solide bois, exactement le bois qui convient à la lyre. Chaque chose a sa nature, sa fonction. Ce sont des natures, des fonctions séparées, mais non jamais séparables, car enfin la lyre ne sera toute la lyre que sous les doigts du musicien. C'est ainsi que la famille est naturelle, par la diversité naturelle des emplois. On a besoin d'un jardinier pour le jardin, et d'une nourrice pour le nourrisson. Si vous êtes en humeur de divaguer, échangez les rôles ; vous serez bien vite ramenés au bon ordre. Quand le plus grave sénateur de Crotona ne sait plus si l'ordre est légitime, il n'a pas assez réfléchi. Seulement, il faut apprendre à distinguer. Le bon ordre n'est pas une invention de nous. Si Pytha-

gore dit que la famille est un don des Dieux, il ne parle point de querelles de famille, ni du despotisme des pères, ni de l'infidélité des maris, ni de la frivolité des femmes, ni du serviteur qui boit tout le vin. Tout cela, c'est le désordre, qui ronge et détruit la famille. Et encore voit-on que l'anarchie, qui gâte tout, n'arrive pas à tout détruire. Tant bien que mal, on nourrit le nourrisson, on obéit à l'urgence des lessives et des repas. C'est toujours un peu d'ordre, un peu de famille, qui maintient la famille, même au temps des plus grands désordres. Ces frères ennemis, ce fils ingrat, ce despote conjugal, ne dirait-on pas qu'ils refusent d'être ? Mais comment refuser d'être, par quel sauvage entêtement ?

Un jour, on demandait à Pythagore quelle était l'évidence des évidences. « C'est, répondit Pythagore, que l'homme est méchant. » Il aurait dit, du même mouvement, que l'homme est ingrat ; ou que l'homme est un aveugle qui s'aveugle, un obstiné, un acharné à sa souffrance, à son malheur. Sentence sévère, mais elle n'est cruelle ni désespérante : ce n'est que l'homme qui est méchant ; un Dieu ne l'est point ; la vie que les Dieux ont préparée pour l'homme est une destinée admirable. Comme l'enfant brise inexplicablement le jouet qu'on lui offre, qu'il désirait peut-être, ainsi de nous, qui affirmons que rien ne vaut, que tout est mal, tout pour notre mal. Femme songe : « si les Dieux avaient voulu que je fusse un homme ! », et l'homme que la femme a la vie bien facile... Tous jugeraient mélancoliquement qu'on les a pris au piège, qu'on leur a ménagé des supplices. Pythagore, puisqu'il touchait si bien les coeurs, devait avoir des paroles éclairantes ; il avançait dans l'intime ; il avait reçu ce don, disait-il, de descendre jusqu'aux enfers et de toujours en remonter. On racontait aussi qu'il était un guérisseur pour tous les maux. Il découvrait le mal et le remède. On lui a prêté souvent cet oracle, que c'est le droit qui est le juge du courbe ; oracle pour toute une philosophie à venir, de Platon, d'Aristote ou des Stoïques. Et nous aussi, arrêtons un moment à méditer l'oracle.

Par exemple, te voici en train de blasphémer la famille, cette geôle. Tu es fier d'avoir le courage de supporter la prison ; mais elle est prison. Et l'ordre de la cité, contrainte, simple administration de police sous les discours et les drapeaux. Tu penses que tous les discours de morale sont des mensonges à piper les niais et les imbéciles ; et certes tu n'es pas un imbécile. Si tu pouvais, tu t'évaderais. Seulement on ne peut s'évader de tout. On dit qu'on pourrait se passer de tout, mais, finalement, on ne peut se passer de rien et l'on chante à son tour le cantique du traître que les Dieux sont bons, que la gloire de la cité mérite qu'on s'y sacrifie, qu'il est beau de mourir pour la patrie, qu'il est juste d'aimer autant et plus que soi une femme égoïste et des enfants rebelles. De là tant de sombres vies irritées, amères à vivre, le désespoir longuement avant l'horreur de

la mort. On peut être sûr que Pythagore allait au fond. On ne comprendrait point sans cela ces foules autour de lui, qui se taisent, qui réclament qu'il parle encore. Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! Pythagore lui aussi apporte une bonne nouvelle. Il est le prédicateur d'infinie patience, qui se penche sur les maux, qui connaît la cause, qui clairement la montre ; car prêcher c'est exhorter, mais le prêcheur n'exhorte bien que s'il instruit. Il a des mots qui surprennent, qu'on ne saisit pas tout à fait d'abord, qui feront toujours énigme ; mais, quand Pythagore explique, on comprend le sens caché sous le premier sens, et toujours encore du sens par dessous. « C'est le droit qui juge du courbe... »

Or, tout à l'heure, l'honnête citoyen, pour qui Pythagore parlait, jugeait évidemment du droit par le courbe. Alors, le droit n'était plus qu'une idée en l'air. C'était vouloir saisir le désordre sans l'ordre, donner l'être à l'anarchie, qui n'est que de l'être défait ou qui se défait, penser à l'envers. La méchanceté (on a remarqué bien des fois l'énergie du mot) ne se peut dire que de ce qui tombe mal ou de celui qui tombe mal. Or, c'est l'homme qui tombe, qui tombe mal, et qui se fait mal en tombant. Sans doute, la bonne nouvelle : que ce soit l'homme qui soit méchant, mais le monde non, ni les Dieux. C'est notre chance. Que pourrions-nous contre le monde, contre les Dieux ? Au contraire, nous pouvons peut-être sur nous. Si c'est la méchanceté de l'homme qui mêle de la méchanceté au monde, notre espérance fleurit. Souvenez-vous du *Timée* de Platon, et du poème de Timée le Pythagoricien. Le monde est beau ; le monde est bon. Cette beauté, cette bonté font l'autre évidence. Elle n'est que la seconde évidence pythagorique, parce qu'il est nécessaire de partir de l'homme, de l'éclairer, de le dénouer par des paroles de douceur et de vérité. Ce grand enfant, crispé et raidi, qui répond non à tout ! Son refus lui obscurcit le monde. Il rêve d'être père, mais un père qui n'aurait point d'enfants, ou des enfants qui seraient raisonnables avant l'âge de la raison ; et la femme d'être coquette, parfumée, somptueuse, fardée autant qu'une danseuse aux flûtes, et tout ensemble d'être Pénélope. Ils acceptent la fonction ; ils en voudraient tirer du bonheur sans l'exercice. Comme un musicien qui briserait sa lyre et qui s'irriterait d'être privé du bonheur de la musique. Et que de lyres partout, pour nous préparées par les Dieux ! Il est vrai qu'elles ne chanteront pas toutes seules. La famille est une lyre ; la cité une autre lyre. Et sachez, ajoute Pythagore, que chacun est à soi sa propre lyre. Instrument délicat et précieux, d'où peut sortir une musique divine. Prends garde à toi. Ne te brise pas. Respecte-toi.

Il est difficile de conter Pythagore. Même si l'on ne prétend qu'à peindre une figure de légende, réservant les développements à d'autres,

les Pythagoriciens, qui viendront plus tard, on craint d'insister trop ou trop peu. À suivre en songe, comme j'essaye, le prédicateur de Crotone, méditant seulement quelques paroles très simples, et quelques unes parmi les images qui semblent bien primitives et fondamentales, tant de philosophie, tant de religion a coulé de là de toutes parts, que le conteur doute et s'interroge en même temps qu'il s'émerveille. Au vrai, il en va d'une secte ou d'une doctrine comme d'un homme. L'homme qui regarde en arrière aperçoit qu'il était déjà tout dans l'enfant. Ce qui était précisément dans l'enfant ne sera jamais tout à fait clair ni distingué, mais il y a une certitude du lien de l'épanouissement à sa promesse. La religion pythagorique a poussé, a fleuri à travers d'autres. Elle a gardé quelque chose, et beaucoup, de l'origine et du passage. On ne peut espérer mieux que d'imaginer que l'on perçoit un certain ton, une manière propre. Comme on peut faire de Jésus à travers les Évangiles.

Il me semble que j'entends un ton, que je devine une manière. Cela sera imité pendant des siècles. Dire si plusieurs Pythagore après Pythagore, cela n'est pas possible ; ils se confondraient tous dans la même lumière. Mais il avait bien raison de raconter qu'il était un homme à plusieurs vies : c'est la vie même d'un Pythagore. On a l'idée, l'écouter, qu'il fut un autre avant lui, le même ; et qu'il sera un autre plus tard, le même. Un Pythagore ne peut que ressusciter sans fin en Pythagore. Qu'est-ce donc qu'un Pythagore ? C'est un homme qui est bien aise de toutes ces légendes qui content l'homme à l'homme ; bien aise aussi des lois et constitutions, et de tous ces rites que l'homme inventa pour l'homme. Au lieu de juger que légende n'est que légende, et de condamner ces lois qui ne sont que des coutumes, Pythagore accepte tout. S'il prêche la piété, c'est qu'il est de nature un homme pieux. Nous connaissons un peu, déjà, ce qu'il veut dire. La piété, qui est le fond de toute la vertu, est une sorte de serment. Serment de quoi, à qui ? Pythagore n'aimait point que l'on jurât par les Dieux. Il pensait que ce doit être assez de jurer par soi, de soi. Ton serment vaudra ce que tu vaudras. C'est de l'intime que l'on jure, ou, pour parler comme l'Orphique, de l'âme. Tout serment procède de cet invisible, ton secret. Mais ce n'est pas encore serment, si quelque savoir ne s'y joint. Celui qui jure de son honneur, qui est l'honneur de sa famille, de son rang ou de sa cité, mais qui jure en aveugle, répétant seulement des formules, vivant et mourant de ses formules, n'éclairant rien, ne méditant pas, celui-là a bien besoin du secours

de Pythagore. Bonne âme ; ce n'est pas encore une Âme. C'est le contemplatif qui manque presque toujours en chacun de nous. On se bande à vouloir ce qu'il faut vouloir. Si le pourquoi est obscur, tout est fragile.

Pythagore dirait que l'homme ne sait pas à quel point il est beau d'être homme. Il ne sait pas que les contes sont vrais, ni que les lois sont justes ; que presque rien n'est à inventer, que presque tout reste à découvrir. Voici donc que la piété s'étend. Serment de fidélité à soi, puis à l'homme, enfin à ce vrai du vrai, qui est cet ordre par qui je suis, si je suis, mieux encore si je veux être, que l'on aperçoit, qu'il faudrait percevoir, que Pythagore s'est mis en tête de nous rendre clair, intelligible, aimable. De là cette mansuétude pythagorique, cette ouverture de bonté, qui ne sont pas du tout des feintes. Pythagore n'a pas à renverser d'idoles. Il ne vient pas nous faire honte de croire, mais de ne pas assez croire. La plus haute initiation ne sera jamais qu'une confirmation. La bonne nouvelle, nous la savons depuis toujours. Simplement, on dirait que nous l'avons oubliée, comme si c'était dans une vie antérieure que nous l'avions apprise, et, depuis, il a fallu mourir, renaître, revivre. Mais elle est toujours au fond de nous. C'est elle, peut-être, qui nous sauve du désespoir ; elle aussi, le ferment de notre inquiétude, de nos appels, de notre recherche, de cet espoir qui n'arrive pas plus à se taire qu'à se persuader. À nous donc de nous souvenir. Plutôt, c'est Pythagore qui nous aidera, qui reçut d'un Dieu, à sa première naissance, le don de se souvenir toujours.

Quand Héraclide-du-Pont, cadet d'Aristote, romança pour son plaisir la vie de Pythagore, il n'est pas sûr qu'il fût si fou. Les jeunes se précipitèrent à ces romans-là, et tous les penseurs sérieux, critiques, dogmatiques, hommes à documentation et déduction, prirent de haut et de loin ces bagatelles et fariboles. Que jeunesse se passe, qui ne tardera guère à se convertir aux saines méthodes ! Mais on peut défendre Héraclide. S'animer à la pure légende, inventer dedans, conter en se moquant bien du probable et du vraisemblable, croire comme on conte, c'est-à-dire croire et ne pas tant croire, c'était une autre méthode, peut-être celle qui convenait. Platon, bien souvent, n'est pas un autre conteur, toujours reprenant quelque légende pythagorique. Il invente du dedans lui aussi. Il est un Pythagore. Il l'est avec bonheur, sans scrupule, sans crainte aucune, si certain qu'il est d'être toujours Platon. Il est le génie des fables. Cela irritait son Aristote, physicien et logicien au naturel. D'une autre race. Mon dessein n'est pas ici de préférer et de choisir. Je ne veux pas mêler non plus. Nous avons grand besoin de tous ces penseurs, aussi dif-

férents que des animaux ou des fleurs. À tous, ils font la pensée humaine. Où serait-elle ? Quelquefois d'une race à l'autre, un précieux jugement, qui éclaire l'une et l'autre d'une lumière vive. Celui-ci, par exemple, de Saint Thomas sur Platon : « il dit tout en paraboles. » Entendez que Platon conte toujours, même quand ce ne sont point des contes. C'est d'un lecteur qui se défie, qui s'irrite un peu, comme s'irritait Aristote ; mais quelle clairvoyance ! On peut reprendre tout Platon, à partir de ce mot-là. Et de Platon à Pythagore, ce n'est même pas un ruisselet à franchir. La parabole est essentielle au discours religieux. C'est un conte que l'on peut croire de toutes les façons. L'idée est toujours dedans. On épuise un théorème ; on n'épuise pas une parabole. Le démonstrateur veut qu'on épuise, car son beau vouloir est de ne rien cacher, de ne rien omettre. Il nous invite en son univers de clarté totale, où l'on sait tout ce qu'on dit ; on le souhaiterait du moins. Il nous demande de ne rien ajouter au défini tel qu'il fut défini. Puis l'on enchaîne le défini au défini en prenant soin de ne rien sauter. Et, quand on est arrivé quelque part, on récapitule, on se donne la joie puissante des dénombrements entiers et des revues générales. À quoi Pascal, philosophe diabolique, ne manque point de remarquer qu'il est impossible de définir tout, qu'il restera toujours des mots qui servent à définir. C'est ainsi que le langage de la preuve se cherche une existence de pur langage et, chaque jour, se sépare un peu mieux du commun langage, comme s'il pouvait atteindre, à la limite, une valeur par soi, comme d'une algèbre absolue, où l'esprit ne trouverait plus que lui-même. L'ennemi, c'est le langage de tous, qui n'est à personne, qui dit quelque chose, encore autre chose. On peut lire une lettre du jeune Descartes, où il souhaiterait de jeter à bas tout le langage afin de tout reprendre par un commencement, rêvant d'un mot à mot, qui irait d'une idée à une idée. À l'inverse, notre conteur de paraboles. Un Pythagore se fie au langage, à tous ces discours aussi bien qui sortent de la nuit du temps. Ce sont des discours d'homme, où il ne se peut pas que l'homme n'ait dit quelque chose.

Le nom même de Pythagore est riche de sens. C'est « l'Annonciateur Pythien. » S'il a reçu ce nom en surnom, ou s'il se l'est donné, ou si le nom a fait l'homme, le révélant à lui-même, on peut épiloguer indéfiniment. Il serait plus profitable d'y songer. Tous ces anciens étaient des familiers de la Pythie. On connaît cette méthode étrange qui consiste à ébranler si fort une fille très raisonnable, entre toutes choisie pour la pureté de ses moeurs et son bel équilibre, éduquée et raffinée, selon les Grâces et les Muses, à la tordre et la tourmenter, à l'enivrer de parfums et de fumées jusqu'à la crise de convulsions vociférantes, comme si l'on voulait détruire l'apparence même d'un ordre de langage, afin d'entendre

le bégaiement de l'aveu d'une raison hors de soi. Quelque pontife, aux aguets, écoutait, attendait, annonçait l'oraculaire. Le plus obscur était le plus profond. Le désordre donnait le mot d'ordre, car le Dieu avait parlé ; il ne restait plus qu'à comprendre et obéir. Après quoi, le consultant avait toute permission de s'embrouiller à son oracle, de l'interpréter en tous sens, et, quand il repartait, on sait qu'il pouvait lire au fronton delphique ce « connais-toi », qui était la règle de toute sage interprétation, et qui le rendait enfin à soi seul, comme devant. C'était donc que toute parole, même la plus emportée, la plus parente aux cris des oiseaux, au bruissement des feuillages, aux plaintes inarticulées de la tempête, portait un message et une signification. Les Dieux avaient parlé ; ils parlaient encore ; le difficile était toujours de les comprendre. De l'oracle on pouvait remonter aux contes. Tant de contes sur tant de Dieux, évidemment de la part des Dieux. D'où viennent les contes ? On ne sait plus. Ils sont aussi comme des chants naturels. L'homme a le ramage, comme les oiseaux et les chênes le leur. Ce sont comme des rumeurs oraculaires. Ils sont le bien de tous. On dirait qu'ils ne sont de personne, car chaque poète, après tant d'autres, reprend à son tour, et c'est tout. S'il ajoute un peu de son cru, si on le laisse dire, c'est parce que le poète, on le voit bien, est pythique à sa manière. Il improvise son oracle comme à l'intérieur d'anciens oracles. Il n'est plus tout à fait soi quand il chante. Le poème est une sorte d'ivresse chantante. Il faut être naïf, comme sera Socrate, pour s'étonner que le poète ne sache exactement tout ce qu'il dit. C'est qu'il le dit de la part des Dieux. Oracles sur oracles, contes sur contes, et ces nouveaux poètes, les Orphiques, plus secrets que tous les autres, prophètes de prophéties nouvelles, et de la part des Dieux encore, Dionysos le bondissant, Apollon au visage de lumière. Qui se penchera, comme le pontife, vers les contes de tous les conteurs, pour retenir la parole qui vaut d'être retenue ? C'est l'heure du Pythien, fils d'un Dieu. Mais ne pensez point que seulement il annonce ; il explique aussi, car c'est Pythagore.

Je veux bien que la Physique d'Ionie émerge de la légende, comme d'un flot. Mais le flot aussitôt se retire. L'eau, l'air, ce n'est plus Seigneur Océan ou Messire le Souffle ; c'est l'eau, c'est l'air. Ces physiciens ont de la religion, mais solitairement, hors de la populaire. On dirait qu'ils parlent et qu'ils pensent au milieu du silence de tous et de tout. Les Dieux aussi se taisent, autant que si la Physique les avait tués. La leçon de ces hommes est pour beaucoup plus tard. Pythagore n'est pas un homme seul, qui contemple un monde pur. Il est comme surchargé d'âges et d'humanité. Il accepte ce fardeau. Ce mot, qui est bien de lui : « n'aide pas à porter, mais à charger. » Ce qu'il croyait des légendes et des

contes ? Il les croyait. N'en faites pas une fine mouche qui réfléchirait à part soi que tous ces hommes sont bien fous de tant croire. Comme si vous alliez imaginer que la loi du Père n'était pas la loi pour Jésus. Il est Jésus de la Bible, dans la Bible. Mais il y a toujours deux façons de prendre la religion. La première est de répéter ce que tous répètent, et parce qu'ils répètent. On craint de méditer ce que l'on croit. On s'attache à la lettre ; bientôt, on préfère la pratique à la parole. À l'occasion on se souvient de la parole, pour retrouver la formule exacte du commandement, afin de commander ou d'obéir. D'autres fois encore, le récit dresse un vaste décor autour de la mort et de la vie. Il masque ou recule la nuit d'épouvante. Une telle religion a de quoi durer, comme une momie dure ; on ne voit pas pourquoi elle ne durerait point toujours. L'absurde même ne choque pas dès qu'on a décidé de ne plus examiner. Arrive enfin le plus rusé sophiste, qui prouve qu'il faut refuser de prouver, que recevoir l'absurde pour très véritable est la grande épreuve où l'on nous attend ; que ce sera vaincre l'orgueil ou, pour tout dire, l'esprit, que cette humiliation est le bon départ. Alors, que votre religion soit celle de l'Esprit-Dieu ou du Taureau Blanc, c'est tout un. L'homme reconnaît qu'il croit à ceci qu'il se félicite d'approuver ce qu'en tout autre temps il rougirait d'admettre. Il en tire gloire. Il brave tout, il n'écoute plus rien ni personne. C'est notre ami Orgon, qui toujours nous regarde comme d'un autre monde, qui nous plaint, qui veut bien tolérer cette manie que nous avons, il ne sait pourquoi, d'argumenter, car notre incrédulité n'est que de la mauvaise foi, moins encore, un simple caprice de l'humeur rebelle. Liberté d'esprit, comme nous disons, débauche, complaisance à soi, il ne distingue pas. Le libertinage est tout le libertinage. Orgon triomphe par étaler les misères de l'homme. Il règne dogmatiquement. La loi qu'il impose est un curieux mélange du devoir des autres et de son bon plaisir. Ce personnage est parfait, inébranlable, et certes il ne manque rien non plus à l'admirable portrait de Molière. On ne peut espérer de convaincre un Orgon ni de le pousser à des raisons. Entre quelque raisonneur et lui, point de vrai dialogue. Très vite on rencontre le mur, où vous chercherez en vain la fissure ou la porte. Ce sont des esprits barricadés. Le plaisant est que l'incrédule, ou le douteur, n'est point l'ennemi le plus détesté.

Le libertin n'est que méprisé. Mais l'adversaire qui a droit à toute la haine, c'est cet autre religieux, que j'annonçais, qui croit les mêmes fables, qui lit les mêmes livres, qui les tient aussi pour sacrés, mais qui croit une seconde religion dans la première ; et il faut bien que ce soit la même. Le Fondateur ou le Réformateur est toujours de cette race-là. Même, il n'est jamais Fondateur et ne prétend à l'être ; Réformateur seulement ; et c'est par là qu'il est Fondateur, car une religion ne vit que de

revivre ; ou bien c'est une religion de momie, et, comme dit l'autre, tous ces gens à chapelets et à neuvaines ne sont que des sépulcres blanchis. Le dedans n'est plus que cendres. Voici donc celui qui ranime le feu du croire, notre Pythagore, ou tout autre parmi les Inspirés. Naturel qu'il soit le détesté d'un Orgon, car il lui est tout intime et tout contraire. Imaginez quelque Orgon de Crotona, délirant d'Orphisme, d'autant plus entêté du voyage et de la réincarnation des âmes que cela paraît fantastique et tout à fait hors de preuves. Les plus sages résistent. Ce sont des contes de ma Mère l'Oye, bons pour des oreilles d'enfant. Ce buté d'Orgon se réjouit si l'on enrage. Il dit qu'il croit ; il ne sait pas très bien ce qu'il croit. C'est une ostentation de croire, un désir violent de croire, mais à vide. Il est comme un qui rêve, qui aime son rêve, qui s'en défend. Pythagore aussi est dans ce rêve, mais c'est un esprit qui rêve. On dit qu'à Samos, quand il était jeune, il eut un certain Hermodamas pour maître, qui trouvait tout dans les poèmes d'Homère. Mais il fallait entendre. Et le maître de commenter sans fin. Mais, d'abord, Hermodamas demandait que l'on récitât par coeur. Cette école des poètes forme un esprit pour toujours. Une fois pour toutes il est délivré de ces questions préliminaires, qui le plus souvent restent sans réponse, et quand on aurait la réponse, cela ne mènerait à rien. Par exemple de savoir, d'historique savoir, si Achille était bien le fils de Pélée, si Homère invente, ou s'il transpose, ou s'il décrit. C'est toujours étudier le dessous, l'à-côté, enfin tout ce que le poème n'est pas ; et le poème commence au poème. Réciter d'abord, ne point se laisser déloger du poème, songer dedans, redevenir Homère ; et l'on peut dire aussi que c'est Homère qui revit dans Hermodamas ou dans Pythagore, comme si l'âme d'Homère passait successivement en plusieurs corps. Le retour des âmes n'est presque pas un conte pour celui qui a récité, qui récitera, qui se souvient d'avoir eu, un moment, l'âme d'Achille, ou celle d'Hélène. Et, quand on sort du poème comme d'un rêve, on reconnaît Achille, qui est ce guerrier, Hélène, qui est cette Hélène. Eux ne savent point qu'ils sont Achille ou Hélène, mais le récitant le sait. Qu'ils écoutent le récitant, ils en recevront peut-être, le temps d'un foudre de Zeus, une sorte de révélation. Pythagore à la lyre expliquera ensuite au gamin, qui n'a point l'âge des épées, que frémir ainsi, bondir, respirer profond à seulement entendre l'écho de l'illustre colère, c'est exactement sentir en soi l'âme d'Achille. Les héros d'Homère sont morts. Mais les âmes quelque part d'Ajax ou d'Achille, de Pâris ou d'Hector, d'Ulysse ou de Thercyte, à chaque printemps d'hommes animeront de nouveaux corps.

Pythagore l'oraculaire sait dire quelle âme dans quel corps. C'est une expertise à ne jamais finir. Car, explique-t-il, ce petit rouquin aux

cheveux de flamme, qui sursaute à tout conseil, qui tuerait son père, s'il pouvait, pour un pauvre mot de réprimande, si je l'avertis qu'il est Achille, c'est au jarret, au poing, au cou que je le vois. Ce n'est pas difficile de lire, comme à livre ouvert. Cette démarche, ce port de tête, l'éclair du regard, la façon de répondre ou de se taire. Et n'oubliez pas que j'ai combattu devant Troie, moi aussi. Mais, souvent, on ne songerait pas à telle âme dans tel corps. Par exemple, ce sénateur imposant, à la barbe comme ciselée, vous pensez peut-être qu'il est un Nestor revivant, et moi, à l'observer longtemps, à l'écouter ainsi que j'écoute la musique, j'ai compris qu'il avait l'âme d'Hélène en son noble poitrail. D'où cet air toujours égaré, cet onctueux, ce glissant de la parole, cette autre chanson, légère, voluptueuse, dans le beau grave de sa voix.

Apprenez même le plus étrange, que l'orphique n'a pas manqué d'annoncer de la part du Dieu, mais il n'est pas sûr que ce soit autre chose qu'un conte pour vous. L'âme ni la vie ne s'arrêtent pas à l'homme. Dans ce grand circuit des âmes il y a des passages, dont on se garde de trop parler. Moi, il faut que j'explique tout. Quelle ressemblance parfois de l'homme à l'animal, de l'animal à l'homme ! Ce visage est d'un loup, cette détente est d'un tigre, ce grondement d'un ours ou d'un lion ; et d'autres hommes, plus qu'on ne voudrait, sont porcins ou bovins, ou même de simples petits lapins sans malice. C'est peut-être qu'une âme de plus bas que nous s'est insinuée dans un corps humain. Ou bien que cette âme-là, dans une précédente vie, s'était allée loger dans un corps de grenouille, ou de vautour, ou de lièvre. Il reste je ne sais quoi de l'aigle dans le royal Agamemnon, un peu de renard chez Ulysse, beaucoup de singe en Therocyte. Écoutez Hélène : « moi, la chienne. » Cela ne fait point rire Priam ni les autres vieillards. C'est qu'il est vrai qu'elle est assez chienne, une chienne ondulante et caressante, qui se carresse à la caresse, une chienne au tendre regard de femme. Si Hector est un homme si beau, Pénélope une femme si belle, c'est qu'ils ont mérité de n'avoir rien en eux que de l'humain tout pur, sans aucun alliage de bestialité. Regardez aussi les vrais animaux, les volants, les rampants, tous nos compagnons à quatre pattes... Vite dit qu'ils ne sont tous que des animaux. Un serpent, pour vous ce n'est guère, car, aussitôt aperçu, vous donnez du bâton et vous jetez le cadavre à l'ornière. Mais moi je suis un charmeur de serpents, j'ai commerce d'intime avec eux, qui ressemblent si fort à certains hommes que je pense souvent qu'il y a de l'âme humaine aussi par là. Vous ne regardez pas d'assez près. Même les plantes, ces presque silencieuses, depuis le cèdre géant jusqu'à l'herbe folle ou potagère, il y aurait beaucoup à dire, et Pythagore ne dit pas tout. Du poème, l'Homérique ou l'Orphique, au poème de l'univers, il ne marque pas ce temps d'arrêt que nous marquons. C'est toujours le

même poème, et Pythagore le même. poète, qui fut l'élève d'Hermodamas. À quoi vous serez tenté, peut-être, de reprendre quelque rengaine d'ethnographe ou de sociologue, bien surpris que ce fameux Pythagore ne soit qu'un sorcier ou féticheur, décidant que c'est tant pis si quelque philosophie est sortie de là, que du reste cela est impossible, qu'on doit se tromper à ces savants pythagoriques, comme furent Timée, Architas et Philolaos, que Platon admira si fort, qui furent géomètres, calculateurs, médecins, éducateurs, théologiens ; qu'ils ne durent emprunter qu'un nom à la secte des vieux Italiens et qu'ils ont inventé bel et bien Pythagore. Ce serait jurer de se faire tout sot par précaution, et comme inhumain par souci de méthode. Il me semble que nous ne sommes plus si raides. Un esprit. nourri des poètes à de quoi comprendre, comme par le dedans, ce que peut être l'initiateur pythique.

Je reviens à cet Orgon d'Orphisme, que j'imaginai. C'est le même homme, à peu près, que le magistrat sévère qui, malgré tout son sévère, doutait du légitime de la loi. On connaît ce mot de Bonaparte qui souhaitait que la constitution écrite d'un État fût courte et obscure. C'est un raccourci du tyran. Il faut que la lettre soit bien opaque, pour qu'on ne soit pas induit en réflexion. Qu'on adore et qu'on obéisse. De même la foi d'un Orgon. Il n'entend goutte à tous ces contes il en est bien aise. Que le merveilleux soit si merveilleux que le crédule en soit pétrifié, comme par la tête de la Méduse. Prosterne-toi, et n'en pense pas davantage. Cela est absolument misanthropique. Pour ces coeurs de glace, le croire est toujours le démenti au savoir. Pour Pythagore au contraire, le plus merveilleux du merveilleux est qu'il soit l'intelligible. Certes, on ne comprendra jamais tout, mais on peut avancer de conte en conte. Ma Mère l'Oye a une philosophie, qui n'est que la profonde sagesse humaine, celle de tous. Parole d'homme fait toujours énigme. Mais tout Sphinx, à la fin, trouve son Oedipe. Et c'est toujours la réponse d'Oedipe : l'homme.

Qu'a voulu dire Homère ? Tant de choses ; toutes choses. Mais d'abord, comme dirait Pythagore, se charger d'Homère, d'Orphée, de tous ces conteurs qui nous peuvent venir de l'Égypte, de la Perse ou de plus loin. C'est un Voltaire qui se moquerait de ma Mère l'Oye, de Zoroastre, ou de la Bible. Orgon aussi se moquerait bien, mais il n'ose. Le mystère lui est une occasion de témoigner hautement de sa noble sottise. Il révère, mais il est entendu que c'est l'absurde. De vrai, l'Orgon est rare. Il faut un parti pris dans le féroce pour refuser à jamais de comprendre. L'homme n'est pas construit à tant glorifier l'absurde. Il a déjà com-

pris, à double et triple sens. Il en est à comprendre ce qu'il avait compris, qui fait énigme en s'éloignant. Et peut-être Orgon, quand il enrage, c'est d'avoir compris malgré soi. Il s'en accuse ; il court à la pénitence. Augustin, Bossuet sont bien plus naïfs, plus humains, tout proches de ce que fut Pythagore. À l'aise dans le mystère, le miracle, le merveilleux ; déclarant que les vérités sont révélées, mais aussitôt démontrant le révélé. Ce qui prouve bien que j'ai raison contre les douteurs, dit à peu près Augustin, et que je pense exactement ce que pensait Moïse, c'est que j'ai raison. Voulez-vous donc soutenir que Moïse n'avait pas raison ? Vous autres, les historiens, on jurerait que votre dessein, votre triomphe, serait de nous interdire la pensée. Cette fougue du Docteur Africain ravira toujours le lecteur des *Confessions*. L'adorant adore en vérité. « En vérité, je vous le dis... » Tout n'est pas intelligible, mais l'homme est toujours l'intelligent. Si l'intelligent conte le conte, voici Pythagore prêchant. Ce qu'il pense des métamorphoses, de la migration, des épreuves, c'est ce que chacun peut en penser, s'il pense. Mais il est évident qu'il faut oser.

Si l'Orphique chante à l'âme plus profond que l'Homérique, c'est qu'il va un peu plus loin dans l'intelligence du Tout. Celui qui médite ce qu'il chante sera mieux consolé que celui qui chante seulement. Ce n'est pas qu'il veuille traduire jusqu'à nous laisser quelque résumé bien clair, un petit traité, comme de géométrie, un enchaînement sans défaut de propositions abstraites. Cette théologie serait un autre tombeau : en vain tu prétendrais y enfermer l'esprit de l'Initiateur. Autour d'un centre de vive lumière, de cercle en cercle, la pénombre toujours rejoindra l'ineffable plénitude des ténèbres. Ce qu'il en est au juste, de l'ailleurs et du là-bas, nous le saurons ailleurs et là-bas. Mais de l'ici-bas au là-bas le feu d'intelligence fait apercevoir des routes, illumine des lointains et des passages, figure des perspectives tremblantes. La seule clarté dont il soit sûr, Pythagore la tire de soi. Clarté humaine, lumière de raison, qui s'émerveille de retrouver l'humain des contes et la raison de tous les hommes. La pieuse tradition vaut donc qu'on la reçoive et qu'on l'entende. Les oracles ne mentaient pas. Cette tranquille audace, cette fidélité à l'homme et aux Dieux, cette raison qui sans cesse renaît du mystère, le confirme et s'y confirme, qui ne refuse ni la chimère ni le bon sens, qui s'écarte volontiers, qui improvise, qui n'oublie pas de sourire, qui ne se prive point de parler par énigmes, qui ajoute à l'énigme pour la pousser jusqu'au jour de la pure vérité, il faut bien supposer tout cela dans le génie de l'Initiateur ; et quand l'arithmétique et la géométrie ne seraient venues que plus tard, c'est encore assez pour dresser le grand Pythagore. Il n'y a pas de véritable religion à moindres frais. Qu'on objecte tant qu'on voudra la magie, l'horrible contusion de l'imaginaire et du réel, bref tout ce qu'on a baptisé la mentalité primitive, on est à côté,

on ne voit pas ce qu'il faut voir. Et qui manque ce pas s'expose, je le crains, à manquer tout, Platon, la philosophie, l'homme.

Si parfois Pythagore s'interrogeait : « est-il si vrai que tu as vécu avant de vivre, vivras-tu de nouveau ? » J'imagine le beau « peut-être. » Ma vie d'enfant à Samos, d'ici et de mon âge, c'est vraiment une autre vie. Et les leçons d'Anaximandre, sur le rivage de Milet ? Puisqu'on dit que j'y fus ... Et ces voyages en Égypte, en Perse, et d'autres, d'îles en îles, on les conte et je les raconte... Est-il vrai que tout jeune j'ai gagné le prix, aux grands jeux, et dans la catégorie au dessus de la mienne ? Que de métiers, que d'aventures ! Car il est vrai que j'ai couru le monde ; sur mer on devient marin, un peu prêtre parmi les prêtres, guerrier à la guerre. Chaque jour, on se quitte soi, comme si l'on s'endormait dans la mort ; on se retrouve soi, comme si l'on sortait de la mort. Anaximandre parlait des mondes innombrables ; moi, je suis l'innombrable. Or, d'un jour à l'autre, d'une vie à l'autre, difficile de lier, de se reconnaître, de faire une vie de tant de vies. Ce qui m'étonna d'abord, ce furent ces souvenirs de la petite enfance, quand j'eus grandi. Mes parents, leurs amis, me contaient à moi-même ; j'acceptais de les croire, mais c'était comme s'ils avaient parlé d'un autre. Cet enfant, je l'avais été ; il était manifeste que je n'en connaissais plus rien. Et j'avais beau devenir plus raisonnable, je m'apercevais qu'il en était souvent de même. De semaines, de mois entiers, il ne me restait presque rien de moi. C'est alors que je me fis une coutume chaque soir de rappeler à moi cette journée de moi qui me fuyait. Plus tard, j'en profitais pour me juger, me blâmant ou m'approuvant. Mais d'abord ne pas se perdre ainsi, dont je sentais une invincible mélancolie. J'appris que la vie, à chaque instant, était un effort contre la mort. On dit la vie et la mort, comme si elles étaient deux réalités bien distinctes. Si je laisse aller, tout meurt de moi. Je meurs vivant, ou je vis mort, comme s'il y avait toujours un péril de mort, toujours une chance de vie. On ne vit qu'en se sauvant de la mort. Si je dis en un conte que j'ai vécu avant de vivre, je ne dis rien que vérité. Et si mon conte forge, comme de lui-même, un peu plus loin que je ne sais, c'est manière de conter, c'est pour éloigner à vraie distance, comme elle me paraît, cette vie d'athlète, de marin, ou de prêtre, qui jadis a bien été la mienne. Quand ai-je entendu pour la première fois ces belles histoires ? C'est à croire que les vents les chantent. Elles nous viennent d'Orphée. Autres ne seraient si elles me venaient de moi. Les Dieux sont bien bons de me dire ce que j'ai su de moi tout seul, ce que tout homme peut savoir. Des contes ? Pour celui qui ne se connaît du tout soi-même, ce ne serait assurément que des contes, mais il me semble que tout homme se connaît un peu, si peu que ce soit. Il peut remonter de là. La vérité lui fut donnée. La

même, intérieure et extérieure, pour chaque homme et pour tous les hommes. Quand les deux révélations sont ainsi comprises et rassemblées, quand les images pensent à condition que nous pensions en elles, quand le temple est notre prière, c'est à proprement parler religion, et c'est la religion de Pythagore.

On peut s'endormir au plus beau récit, ou s'enchanter comme d'une ritournelle, ou s'éveiller à soi, à l'homme, à tout. Il y a tous les degrés de religion, mais il est loyal d'en juger par le plus haut. Le fidèle répète souvent sans comprendre, comme le fidèle de Copernic répète que la terre tourne autour du soleil sans se soucier toujours des preuves, et peut-être sans les savoir. Mais à l'instant même où vous allez rire de ces machines, les voilà peut-être qui se décident à passer à cet autre sens, qui est le sens. Sans compter que le pédant supérieur ne voit pas à chaque fois le sens. Lui aussi répète sans comprendre, et méprise un peu vite. Par exemple cette belle histoire, qu'on rapporte de certains noirs de l'Afrique, et qui nous invite à ne pas pleurer trop les morts. Car, si la mère pleure trop cette fille qu'elle pleure, les larmes vont ruisseler là-bas sur les joues de la morte et lui faner ces joues de morte. Et tandis que j'admire et m'émeus de tant de délicatesse et de sagesse, quelque sociologue applique son quadrillage d'idées, s'étonne encore une fois de ces deux mondes qui n'en sont qu'un et conclut qu'on ne peut rien comprendre à ces sauvages-là. Avouez que si la mère naïve cherche ailleurs cet ailleurs où coulent aussi ses larmes, cela ne ternit pas l'éclat du sens. Elle ne cherchera guère. Le drame n'est jamais qu'en nous, elle le sent bien. Et peut-être elle rencontrera quelque Pythagore d'Afrique, dont toujours le génie consiste à épanouir le sentir jusqu'au savoir. Sans quitter l'image ni le sentir, car le religieux est dans cette fidélité à la parole transmise, dans ce développement par l'intérieur de l'humain vers tout humain. L'idée brille, elle est au point de n'être qu'une idée, mais déjà la voici qui reprend la couleur irisée des songes ; elle se fait idole de nouveau pour nous accompagner dans nos voyages innombrables.

Chapitre 2

Kierkegaard, « Poète Du Christianisme »

Fiançailles.

Ce Pascal du Nord, comme on l'appelle, m'attire plus que l'autre. Le nôtre savait être magnifique ; tendre, il ne savait pas. On se demande s'il aima en dehors de son Dieu. Kierkegaard nous ramène toujours à sa Régine, aux fiançailles rompues. C'est que l'amour terrestre, qui ne put être amour, était le témoin de l'autre.

Un de ces Français légers, qui tournent tout au vaudeville sourira, jugera que c'est trop de confidences, beaucoup de bruit pour peu. Quelque curé Badillon, comme dans *l'Otage*, ajoutera que ce n'était que promesses et serments dans la nuit, non mariage ni sacrement. Que de bagues, de promesses rendues ! Le débat sur les œuvres, ou plutôt le combat entre le protestant et le catholique, s'entend en rumeur derrière. D'autres, de plus de chair et de sang, d'une tout autre doctrine : au cœur s'il bat, diront-ils, promesse vaut sacrement, le constitue. Le mariage

n'ajoute qu'un prêtre à la double promesse. Quand le prêtre manquerait, Dieu ne manque pas. Les fiancés de quinze ans, qui se cachent, ne se cachent pas de Dieu.

En suivant Kierkegaard, ce mystique des fiançailles, on barbouillerait d'enthousiasme tout un commentaire des amours à la claudélienne. Violaine, Sygne, Mara, Prouhèze, toutes qui se pressent, fiancées possibles impossibles, à dévisager cette Régine, leur petite sœur nordique.

Régine qui avait dix-huit ans (« Je suis Violaine. J'ai dix-huit ans. ») ; qui avait le joli des dix-huit, ou leur grâce, et que je soupçonne d'avoir toujours aimé son grand fou de Kierkegaard.

Lui l'aimait, n'aima qu'elle. Bien fier de l'avoir séduite, comme il disait. Il voulait dire qu'il l'avait détournée du facile. L'amour n'est jamais facile.

Comme une fille qui se dit qu'il est dans l'ordre qu'un jour on la marie, elle avait son prétendant, un à peu près de fiancé ; autant celui-là qu'un autre. Les filles se forment vite à leur destin, qui prend le gris du visage de l'habitude. Ce fiancé valait mieux qu'un autre et le montra. Il ne pesa que fantôme, quand Kierkegaard fut en balance. Il avait déjà contre soi d'être l'habitude.

Kierkegaard se pensait laid. Il ne l'était peut-être pas tant. Les caricatures ne prouvent rien. Dans un portrait que je regardais, les yeux sont beaux. L'âme est dans les yeux, qui font le visage. Devant Régine, pour elle, par elle, Kierkegaard fut beau.

C'était un parleur qui arrêta. On sent, par le mouvement de la prose, quelle devait être sa parole. Cocasse, pathétique, rieuse douloureuse, elle était du sublime qui soulève. Don Juan peut se passer de l'œillade, de la mèche bleue, de la tournure. Il y a d'autres pièges. L'âme est un piège.

Voilà donc cette petite fille séduite. C'est-à-dire qu'elle a dû choisir et elle a choisi. Première épreuve de la liberté, sans quoi il n'est pas d'amour. Si elle avait accepté le premier prétendant, robes de dentelles et gerbes blanches, cérémonie ; mais si le serment fait la cérémonie, qu'aurait valu la cérémonie ? Suffisait-il de tirer les cloches ? L'endoctrineur a persuadé sa Régine que le vrai du serment était la liberté, que la liberté supposait un risque, ou, pour ajouter de la couleur, une tentation. Tout Kierkegaard est là, dans sa peau de serpent, qui siffle et qui se tord. Et déclame : « étranges et moroses fiançailles ! » Mlle Vau-deville, née en France, se serait bouché les oreilles.

Lucifer.

Quand il eut séduit, le Séducteur s'aperçut qu'il était lui-même séduit. Don Juan pousse jusqu'au mariage, mais il se moque de la belle, de soi. Kierkegaard ne se moquait pas. Don Juan n'est pris que par provision. Kierkegaard, tout de bon. L'œuvre de Kierkegaard n'est finalement que le poème de son grand amour renoncé.

Après l'échange des anneaux et des serments, il se réveille il s'interroge. Fiancé ? La situation est étrange quand on est Kierkegaard. Elle est bourgeoise. Elle est peut-être ridicule. Elle est une assurance à vie par un seul oui. Comme on est reçu par un concours aux émoluments (retraite comprise) ; le premier jour après concours est celui déjà de la retraite. Si vous ne faites pas scandale vous avez permission d'être gâteaux, ou doctoral docteur si vous préférez. Je prêche ; j'enseigne ; je suis le mari marié. Et même marié avant que de l'être ; installé, comme on dit d'un professeur ou d'un évêque. Plus rien à craindre de cet amour confortable. L'amour, qui n'est jamais facile, pourrait donc être confortable ?

Soudain comme pétrifié, à pleine morale ruisselante et pétrifiante. Et de respirer sa suave odeur, celle du juste et de l'honnête homme. Car il est M. le Pasteur aussi, qui a soutenu sa thèse, qui a reçu ses grades. Il a bramé ou roucoulé son premier sermon. L'endoctrineur a le droit public d'endoctriner. Pas Régine seulement, toute la paroisse. Séduire, il le peut, le doit. C'est un métier payé, de par Dieu payé, qu'il soit cette mécanique à séduire ! Elle le laminera proprement jusqu'aux honneurs. Grand de l'Église et de l'État, au Danemark natal, l'Église est d'État : on devient évêque par si peu que ce soit d'esprit, mais d'évêque (et d'État). Ce Kierkegaard de tant d'esprit, fonctionnaire de Sa Majesté, par son tant d'esprit ? Régine aurait le beau parti. Je ne crois pas qu'elle y songe. Elle ne songeait qu'à son Séducteur.

Lucifer attire, il attache. C'est le premier acte. Puis il repousse, détache : deuxième acte. Le premier, une féerie : Régine s'y trompe. Elle ne peut se tromper au deuxième ; elle voudrait ; elle y tâche. Cela devient une sorte d'évidence tragique, qui sèche les larmes. Il rend le cœur qu'il

avait pris. Pourquoi rendre ? Parce qu'il avait pris. Mais que de ruses pour rendre ! Froideur, colère, il emploie tout. Il simule qu'il est infidèle.

N'aimait-il plus ? Il aimait sa Régine plus que jamais. Exactement ici le point de mystère.

Je crois que ce fut mystère pour Kierkegaard aussi. D'où ces tomes explicatifs, qui n'expliquent pas autant qu'on voudrait.

C'est vite dit ce qu'il dit, (ou qu'il ne dit pas), qu'il était trop vieux pour elle, qu'il y avait cette fameuse et terrible mélancolie, celle du Père ; que la malédiction qui avait foudroyé le Père foudroierait le fils. Et même la respectabilité, si dangereuse ; et que l'Apôtre marié (Paul, par exemple) que serait-ce Paul marié ? Tout pique, rien ne contente. (Même les pages arrachées, dans son *Journal*. Arrachées pour ne pas dire. Mais c'est dire. Dire à peu près quoi, si l'on arrache. N'était-ce donc que cela ?)

Ce n'est pas grand-chose, aimer. Si les fiançailles n'avaient été qu'une sorte d'épreuve, ou d'expérience, brûlante, ou glacée ?

Kierkegaard, qui répète qu'il n'est pas capable des mouvements de la grâce, il sait ce qu'elle serait, le dit franc, afin, d'abord qu'on ne confonde. Comme ce Grec ancien qui disait que la faute n'était pas de ne pas croire aux Dieux, mais d'en parler pour parler sans savoir. Si Dieu, alors il est tel, tel qu'il soit Dieu. Si vous alliez prendre un croque-mitaine (ou l'évêque de Copenhague) pour Dieu ! Lui aussi, Kierkegaard, refuse par avance la cire d'un cierge, le marbre d'un ex-voto. Saint Kierkegaard ? Il ne priera pas pour vous. Il ne veut être que « le poète du christianisme. »

Poète, ce n'est encore que simulateur et séducteur ; de l'éloquence, de l'imagination, de la dialectique. La Passion qu'il souffre en poète, des mots, des mots. Ni le bois de la croix, ni les clous. Il émeut et s'émeut, il nous prépare, se prépare, c'est beaucoup ou peu, pour son salut et le nôtre. Méritoire mais préparatoire. Reste à faire le saut. Le saut, comme un saut dans le vide ou dans l'infini, qui nous a mieux expliqué que Kierkegaard que c'est la grande et la seule affaire ?

Peut-être l'office même du poète reporte toujours au lendemain l'ur-gence ou le loisir de sauter. Imaginez cette farce, de celui qui attend, pour se convertir, d'avoir converti. Il sautera le dernier. Et s'il est pris de vertige devant l'infini (ou le vide) ? À chaque fois que l'on joue un rôle, du mensonge et du cabotin. Comment ose-t-on prêcher ? Le martyr n'a pas prêché. Il a sauté. Si le vide était l'infini, lui le sait. Prêche-t-il, de l'autre côté ?

Kierkegaard, si expert à dire le vrai de l'amour, et le faux, toute la dialectique et la casuistique de la liberté et de la foi, fut le poète de l'amour comme il fut celui de la foi. Il n'a qu'un cœur, le même, pour

Régine et pour Dieu. Il aimera les deux. Fidèle aux deux. Ou poète seulement de l'amour fidèle, toujours accroché à la question préliminaire : comment des fiançailles sont-elles possibles ? Énumérant les conditions, s'interrogeant indéfiniment sur la sienne. Il ne joue pas le jeu, parce qu'il joue. Aimer (Dieu ou Régine), ce n'est pas un jeu. Le Séducteur veut obtenir des garanties avant de prendre ses risques. C'est se mettre dans le cas de ne jamais aimer. À force d'implorer la grâce de Dieu, si Dieu séduit l'accordait, comme Régine sa main, qui sait si la grâce ne serait pas plus redoutable que la mort ? Il faudrait donc tout de bon aimer Dieu ? Autant dire : sauter, malgré toujours le même vertige. Par chance, Dieu est moins facile à séduire que les filles.

*

Le dialogue.

Quand il écrit de Socrate, Kierkegaard est inimitable. Il est émouvant, profond, délicieux. Je ne vois que Montaigne et Alain pour avoir aimé Socrate d'un pareil amour. L'ami des philosophes toujours Grec plus qu'à demi, ne résiste pas à tant de clairvoyance. Il s'effaroucherait de la crainte et du tremblement et du sombre saint Paul, ce mal instruit et mal peigné, qui s'imaginait qu'il avait quelque chose à révéler aux gens de Corinthe, comme si l'azur de la raison n'était pas la profondeur du ciel. Ni l'an-goisse ni le désespoir ne lui sont des tentations j'oserai dire honnêtes. Chacun espère de soi qu'il saura souffrir et mourir, puisqu'il faut, sans grelotter et couiner comme un porcelet. Quelques titres indiscrets m'ont détourné longtemps de Kierkegaard. Mais, ouvrant par hasard les *Miettes philosophiques*, je fus séduit par le Séducteur. Il oubliait de l'être. Qui porte un masque ne peut renvoyer le sourire de Socrate. Je jurai que je voyais ce visage nu.

À chaque fois qu'il rencontre Socrate, voilà Kierkegaard en fête. Il choisit les mots les plus tendres, il invente des refrains. Il chante. Il conte Socrate. N'est-ce pas la seule façon de faire revivre ? Le cœur lui bat à se rompre, comme Alcibiade avouait naïvement. Non pas d'angoisse (tant pis pour saint Paul !), mais de bonheur. Nous sommes loin du Socrate à la Nietzsche, un Socrate professeur d'université, sans amour et sans poésie. Comment aimer ce Socrate-là ? Kierkegaard, qui sait son *Banquet* par cœur, se souvient que Diotime, la prêtresse, salue Socrate parfait amant, non pas un autre mais le même qui est à la recherche, toujours en chasse. Quelle chasse ? Socrate ne sépare pas, ni le beau du vrai, ni l'amour de l'intelligence. Il se cherche soi, ne se trouve guère ; et les autres qui claironnent qu'ils ont trouvé ; Socrate en serait bien aise. Hélas ! c'est qu'ils ont d'abord posé la réponse. Le système engourdit le chercheur, qui ne cherche plus qu'à convaincre, à séduire.

Que de systèmes avant Socrate et depuis ! Socrate est-il le modèle des philosophes, ou le plus méprisé de tous ? Pauvre Socrate qui en est toujours au début du début ! On tire le chapeau, comme il est convenable, on se hâte de passer et de dépasser, car enfin va-t-on niaiser et piétiner jusqu'à la fin des temps ? Le plus modeste système a déjà ses dix étages. La vie est courte. Que Socrate soit la Raison, c'est entendu. Mais nous autres, professeurs et raisonneurs, nous avons à monter les raisons l'une sur l'autre. Et d'autres encore nous attendent, qui bombarderont de raisons nos raisons quand nous aurons fini, et qui feront de la poudre de tout. Est-il sage de s'asseoir près de Socrate, de sourire au sourire et de songer, comme Kierkegaard qu'il ne s'agit pas du tout de mépriser Socrate, mais de savoir si l'on peut aller plus loin que lui, seulement d'un pas plus loin ?

De cet « un pas plus loin » Kierkegaard a voulu faire comme un refrain. Comment imiter cette manière étrange, ce discours inépuisable, la cadence précipitée, la voix d'analyse, qui bredouille dirait-on, et puis on s'aperçoit que c'est une voix qui chante ?

*

Qui dit maître dit serviteur. Le couple est célèbre depuis Hegel. Comme on sait, ce n'est pas un couple de tout repos. Une dialectique cruelle l'unit et le déchire, où la force qui force déclare aussitôt sa faiblesse. Au détail, au détail du détail, le génie de Hegel émerveille. C'est la justice de Jupiter. La fresque barbare, brusquement, à grandes flammes d'incendie, où toujours la même loi du même couple en mille couples, vainqueurs et vaincus, l'honneur à visière baissée, la gloire, l'horreur, le ressentiment, la patience, d'autres victoires, celles de l'esclave, sur la nature et sur soi. Un résumé n'est plus rien. Il faut se jeter soi-même à comprendre, comme on empoignerait des outils, et remuer la terre. Il est admirable de sentir comme Hegel communique de sa puissance.

Kierkegaard admirable aussi, et de sa puissance à lui. D'abord, d'avoir songé à Socrate qui est un autre maître, qui se moque bien de la force, qui est une autre force, qui jamais ne force. « Je n'ai jamais été le maître de personne », dit le Socrate de *l'Apologie*. Et c'est Platon qui le lui fait dire !

Maître et disciple, c'est l'autre couple, qui a sa dialectique aussi, une tout autre dialectique. Du maître au serviteur, c'est guerre, indéfiniment. Toute paix ne sera jamais entre eux qu'un faux semblant de paix. Du disciple au maître, la paix profonde du dialogue. Un dialogue, un vrai, un de ceux qui furent parlés, qui jamais n'ont pu être transcrits (comme Platon nous en avertit lui-même dans le *Phèdre*), ce n'est plus leçon de qui enseigne du haut de son savoir. Si peu que ce soit du pédant dans le maître fait un faux maître, et du disciple un élève, toujours un peu conscrit à la manœuvre. Toutes ces autorités, qui comparaissent en garantie, à effrayer l'enfant, honteux ou fier d'une si noble compagnie. L'enseignement ressemble toujours un peu à la caserne. Il nie l'égalité. Et le dialogue au contraire exige que l'on nie jusqu'au respect. L'amour est au fond, un amour qui ne tremble pas.

De part et d'autre, une patience infinie, qui est un effet de la joie sans aucun devoir. Même le devoir de vérité est plutôt joie que devoir.

On cherche ensemble. Clair que Socrate ne voudrait pas être plus que Phèdre. Ce serait à rire !

La peinture de Kierkegaard, à l'image de ce qu'il peint, touche à touche, insinuante, légère, d'une délicatesse incomparable. Il ne se lasse de reprendre, presque dans les mêmes mots, et toujours des trouvailles, dans les nuances de la nuance. Par exemple : que le disciple, pour le maître, est l'occasion d'être soi, comme le maître est l'occasion d'être soi pour le disciple. Ce qu'ils découvriront de plus précieux, ne sera-ce pas la bienheureuse entente, qui précède toute découverte, qui se passerait de découverte ? Et si le maître découvre, pour sa part, encore faut-il qu'il cherche, et qu'il cherche comme si jamais il ne l'avait trouvé. Le dialogue socratique est à ce prix.

Ne servirait à rien de dire : « petit Phèdre, crois-moi sur parole. » Phèdre se moquera de son grand ami. « Socrate, dira-t-il, sois Socrate. Je te croirai quand tu inventeras toutes neuves tes paroles. Alors, elles seront de Socrate. » Mais Socrate n'est pas un paresseux. Il piquerait et réveillerait, au besoin ; il est rarement besoin. Phèdre, comme s'il inventait ce qu'il écoute ; il y est tout entier. Socrate se charge du plus long ; mais Phèdre souvent : « j'aurais dû le dire. Je le savais. » Il allait l'inventer ! Ainsi le jeune et l'aîné servent ensemble leur discours. Ils entrent ensemble dans le vrai. Ils participent à la même raison. Chacun veut que l'autre soit lumière, la même lumière ; c'est aimer l'autre et s'aimer soi. Mais ils n'ont pas à s'efforcer difficilement, ni vers l'amour, ni vers la raison. Ils sont déjà dans cette lumière. Ils en procèdent. Cette lumière, qui est la trame, et pour ainsi dire l'âme du dialogue. Le début vaut la fin. Interrompu, c'est encore dialogue. La longueur n'ajoute rien. Le dialogue est indifférent au temps ; la raison, l'amour, aussi. Après plus de deux mille ans, qui lira recevra sa part, à condition qu'il la prenne. Exactement la même part que les deux autres. S'il est digne, il sentira la même douceur, le même amour. Il dira (manière de dire) qu'il se ressouvient. Il entrera dans la même lumière, qui est universelle, sans pays, sans âge qui est la lumière de la raison. Mais où l'entrée ? C'est un pays où l'on fut toujours, quand on y est.

Qui oserait encore se vanter d'aller plus loin que Socrate, seulement un pas plus loin ? C'est ne pas savoir quel est Socrate, qu'il n'y a pas de plus loin ou de moins loin dans ce pays-là.

Ce serait confondre deux ordres, dirait notre Pascal. Le plus, le moins, ce n'est pas dialogue, c'est guerre. Guerre encore, maître de guerre et serviteur qui ne serait plus disciple, si le disciple se jugeait débiteur, le maître créancier ! S'il arrive que le disciple semble oublier (mais comment Phèdre oublierait-il Socrate ?) le maître vous expliquera qu'il n'y a personne à consoler, que cela est juste de la justice de Mi-

nerve, qui n'est pas celle de Jupiter, que le disciple n'a pas plus à remercier le maître que le maître son disciple. Phèdre disant : « merci Socrate... » Les deux riraient. C'est la lumière qui est belle ; elle est à tous.

Ne prenez pas Socrate pour un insensible. Le même amour qu'il avait, il l'a gardé. Il n'en parlerait qu'en badinant. Pourquoi parler de cela, qui est éternel comme la lumière ? Heureux pourtant (regardez-le sourire), si, près de lui, Phèdre est là, qui sourit à Socrate, aux légendes, aux cigales, au soleil, qui brouille l'eau des écrevisses, qui, dans un dialogue sans parole aucune, accomplit Phèdre par Socrate, Socrate par Phèdre.

Encore Socrate.

Kierkegaard avertit qu'il ne faut pas se tromper à Socrate et qu'il est bien facile de s'y tromper. Réveiller l'homme universel, était-ce cela précisément que voulait Socrate ? ou réveiller chacun à soi ? La fameuse méthode de l'accoucheur des esprits est pratiquée de telle sorte que l'esprit accouché rebrousse à soi, surpris de soi, se demandant : « je pensais donc cela ? » Et de telle pensée, de l'enchaînement de telle à telle, on remonte au penseur, qui est soi. Ce retour à soi définit exactement une conversion. Socrate cet intellectuel, dira Nietzsche. Mais Kierkegaard, avec une profondeur comme religieuse, aperçoit en Socrate l'un des Initiés de la grande vie spirituelle.

La pensée de Socrate touche tout le Socrate vivant, comme la couleur émeut un peintre, ou le frottement de l'archet un musicien. C'est un signe. À l'ordinaire (par exemple des Universités) les pensées n'émeuvent point les chargés de penser. Ils vendent de la pensée comme

le nougat. L'irritation de l'épiderme, le frisson du penseur à la pensée dénonce le penseur né penseur. Or, que veut dire : naître penseur ?... Interroger, répondre, mener le discours dans l'idolâtrie du seul discours, Socrate est convaincu que c'est sa mission. Il s'y fit tuer. Cette rencontre de l'administration et du penseur inculpé, on peut bien dire que l'administration y fut moins responsable que Socrate, qui fit tout, qui s'entêta, envers et contre. C'était un peu de pourboire à donner à boire. « Le Dieu l'a dit », qui croyait au Dieu ? C'était à peine plus qu'un parti politique ! On ne s'imagine pas de vouloir mourir pour l'un quelconque de nos partis. Mais Socrate religieusement d'obéir à l'oracle, épelant des mots phosphoreux dans la pénombre prophétique. Il savait qu'il irriterait, et que cela pouvait finir un jour par le bouillon d'herbes. Il a risqué. Il veut. Il sourit d'avoir risqué. Ou bien, la vie n'était qu'une fonction de fonctionnaire (la retraite d'État au bout, comme aurait dit le Séducteur fiancé). « Nourrissez-moi, dit Socrate. Ou je choisis le bouillon de vos herbes. » Il le but. Si Ponce Pilate avait été de l'aventure... « Trop content de boire la ciguë », aurait dit Pilate.

Le risque, un jour après l'autre, propage et renouvelle le choix. La vie de Socrate fut risque. La ciguë porta témoignage. Ce n'était pas carrière à rubans et médailles, vérité d'affirmations rétractées d'avance, l'honorable sans l'honneur, une thèse parmi tant d'autres (mention très honorable). Il paya. Il est Socrate d'avoir payé. Protagoras faillit payer, mais il était Protagoras. Socrate fut l'homme de chair de la vérité ; il transporta cet amour avec son corps. Il fit exister le vrai, par amour du vrai.

Comme il les secoue, les compatriotes de la chère Athènes ! C'est qu'il ne va pas renoncer à les aimer, quand ils le condamneraient à la mort. Non seulement ces garçons autour de lui, qui sont l'éternel, vivant et riant, mais les grises barbes folles, et les blanches, poète, médecin, soldat, marchand de berlingots, de cuirs ou de philosophie. Ridicules, odieux. C'est leur droit ! Ils font leur grimace, et lui leur rit de son nez camus. *L'Apologie* signée Platon, dit tout dans un sanglot. « Nous ! Nous ! dit Platon. Nous l'aurions sauvé ! Nous aurions trahi ! Mais il était plus fort que nous. Il est allé si loin qu'on ne pouvait plus. Et nous pouvions encore... il n'a pas voulu. »

Ce que Nietzsche n'a pas vu, que Kierkegaard lui aurait appris à voir : qu'il y a un tragique de Socrate, un pathétique de la vérité. Socrate ne hausse pas le ton, il se refuse aux pleurs, il réprouve les moyens de mélodrame. Mais depuis quand mesure-t-on le pathétique à la violence de la déclamation ?

Néoptolème du *Philoctète*, l'Hémon dans *Antigone*, à peine sortis d'adolescence, ils vont au vrai de tout leur corps. Malgré l'âge tendre, ce

sont des hommes. Ils donnent un souffle, un cœur, leur sueur à l'amour céleste de la vérité. Ils ne sont point des idées, du paradis des Idées. Ils ne condescendent pas de là-haut vers l'existence. Ils se posent d'abord comme des existences, individus et responsables ; ils payent, comme paye Socrate, de leur jeune sang. « J'ai moins payé, dit Socrate à ses juges. À cache-cache pendant toute la durée de mon âge. Je vous laisse me rattraper. Je le veux bien. J'ai fait le pire. L'oracle est content. »

Un douteur ne chancelle pas, quand il est Socrate debout. Socrate, dans Socrate, fait exister le penseur. « Il ne s'agit pas d'être un penseur mais d'être quelqu'un », écrit Kierkegaard. Socrate a beau répéter qu'il sait tout juste ceci qu'il ne sait rien, cette conscience de tout soi, et le nez camus, qui rit sans rire, l'assurent aussi bien que la plus raide certitude.

Et combien de choses, qui sont réelles parmi les réelles, qu'on ne pourrait définir correctement ! Cela existe, pourtant.

Kierkegaard commenterait ainsi tous ces alertes petits dialogues *Charmille*, *Lysis*, *Lachès*, où Socrate part de cela qui est, la sagesse l'amitié, le courage ; et la pensée pensante n'arrive pas à la définition juste. On rit : on se sépare. Ira-t-on conclure que *Charmide* n'est pas un enfant sage ? L'indéfinissable sagesse serait encore admirable. Un Juste juste ? Mais le voici, au prélude de *La République*, le doux Céphale. Qui serait plus juste ? De définir la justice et l'injustice, ce n'est pas son affaire, il nous le dit.

Partira-t-on de l'idée, afin de déduire l'idée de l'idée ? Platon d'une main de prophète, indique cette ambition dans les nuages. Mais, bien plus proche de Socrate, c'est de l'existence la plupart du temps qu'il part. Elle qu'il pose ou suppose. Peut-être est-il impossible de définir ce qui tient les hommes, à quoi le plus ils tiennent. Par exemple, l'amour étant, on dira l'amour. Mais le définir, qui serait comme en finir ? On sait qu'on ne sera jamais au bout.

C'est ainsi que Socrate, qui est le philosophe, est un existant. Le définir ? Cela importe moins que le saisir, là, soi, directement ou indirectement, non par l'idée, par ses monologues et dialogues. Sur la place, au tribunal, au vélodrome, par ses amitiés, par ses amours. Il n'y a pas quelque idée de Socrate en Socrate, qui serait le dedans ou l'être de Socrate. Plutôt, de Socrate à nous, Socrate rayonne, unique dans l'innombrable.

L'idée du philosophe n'est pas autre chose, peut-être, que l'existence de Socrate, et le souvenir à jamais de cette existence. Bien des philosophes, et depuis, mais le seul Socrate semble répondre absolument à ce nom trop beau, qui n'est que le nom de Socrate. Lui ne s'est pas contenté de penser la philosophie ; il fut le témoin, comme un martyr est témoin de Dieu. Socrate acceptant de fuir, achetant ses juges, masquant d'un faux nez le rire de son nez camus, du coup la philosophie

n'est plus rien qu'un moins que rien. Car elle ne fut et ne sera que par cet homme là, qui fut Socrate.

Réveil à soi.

Là-bas, dans sa maison de Copenhague, à grand luxe de lumières, S. Kierkegaard écrit toujours. Que de livres ! Aurons-nous le temps de tout lire ? Volontiers, on tenterait quelque portrait en pied, comme d'époque, à grands coups de brosse dans le noir et le bistre, non sans éclat d'or et d'amour. Pour pénétrer cet univers étrange du péché et de la grâce, un peu de suite serait nécessaire : surtout quand le diable dispose à ne point tant se sentir pécheur.

Par nature, je ne crains ni ne tremble, aux petites causes exceptées. Je sauterais au nom d'un chien plus qu'au tonnerre de saint Paul. On ne peut être plus frivole ! Si l'on se plaît à la mélancolie, c'est qu'on s'y plaît ; ce n'est point matière infernale : le moindre de mes jugements en rabat des deux tiers. Resteraient les petits maux physiques, qui sont petits, qui sont physiques, qui seraient physiques encore s'ils étaient grands. Me voici bien mal préparé à la Dialectique des Sauts.

Déjà, de l'Esthétique à l'Éthique, il n'est même pas sûr que je veuille sauter. Même, il me chagrine de voir l'Esthétique rabaissé à la sensation. Kierkegaard, qui savait si bien lire, quand il voulait, soudain voilà qu'il fait semblant de tout entendre de travers. Kant, dans *l'Analytique du Beau et du Sublime*, parlait assez clair, cependant. L'amateur n'est pas l'artiste. La main de Kierkegaard force ici le trait. L'analyse tremble et trompe. Le Prédicateur reparait sous le philosophe. Non que je trouve la peinture du voluptueux, qui est le mélancolique, toute dénuée de sens. C'est l'ordinaire chanson des Pères, petits et grands. Tout n'est pas à mépriser là-dedans. Ce que j'approuve en Bossuet, je puis encore le juger bon en Kierkegaard. Mais, si on me laisse le temps de dire, j'ai à dire. D'abord que le bonheur change tout. Il ne sup-

prime pas la secrète tristesse de vivre, mais peut-être qu'il en console. C'est une folie d'espérer tous les bonheurs, et d'être aimé à chaque vie. Il suffit d'une fois. Bref, je ne sais si la vie du pauvre homme qui n'est qu'homme ne peut pas se sauver à ce stade-là. S'il aime, le voilà dans la Mystique. Là-dessus, Kierkegaard en sait plus que personne.

À l'en croire, on ne pourrait finalement aimer que Dieu. Mais je lis mille choses justes et profondes, en Kierkegaard, qui me feraient penser que cet amour, directement à Dieu, est le seul impossible amour. Tout amour est mystique, c'est vrai. Mais tout amour pose l'égalité. Si Dieu se cache, s'il fait semblant d'être mon égal, même s'il se déguise en homme, jusqu'à s'incarner, c'est encore semblant. C'est mensonge ; et je sais bien que c'est Dieu. Puisque la fille du village est si fort intimidée par le Roi qu'elle ne puisse l'aimer Roi, il n'est pas étonnant que je m'éprouve timide, oui, cette fois jusqu'au tremblement. Mais alors à Dieu seul l'amour !... À Dieu, s'il peut oublier que je ne suis que sa créature. Quant à moi, comme dit Montaigne, « du fils au père, c'est plutôt respect. » Encore est-il que le père est cause seconde, non première Il n'est que géniteur et non créateur. Et le cher homme, parce qu'il est homme, il est naturel et facile de l'aimer. Avoir Dieu directement pour père c'est de quoi y perdre la tête et le cœur, et son père.

On ne sauvera pas le Religieux de l'inhumain, si l'on veut l'isoler de tout, comme fait Kierkegaard. Ce fanatisme superbe protestant ou judaïque, veut tant donner à Dieu qu'il le prive de tout. Il le prive au moins de nous. De nos amours à l'amour de Dieu, il se peut que se trouve quelque passage. Ce ne serait pas tant alors une Dialectique des Sauts qu'une de la Suite. « Il y a passage », ce pourrait être le refrain thomiste ou l'augustinien. L'âme n'est pas le corps, mais elle vient toujours à la suite comme le corps à la suite, le sublime divin éprouvé, reconnu, dans l'humble et pathétique amour terrestre. C'est l'humain qui fait preuve du divin. Pas exactement preuve ; il n'y a pas de preuve. Mais de l'humain se lève ce grand espoir que, là où nous abandonnons, Dieu continue.

Chapitre 3

Émile Chartier dit Alain

Portrait

Il avait la tête de plus que nous, et quel tour de tête ! Mais ce n'était pas la tête que l'on remarquait en premier lieu, tant elle avait de juste rapport à l'ensemble de la masse, qui frappait d'abord. On voyait quelque chose qui avait le solide et le rocheux d'une chose, mais qui était un homme, la courtoisie aussitôt, l'ouverture, le sourire d'un homme ; le regard bleu, d'un bleu clair de ciel très clair, sans violette ni rien de fleur bleue : un bleu d'esprit. A chaque instant, l'instant neuf, l'ensemble s'accordait à l'ensemble, qu'il s'agisse de parler, de voir, d'écouter ; la pensée partout comme le bleu clair du regard clair. Il était sans bavardage, il disait aussi clair que le regard, rapidement, sans redire ; la variation du thème, indéfiniment, ce n'est pas répéter, c'est varier, comme la fugue varie, étend le thème aux limites de l'univers. Mais il s'arrêtait avant l'univers ! Il avait une façon de lever la main qui arrêtait, qui fixait la parole, qui lui défendait de se croire une parole universelle. Il assurait son pas, sans parler. Quand je l'ai connu, il aimait à marquer qu'un pas était chose difficile, un pas sur la dune du Pouldu, ou sur la fausse montée, qui monte pourtant, de la colline Sainte-Geneviève. C'était un pas paysan. Il voulait ce pas, et se voulait paysan, comme il acceptait et voulait sans doute le léger accent de Mortagne-au-Perche. C'était le refus d'être parisien.

Il sifflotait en marchant en marquant qu'il marchait et que la marche était marche. On ne reconnaissait pas quoi : ce devait être Bach, Schumann ou Beethoven, ou quelque air qu'il avait en tête ; car il composait en musicien aussi, comme il peignait en peintre. Il ne disait pas. Il n'expliquait pas. Il ouvrait le piano ; il prenait la boîte aux couleurs,

comme il écrivait sur le papier, le format ministre ou commerce en deux plié, un recto, l'autre verso. C'était un propos. Il n'y avait pas de rature, ni rien à dire, si l'on avait l'honneur de lire. Je dis « honneur. » Cela risque de fausser Alain.

Faire l'honneur de se faire lire, ce n'était pas de lui. On lisait si l'on était là. Quand il n'y aurait eu personne il aurait écrit. Aurait-il écrit ? J'oublie cet horizon d'amitié qui était le sien, il était ami, par le regard bleu, par la masse et par la tête. Il imposait en quelque sorte l'amitié, le désir ou le devoir de penser, par cette tête qu'il avait au-dessus de nous.

Esquisse d'une Philosophie d'Alain

Un nom qui de Pontivy à tout le reste de la Bretagne n'est qu'à peine un nom, tant il est commun, sur le duc ou le matelot ; comme on dirait Gros-Jean ou Maître-Pierre. Il le choisit d'abord pour signer sans signer des papiers au galop, où il se délivre du professeur qu'il est et des titres qu'il a. Cela fait presque deux hommes et deux renommées, qui grandissent à part. Alain, ce journaliste, à Lorient, Rouen ou Paris, qui bravement défend la République, qui est laïque comme on serait Chouan, qui est égalitaire et Jacobin, à désarmer l'ironie des élites toujours plus ou moins sabre et goupillon et d'instinct contre la racaille. Émile Chartier le professeur, d'un poste à l'autre, le plus célèbre bientôt des professeurs de son époque, sans faste ni parade, d'un sérieux inimitable, qui savait être de la grâce. Indifférent à l'auditoire, attentif au détail de son métier difficile, qu'il exigeait de soi difficile, et s'y mettait tout, l'homme qui avait une connaissance de l'homme au-delà de l'universitaire, l'ami des livres, qui en dévorait de toutes les sortes, l'artiste aussi, peinture ou musique, poète comme sans y penser ; et jamais la moindre prédication partisane. Une carrière de quarante années, la même joie d'un bout à l'autre, tout à neuf comme au premier jour. Cette gloire, l'une des rares qui soient vraies, a du secret pourtant, car elle était secrète. Il fallait être té-

moin, et même il ne suffisait point d'être là. Il arrive que de bons esprits, qui ne demanderaient pas mieux, disent leur regret de ces cours perdus comme sont les cours, et d'autres, qui écoutaient, attendent encore, comme si l'œuvre d'Émile Chartier n'était pas celle, sous prénom breton, signée Alain.

Journaliste ? Autant dire tribun : on ameute ; on recrute ; l'orateur s'est glissé chez vous. Soutenez et votez. Comme dit l'autre, abêtissez-vous. Vous serez d'un parti, bien fier d'en être. Les Républicains semblent avouer que la République aussi est de persuasion. Force ou douceur, le trémolo ou l'invective, il ne s'agit que de grossir la troupe. L'orateur, qui est l'entraîneur, attend l'acclamation qui sacrera le César nouveau. Ou, quelle manie serait-ce, de chaque jour écrire et se faire lire par vingt mille abonnés et de ne pas souhaiter seulement d'être conseiller municipal ? De 1906 à 1914 Alain fut ce journaliste-là, qui a sauvé l'espèce, qui n'écrivait qu'à soi et ne songeait du tout aux vingt mille, qui s'établit d'emblée dans la solitude qui devait être la sienne toujours. Il ne cherche pas à convertir mais à s'éclairer. Il n'a pas une doctrine qu'il répandrait. Il est d'avant toutes les doctrines, quoiqu'il les sache toutes. Il n'a pour tout bien que l'entêtement de comprendre et vouloir comprendre ; obscurcir d'abord s'il faut, car on croit comprendre souvent par la joie comme artisanale (ou scolaire) d'assembler des clartés et des raisons qui ne sont pas les nôtres, qui ne sont que des évidences empruntées, des discours reçus vénérables parce qu'ils sont reçus. L'étrange tribun ! On penserait plutôt à quelque Socrate quotidien qui nie tout, qui ne part que de la certitude en poudre, qui ne craint pas de rire au nez, même si le nez a du prestige dans la République.

On doit un souvenir d'estime aux fervents qui ont encouragé et protégé ce solitaire entre tous (Nietzsche ne fut pas plus solitaire) qui n'avait pas promis de soutenir tel ou tel parti, mais l'homme libre, soi libre, quelle que fût la conclusion et même si l'homme libre argumentait la paix farouchement quand la République elle-même inclinait à la guerre. Pendant neuf ans, il eut la permission de tout dire comme il le pensait ; piquer, choquer, redresser, écrire ce franc monologue, comme un examen d'Alain par Alain, car la passion ou la sottise sont de tous, et nous commençons par là. Très vite il avait trouvé sa forme ; elle se déduisait de l'étendue ; ce court billet ou Propos de première page dans la Dépêche de Rouen. Cela tuait le pédantisme. C'était une fois pour toutes, sans passé ni lendemain. Le lecteur, n'importe qui ; il achète et lit par hasard. Et la signature, Alain, comme une cabriole. C'est alors que la langue maternelle étincelle de tous ses feux. De moi à toi comme de moi à moi ; dense et serré comme je parle à moi ; l'éloquence veut trop de temps, j'ai tout à dire et je n'ai que quelques mots à te pouvoir dire ! Ce

fut la naissance d'un style ; le sacrifice, de règle stricte ; et donc classique par les nécessités étrangleuses ; le détail dans le détail, la nuance dans la nuance. Un marron sculpté, dira Barrès. Alain, de culture antique, pensait à ces chapitres d'Aristote, à graver sur pierre.

Il se fit un public et des zélés. On se rencontrait à Montparnasse quand on y venait chercher la Dépêche, c'est-à-dire le *Propos* d'Alain. Alain, dans son retrait, rarement content, comme il était rarement content de ses propres cours. Il avait un geste, au roulement du tambour, pour dire : tant pis ! Et pliait ses notes sans ajouter. Ces exercices, espace ou temps à portion fixe, sont proprement d'artiste ; cela ne déplaisait pas au philosophe. La philosophie de ce temps méprisait volontiers la forme ; elle donnait dans la dispute ou le jargon. Alain aimait à rappeler ce mot de Proudhon à Renouvier : « la preuve que vous ne pensez pas vrai, c'est que vous écrivez mal. » Et Durkheim déjà, corrigeant une copie d'Émile Chartier : « vous écrivez trop bien. » Imaginez le regard de Goethe en réponse. Les zélés (Henri Mondor témoigne par son *Cahier bleu*) collaient les *Propos* comme des timbres. Il y eut des cahiers un peu partout. On ne collait pas tout ; mais, chaque jour, au moins un trait mémorable, sans âge, comme le beau quand il est beau. Dès le début, souvent, le *Propos* tout de ce beau simple, à le garder devant soi sans épuiser la surprise d'une prose à la française, qui n'a pas eu à décider de son origine, qui a l'accent, le sourire, la respiration d'un homme, les tons, les humeurs, la carrure et la stature qu'il avait, une force, une délicatesse forestières, le regard bleu de bleu, son regard. Un oiseleur presque à hauteur de branches, qui n'est pas né de la poussière des livres, qui serait ce bûcheron terrible s'il laissait aller ; mais son affaire est de ne pas laisser. Il suspend le pas, la voix. Sagesse, jugement, gouvernement, d'urgence vitale, quand la vie s'étoufferait de trop de puissance. Ce ne sont plus des problèmes par thèse et antithèse. Puisqu'on accepte qu'un homme parle, voici les *propos* qu'il se tient, directement ; vous, qui écoutez en silence, et lui n'oublie pas que vous écoutez.

On dirait une promenade côte à côte. La franchise y trouve son effet le plus vif par un équilibre de courtoisie, qui veut négliger le tien le mien, et ne considérer que le nôtre, le tout homme dans l'homme, que je ne sais que par moi, que tu sauras de toi. Quand le lecteur reconnaît, l'amitié s'éveille. Alors, il s'aperçoit qu'elle était la lumière de la beauté si simple. Prêcher les autres, quelle impudeur ! Mais Alain, cet anonyme, peut dire quel il est, quel tout homme pour tout homme. L'anecdote n'est que rencontre et n'est que rien. Alain a inventé ce genre de la confidence vraie qui répudie la confidence. Nul ne s'est peint au plus exact, finalement, mais sans l'urinal de Montaigne et la braguette d'Henri Brulard,

dont il avait horreur (et pourtant il idolâtrait Stendhal). Tel fut le journaliste, on oserait, il faut dire : naïf. Sa juridiction s'étend aux limites de soi. Plus outre, c'est aussi loin que les étoiles. Sur trois mille *Propos* d'avant Quatorze, combien de ces chefs-d'œuvre circonscrits ? Si ceux d'un peu plus tard s'en mêlent, à eux l'inventaire. La guerre imposa le silence, tout autre que la pudeur. Il avait juré de partir et partit. S'il avait été tué sous Verdun, serait-il Alain ? Qui trierait à la volée, parmi les trois mille, la piété aidant, que de pages, que de sagesse, que de beautés de prose déjà ! Assez pour illustrer le prénom qui ne se voulait un nom. Alain cependant hésitait et ne l'était encore tant qu'il était Émile Chartier le professeur, qui avait domaine à part.

Le philosophe perçait partout dans les *Propos* de la Dépêche. Et même le professeur, mais professeur comme en vacances, qui se souvient au vol, un conte de Platon, une remarque de Descartes. Cet air de familiarité ne trompe point. Un art d'analyste aussi, dont l'exemple n'est que chez les grands ; une patience de forçat à défaire les nœuds des nœuds : attendez ! N'avez-vous pas loisirs ?... A cette ruse de ralentir et de reprendre, sans fin reprendre, on aurait dénoncé le philosophe, j'entends de race pure. L'enthousiasme seul aurait pu tromper, qui n'est pas ordinaire ni même recommandé. Alain, de Spinoza ou des Stoïciens, comme un chrétien parle de l'Évangile. Les jurys se méfient de la ferveur. Et, pour tout dire, ce qu'il y avait de poète dans le journaliste des *Propos* et qui éclatait partout, cela vous sentait l'hérétique, le sophiste peut-être ! Les philosophes du métier sont pointilleux à leur privilège d'introductions dormitives et de style plat. Et de disséquer, pour qu'il y ait assurance que tout soit mort, Socrate mort. Cet Alain, qui ressuscitait les morts ! On ne dit pas assez qu'Alain connaissait admirablement toute la philosophie, sottises comprises, et l'en-seignait. Mais connaître ainsi, dont il s'animait (plutôt de rire que de colère), distribuant les têtes quand elles manquaient, c'était la partie honteuse du connaître. Quand on est par nature à hauteur de branches, on ne peut tolérer d'abord de penser si ras. Puis, si l'on continue de penser au plus haut, oui : on s'apprivoise à descendre. Mais quel regard de son bleu, à vingt ans, lui qui savait le ciel, les nombres, les oiseaux, hommes et femmes déjà, et savait voir, et que c'était là probablement tout le savoir !

Sa chance : il vit Lagneau, quand il ne s'attendait à rien du tout qu'aux pitreries indispensables (thèse antithèse), à de la philosophie comme on croit qu'elle est et qui n'est que des recettes et des politesses (il faut bien vivre !). Au jeu de se dire : qu'eut-il été ? Trop vite de répondre : Chartier sans Lagneau rien de Chartier. Qui de nature est grand finira par l'être. Musicien, tacticien, astronome, banquier, romancier ?

L'homme avait tant de facilité à magnifiquement l'être ! Mais je crois qu'il eût méprisé les ridicules combats du pour et du contre.

Lagneau, de sa barbe rousse et le front rocheux, émergeait de ces disputes comme d'une eau brouillée, et, par dedans et par-dessus les penseurs, pensait. Il était la Pensée qui aussitôt l'est toute, à l'état pensée, toujours remonte et tout remonte de ce mouvement qui pense. Parmi les doctrines petites, les étalages à la mode, son regard de myope se cognait, se perdait, cassant la vaisselle et s'excusant, mais ne s'excusant pas tant de l'avoir cassée. Du travail à ne plus faire. Et puis tout, de ce zéro-là, en s'aidant de quelques rares bonshommes qui devaient savoir comment, Platon, Spinoza, Descartes, leur soufflant de la vie dans les narines, une sorte de Jugement Dernier, où redresser tous ceux qui peuvent, et dresser enfin le ciel et la terre comme ils sont, et Dieu, qui n'est nulle part et qui est Dieu. Un Michel-Ange de collègue devant trente gosses, l'examen ou le concours au bout, la redingote, les lunettes, les copies bien corrigées. Avouez que l'homme est un radieux animal. Et cela meurt à la quarantaine, on ne saurait dire d'épuisement ou de joie. Alain, qui peut-être serait mort comme l'autre qui disait en mourant : je crois que deux et deux font quatre, qui sans doute riait à l'éclat de la vaisselle, à cet ingénu sublime qui confondait ou fondait la psychologie et la logique (comme on dit) et la métaphysique, le programme en charpie, tout total et, ce qu'Émile enfant soupçonnait, en carriole, quand son père lui apprenait le Bouvier, Andromède, les Trois Rois, que voir et percevoir c'est tout, qu'il n'y a rien d'autre que le monde ; et l'Esprit, quand il rêve, c'est encore le monde qu'il perçoit. On se flatte à vingt ans d'innombrables rencontres qui seront la vie. Mais le feu sur la colline, l'Esprit Dieu qui brûle dans la joie ? Inconnu au trousseau comme au programme. A partir de quoi (plus rien au sommet des collines), les grades sont grades, l'École une école, et même les Propos trois mille, des papiers sous prénom breton.

Pieusement, sous sa signature gradée, il voudrait exposer, séduire, peut-être ; dire, ordonner les paroles du feu. On tolère ; on imprime ; on ne lit guère. Trente gosses... songez donc ; nous autres qui parlons cinq langues ! Ce n'était que du Secondaire. Il y eut des repas sauvages autour de poulets à la crème. On hochait de nobles crânes, au regret vraiment de ce grand diable de garçon qui s'obstinait, qui n'arrivait pas à vieillir ni à oublier son maître. Hélas ! Tant de talents ! D'autant qu'il est rare de distinguer l'Ourse Grande de la Petite. Quelle carrière, s'il consentait ! Tête de l'Orne, qui fut le département réfractaire. S'il plaide Hamelin, on se dit que c'est contre Bergson. S'il plaide Bergson, on se dit qu'il est contre tous. Le sauvage, qui ne l'est du tout, joue à plaisir de son portrait de loup-garou ; l'épiderme, c'est vrai, à ne pas supporter les cuistres. Peu

à peu s'en écarte, se retire à soi, piano et violon, l'huile et l'aquarelle, lire, écrire, ses Propos de plus en plus les siens, ses élèves courageusement les siens, où quelques crânes ne hochent pas encore. Trop heureux, car il a le bonheur naturel. On regarde vers ce jugeur : on sait qu'il admire quand cela vaut. On redoute. On espère l'approbation. Les administrateurs, l'oreille aux rumeurs, lui font confiance, et la République ! A Henri-IV, où il enseigne, ce sera pour la seule gloire de Dieu : cela sent la guerre.

Le journaliste Alain explique autant qu'il peut, modère ou le voudrait. Il fut, avec Jaurès, la conscience de ce temps-là. Jamais Alain ne se consolera de ces jeunes qu'il enseignait, deux ou trois sauvés par miracle ; les autres poussière de Somme, comme il disait. Quand s'est-il lassé d'écrire que l'espèce est généreuse, que l'héroïsme du premier élan vouait la jeunesse au sacrifice ? S'il s'engage à quarante-sept ans, ce n'est pas qu'il cède à la bourrasque. Il refuse le rôle de recruteur qu'on réserve à son âge : il ne parlait que libre. Il est plus simple et plus franc d'accepter l'obéissance telle quelle. Elle délivre du moins des poulets à la crème, des sociétés, des congrès et des philosophes de cabinet : qu'ils y restent ! Artilleur par la stature, de son pas appuyé, sans fièvre, il entre dans la guerre pour se garder soi, pour voir et percevoir, qui est savoir. Il a une vie, une œuvre, derrière. Des liasses dans une armoire, les Propos en vrac, les meilleurs des premières années en quatre volumes élégants, déjà rares ; une œuvre bientôt effacée, le journalisme au fil des jours. Des cahiers pour le plaisir, tout ornés de dessins et de prose chantante ; ou ces deux, de *Méditations sur la Mécanique*, journal aussi d'une aventure sans compagnons. Par là les hautes sources, bien cachées. *Les Lettres sur la Philosophie première* enfin, propositions l'une après l'autre plus que lettres. Elles attendent depuis 1911. L'artilleur, avant de rejoindre, les relit, les avoue ; à publier si l'on trouve qui ; mais il laisse Criton à la couverture, comme il signait ses dialogues jadis, qui avaient l'estime sinon la bénédiction des crânes. On dirait que cet homme qui a tant écrit (il avait brûlé en 1905 les trois cents pages d'une *Analytique Générale*) ne veut garantir, dans le dénuement solennel du départ, que ces lettres courtes, si denses et enchaînées qu'il faudra toute une œuvre pour démêler, éclairer, permettre de lire.

Qu'est-ce ? Une sorte de décantation de Lagneau jusqu'à l'extrême, qui est une série si continue de principes, ou, si l'on préfère, de nécessités reconnues, que chaque pensée, quand elle se prononce, confirme toutes les autres et les inscrit toutes en soi. Modèle sévère de l'Analyse Réflexive, telle que Lagneau l'avait définie. Et ce n'est pas autre chose que savoir ce que l'on pense quand on pense, c'est-à-dire quand on perçoit. L'ordre du reste moins important que le rassemble-

ment ; l'ordre est un discours encore, pensée perdue et qui nous perd dès qu'elle se sépare et s'envole ; le rassemblement, au contraire, qui est la réflexion même toute vive et sur l'objet présent et perçu. Très exactement, dans ce mince recueil des *Lettres*, une Métaphysique de la perception, qui n'est du tout à confondre avec l'Ontologie traditionnelle, qui est une Métaphysique de l'objet, l'être de l'esprit dans l'objet. Ici, l'esprit libre à sa place d'esprit, qui n'a de place nulle part ailleurs qu'à percevoir les objets existants qui sont le monde. Des cours de Lagneau aux *Lettres*, il y a l'aventure des *Méditations sur la Mécanique* qui sont une aventure du disciple à ses risques et périls ; les *Méditations* inachevées comme il convient. Il n'est pas nécessaire d'aller si loin ni de se contenter absolument dans ce qui n'est que philosophie seconde, mais le risque est nécessaire afin de s'établir dans la Philosophie première et toujours s'y rétablir. C'est, par réflexion sur l'esprit en acte ou percevant, se saisir d'esprit, de l'absolu de l'esprit, contre quoi les discours d'un sophiste ne peuvent rien, fut-il le plus brillant des physiciens ou des géomètres. Autour des poulets à la crème, on ne rencontrait guère (c'est toujours de même) que des contempteurs de l'esprit, les uns au nom de la science, qui ne serait que l'abaissement résigné de l'esprit à la condition des choses (et le psychisme, comme ils disent, un aspect de la chose humaine parmi les choses), les autres inclinant à quelque vague mystique d'intériorité ou de tables tournantes, presque tous inquiets et timides, négateurs dans leur fond, aussitôt terrassés par tout ce qui donne puissance, machines ou galons, adorateurs secrets de tous les poulets à la crème. C'était bien mal défendre la République.

Un esprit serait lâche ? « O mon mépris de jeunesse, enfin je te reconnais. » Un esprit à la guerre ? Il y en eut tant d'autres. Ce n'est pas l'esprit qui fait la guerre, c'est le canonier qui pointe et qui tire. L'esprit, qui plane ; Lagneau partout, nulle part, qui n'est que ce rien dans le monde en guerre, comme Dieu n'est rien s'il est Dieu. Sauver l'esprit de ce tumulte de canons et de discours. *Les Souvenirs de Guerre*, un des livres les moins lus. Les éditeurs : ce n'est pas un bon titre. On ne veut pas se souvenir. La plus haute pensée de notre temps s'est levée du pays de la boue et des morts. menteurs à gages, qui voulez faire croire que vous admirez Marc-Aurèle : ce fut, je l'ai dit, l'honneur de notre temps. Alain, dans la boue militaire, l'oiseleur enfin à la hauteur de l'homme.

Les hommes, des hommes. Tout est rude, tout est clair. La mort, quoi de plus clair ? Alors, la vie des hommes comme elle est, sans parade et sans but, sublime. Le normalien professeur se dissipe comme un brouillard du matin. Il ne reste que cet Alain, la voix la plus simple, le soldat toujours citoyen. Le voici qui écrit sur ses genoux, barrant d'un

trait la lettre où il énumère les cache-nez et le chocolat : Chapitre premier ; un trait à la fin du chapitre. *Mars s'improvise*. Les plus belles pages inaltérables, ce chapitre par exemple des *Mensonges à soi*, aussi grave qu'une lamentation de Golgotha. Ce n'est qu'un essai de Mars. Dans un souci de justice et de modération, il reprendra, après la gloire et le défilé sous l'Arc. Ce Mars fait peur encore. Pierre de touche à qui veut juger. Ce sont des pages qui brûlent. On ricane : soldat mécontent. Et ce n'est pourtant qu'un Traité de politesse des hommes en guerre. Mais ils ont juré de caresser le mufle, s'il bave la guerre. Le guerrier juge mieux, comme ce général qui disait, ayant lu : « Quel grade avait-il ? - Brigadier, mon général. » Et le général : « il connaît bien la théorie du commandement. » Vous qui faites, sachez ce que vous faites. La guerre, si la guerre, caporal ou général. A chapitres brefs, comme étaient les *Propos* de la Dépêche. Une prise puis une autre. Ce n'est plus philosophie Réflexive ou Première, ou plutôt ce l'est toujours, mais à même, que ce soit piétaille, aumônerie, le héros ou l'arrière qui ignore et qui déclame. Manfred, Théodule, lorsque ces chapitres seront célèbres nous serons en paix. Ce n'est pas demain. Comme disait Montaigne : la sagesse après la vérole. C'est dans l'ordre. Longue est la vérole, et ce n'est pas la sagesse qui la guérit. Guerre jugée n'était que pour l'honneur. Guerre encore, qui jugera ? Disparue, qui s'en souciera ? Alain se consolait de cet homme frivole, qui d'abord en guerre avec soi, la fatalité de soi à soi. Quand, un jour de miel, il n'y aurait plus de guerre, *Mars ou la Guerre jugée* resterait le loyal examen des passions guerrières ; elles le sont toutes. Il n'y a plus d'empereur romain, on lira toujours Marc-Aurèle, empereur de soi.

Plus d'empereur ? Alain riait. Les noms changent. Les choses ont ceci de rassurant qu'elles sont merveilleusement les mêmes ; et l'homme parmi les choses, le même. Par exemple l'armée démocratique ? Non, l'armée. Colonel ou Pharaon, c'est l'éternel pouvoir de ce genre de pouvoir. L'esclavage non plus n'a pas changé. Le voir, le dire comme on le voit, comme Thalès regardait la Pyramide. Ce n'est pas qu'il soit fou d'espérer un mieux de l'homme, le progrès comme on l'appelle. Alain a pris pour soi cette idée d'Auguste Comte que de petits changements suffisent, toujours dérivés de la nature des choses. Ce n'est que s'embarquer autrement. Le premier pas décide d'une suite indéfiniment, et d'une qui n'est pas une autre. On peut toujours rêver d'une guerre juste et se lancer à la faire. Il faut savoir qu'on ne la fera qu'injuste. Il y a toute la profondeur du monde dans un commandant de chasseurs : celle d'un commandant de chasseurs. M. l'Aumônier sourira et bénira, qui est aumônier comme l'autre est commandant. Dieu lui-même n'y peut rien, car il est Dieu. Qui se soûle de victoire paiera la note exactement. Méditation qui est platonicienne : Dieu innocent laisse la nécessité éternelle et néces-

saire. On ne peut être plus terrible ni plus secourable. Mais à nous de voir et de vouloir voir, et ne pas imaginer dans le chef de guerre on ne sait quelle onction socialiste ou paternaliste, après quoi l'on dira que Mars est un livre amer. Quelle douceur espérait-on du jus de ce pressoir ? Ne pas faire la grimace si l'on a décidé de boire. Ne pas espérer que Dieu changera. Je pense à ces pages, aussi belles que du Beethoven, qui termineront quelques années plus tard les *Onze Chapitres sur Platon*. Une musique à faire comprendre ce que disait Platon, que la philosophie était la plus haute, la plus pure musique. Il n'y a pas eu beaucoup de cette philosophie-là depuis Platon. Si le philosophe se sauve en récusant (c'est de la musique), le philosophe à son tour jugé. Il y aurait donc philosophe et philosophe ? Il y a.

On devine parfois une entente de nature entre la prose, quand elle est française à la façon d'un vin, et notre philosophie propre, qu'il est si difficile de définir, même de sentir. Chez nous le sol se dérobe sous les systèmes. Les esprits les plus profonds ne proposent guère que des méthodes. Le fameux *Discours* n'est qu'une préface, et s'excusant. Encore, comme Alain le montre en son *Étude sur Descartes*, le plus cartésien de Descartes n'est-il pas l'achevé des raisons, ni même la méthode, mais Descartes, cet homme familier et retiré qui se livre et qui se garde. De quoi rire quand on nous accuse d'être cartésiens par une clarté trop soutenue, comme d'un comptable zélé qui répartit par colonnes ! Descartes peut-être n'était pas cartésien, pense Alain, mais il était Descartes, c'est-à-dire une certaine manière de se poser dans l'être et la pensée. La prose est Descartes, l'œil et la main, l'humeur, une audace, une liberté, un absolu du trait. Il juge tout du plus haut que haut, qu'il nomme Dieu, qui est la raison de la mise en ordre et non pas l'ordre des raisons. Alain l'attend à son portrait de l'homme, lui aussi jugeant de son haut de haut, l'ordre des raisons justiciable seulement de la Sorbonne. La seule différence entre le philosophe et le moraliste, en France, ce haut de haut, la Philosophie première, qui est dans chaque trait, ou qui n'est rien. Hegel disait à peu près que nous étions le Peuple du Jugement. Quel éloge ! Il songeait au Système, nuage sur nuage, et nous, devant le nuage, bouche bée : ce n'est qu'un nuage. Dans notre Alain, aucun nuage : ceci qui est ceci, cela, l'une et l'autre chose ; un canonier, un aumônier, la fonction, la chose chose. Le système écroulé en tant que système, mais l'esprit pensant toujours (Dieu ne serait qu'un Dieu pensant), autant décrire la chose. La prose alerte y suffit, sans aucune armature théologique. Elle court, vient, revient, boîteuse, dit-il, comme la justice. Le jugement partout et tout à propos de tout. L'éclair, comme l'éclair de prose, seul capable d'illuminer tout.

A partir de *Mars*, du même élan, les livres capitaux se succèdent. A son poste de téléphoniste (toujours sur les genoux, parmi réclamations véhémentes de souliers imperméables et confitures), les *Quatre-Vingt-Un Chapitres*, qui sont un autre traité de Philosophie première, mais tous liens rompus en apparence. Soupe de cailloux, comme il écrivait de Goethe. Qui comparera les *Lettres* de 1911 et les *Quatre-Vingt-Un*, je lui souhaite de découvrir l'essentiel de la différence, qui n'est pas dit. Ouvertement, cette prose n'est plus une prose de professeur. On dirait aussi d'un homme qui se hâte, car le canon gronde. *L'Éloge de Descartes*, prose au regard noir, fut écrit en remontant, dans un camion. Avait-il tout dit ? Il faudrait, songeait-il, amplement, somptueusement dire. Après l'entorse et l'hôpital, il dénoue. Au tonnerre de Verdun, musicien, peintre, poète, il se souvient ; sollicité, défié par son capitaine, qui est tyran par la nécessité du capitaine, il médite, il construit, rassemblant, séparant ce système, qu'on peut prendre pour un système, où tous les arts sont des arts, chacun fermé sur soi, la peinture comme on est capitaine, la prose de brigadier. *Le Système des Beaux-Arts* revient à penser par les causes que la prose est prose comme est boiteuse la justice, temple le temple, chaque art par sa matière, sans quoi l'art ne serait que fumée sur l'art. L'esprit, toujours cette lumière qui n'est saisie nulle part, éclaire tout art, l'esprit dans la matière ; ou mieux : contre. La rencontre d'une matière délivre à chaque fois l'esprit, mais c'est l'esprit qui se délivre. On dirait une métaphysique de l'objet, tant l'art est d'objet, le solide et le réel avant le beau, les conditions au plus strict, de la meulière ou du sonnet, tout cela prenant un sens comme on dit que le ciment prend. Matières et matérialisme, car c'est le vrai du matérialisme que ces liens de nécessité pour que l'esprit soit, qui ne serait que l'esprit possible sans le ciseau ou la brosse.

L'artiste devrait être penseur et le penseur à l'image de l'artiste, non par quelque négligence affectée mais par les cailloux de sa soupe de canonier. *La Jeune Parque* : de 1917 ; le *Système* : 1917. Ce sont de ces rencontres que Dieu hésiterait à nommer occasionnelles. Et Dieu vous le jure, chers historiens, deux solitaires de la totale solitude ! Une époque serait-elle un peu plus que de nomenclature ? Lagneau n'avait pas poussé par-là. Devant le disciple, comme voué à l'aventure, l'univers de nouveau quand le canon se tait. Il faudra donc encore tout dire ? Non plus ces chapitres brefs au son du canon, mais maintenant de la musique dans la musique. Il disait : « *Les idées et les Âges*, c'est la guirlande. » Songez à la Nuit, au commencement. Qui veut aussi beau que la Pastorale en français français n'allez pas ailleurs. Nous avons à le dire en prose. Celle-là. Les idées au ciel de la terre, l'âge est venu. D'autres élèves. Ils sont si jeunes, on se demande comment il se fait qu'ils ne sont point

morts. S'ils avaient tort ? Le vainqueur dit que la paix c'est moins facile que la guerre, Alain dirait oui à ce vainqueur : le flot remonte, de toute la sottise. Les zélés de toujours, pour barrer, à leur tête Michel Alexandre, sa belle tête dans la lumière, ont improvisé les *Propos*, *Journal d'Alain*, quotidiens. 1921 retenez la date.

Il s'écrivit un chef-d'œuvre jour à jour pour tous et pour quelques-uns. Alain, hors de guerre, était comme un Lazare. Romain Rolland disait : « ce cher Alain qui s'est mis à écrire pour trois ou quatre. » Seule manière d'écrire universellement. Un autre style, une autre époque. Nous. Pour qui de nous, de tous, le Rossignol n'éclate en rossignol ? La littérature des littérateurs n'est plus qu'une terre sous le pas foulée. Ce ne sont plus les *Propos* de la Dépêche. Personne pour entendre, mais tout libres et familiers, les *Propos* autour des livres, comme un chant déborde, car le flot d'esprit déborde. Il écrit et chante de tout et de tous. Le poète qui devait venir est venu : Valéry le prince, devant qui la prose s'incline ; mais le poète n'a pas su dire : vous me valez. Il y fallait des siècles que le poète n'avait, Platon, à plus de ses deux mille ans, toujours Platon ; et Platon se dit : c'est dans l'ordre. Il chante alors ses deux poèmes qui ne sont qu'à lui : *Les Entretiens au bord de la mer*, *Les Dieux*. Lisez, vous ne pouvez mieux. La mer, exactement la mer, qui n'est pas une apparence ni un Dieu, serait-ce Neptune : chacun se dit que c'est la mer, et que ce n'est pas Neptune. Exister, qui est ça ; penser, qui est penser que l'existence, ça, la mer, pas autre chose. La droite, le triangle, le cercle, ce qui pense si l'on pense, afin de penser la mer et tout en mouvement comme la mer. Encore les *Lettres* (de 1911), les *Méditations sur la Mécanique* surtout. Mais c'est Alain devant la mer, de cette falaise comme de sa vie : l'âge, la guerre, la mort, tout ensemble, le trait de la prose partout. Les raisons dernières de la politique radicale sont dans les *Entretiens*, à qui veut comprendre le pouvoir comme la mer, et nous qui risquons l'idée ou la barque, citoyens à la bordure. Le difficile du grand art de vivre ou de penser est toujours et partout de séparer et de joindre l'idée et la chose, la liberté et l'obéissance.

Il fallait *Les Dieux* comme un chant d'adieu. (*L'histoire de mes pensées* n'en sera que la préface.) C'était le livre qu'il préférait, son *Platon* avec ; Platon n'est pas dans la liste des Dieux, une chance pour qu'il soit un Dieu ! Le livre du haut du haut, qui est lumière et pardon, jugement. Ne vous trompez pas, âpre autant que *Mars*, toujours du canonier mécontent, mais si content. Et qui sait si *Les Entretiens* et *Les Dieux* ne sont pas aussi le même livre, l'un supposant l'autre, comme il faut bien, puisqu'une pensée qui ne l'est pas toute ne l'est plus du tout ? Le vent de mer a soufflé la théologie. Il n'est science que de la chose et la théologie serait la science de Dieu chose, impie à force d'indiscrète piété. Cette

image réjouissait le philosophe, du Père qui se retire (dans le *Timée*), la création crée. Le Dieu enfui, on l'appelle, il ne répond : innocent ou absent ? C'est pourquoi tous les Dieux des *Dieux* ne sont que des idoles ; Jupiter n'est qu'un César où le sérieux de César ou le nôtre devant César, sans oublier les Dieux capitaines et lieutenants ni l'éternel Esope et ses bouts de prose, fables ou propos. Comment lire ? Tout est Dieu, le fut, le sera ; le buisson, la source, le bouc, le Dieu qui n'a pas de visage, celui du Saint des Saints qui ne souffre plus d'en avoir. Quand on lit comme une histoire, que faire, l'histoire lue ? S'accrocher aux dernières pages, inventer la suite de l'histoire ? Les *Dieux* ne sont pas une histoire ; ou plutôt, comme les contes d'enfants, cela recommence toujours. Tous les Dieux vrais ensemble, eux tous incapables d'être autre chose que des Dieux, même l'esprit, qui voudrait brûler les autres et c'est lui qui brûle ! Tous Dieux choses, oui même Dieu, celui qui s'adjuge la majuscule. Ce sont des mélanges, comme le mur et le temple sont des mélanges, ou des reflets d'un autre Dieu, selon l'ordre des âges.

Je ne dirai ni la vieillesse ni la mort qui sont des accidents. Si vous avez la passion de l'éternel, lisez, le nez dans la page éternelle ; innombrables pages qui ne sont que la même, notre temps parmi les autres, l'homme ou ce regard de l'homme qui passe Dieu ; car il faut dépasser le Dieu qu'on cherche, dès qu'on accepte le modeste orgueil de n'être qu'un homme.

En Bretagne avec Alain

Je n'ai pas noirci de carnets, au jour le jour. Ma paresse me donne raison. Étais-je là pour noter aussitôt toute parole comme éternelle ? Alain ne s'arrêtait pas sur le sentier afin de proférer pour les siècles. Il s'arrêtait pour regarder les saules. Il m'enseignait le rouge-gorge. Il guettait le départ des hirondelles. Il était fier d'avoir dessiné son puits et sa maison. Plus fier encore de certaines blanquettes et de ragoûts compliqués, qu'il célébrait d'enthousiasme, puis dont il se moquait de bon cœur. Le temps des improvisations culinaires était passé. Mais il s'agissait encore de démontrer, car tout se démontre, comme il faut allumer une pipe à vent debout, à la façon des artilleurs. Aussi, tailler les rosiers, et même, savoir cueillir les roses, avoir un œil aux gourmands. Le grand rosier blanc, presque un arbre, on lui laisse ses fleurs ; et cette multitude de roses soudain, c'est une joie qu'on attend ; mais, quand la joie s'en est allée avec les fleurs, surtout il ne faut pas manquer de couper les fruits. Quelque amateur ne se réjouirait que des roses, écrirait des roses, oublierait le rosier. Ce rosier blanc, contre la barrière, c'est un être de la maison. Quand on sera rentré à la ville, on rêvera de lui et de ses frères. Le jaune, dont les fleurs énormes ne sentent rien, mais qui s'obstine jusqu'à Noël ; et les quatre de la façade, qu'on dérange poliment matin et soir en ouvrant et fermant les volets, les glorieux de pourpre et de chair.

C'est ici. Vous avez reconnu le toit d'ardoises, haut penché, sans lucarne ni mansarde. Sous le bandeau bleu, la maison sourit à deux fenêtres. Vous seriez tenté de monter les marches et de frapper aux vitres de la porte. Souvenez-vous qu'on est en Bretagne ; il faut faire le tour. Par la cuisine, s'il vous plaît. En passant, vous apercevrez le puits, caché par les hortensias roses. Devant, derrière la maison, c'est une débauche d'hortensias roses. On en offre à tout le pays. La bonne sœur vient en chercher pour sa chapelle. Une année, ce fut une folie de pois de senteur.

Les graines aristocratiques venaient directement d'Angleterre. Sous le regard amusé du philosophe, le jardin minuscule se pavanait. C'était plus de pompe que n'en pouvaient supporter les figuiers à figues, le poirier sans poire, le pommier de bonne volonté. On se contenta de nouveau du gazon maigre, où joue la chatte des voisins. Les hortensias, c'est une autre histoire. Ce sont des Bretons entêtés, qui vivent d'eau et de soleil. Ils seront fidèles jusqu'à la fin du monde. Ici, chaque maison a ses hortensias, son toit bleu encadré de deux cheminées courtes. Sous la pluie et le vent la maison du sage est comme tant d'autres.

Visiter ? vous n'apprendrez pas grand-chose. Mais je veux bien vous introduire dans la maison de jadis. Celle d'aujourd'hui, qui a passé les vingt-cinq ans, n'est pas si gaie ni si pimpante. Elle a pris la couleur de la terre. On dirait qu'elle y est entrée. Elle est plus modeste encore, plus rustique. Alain la préférerait ainsi. Alors, la barrière était bien blanche, la porte ne battait pas, les soirs de tempête. Alain regardait les petits saules qu'il avait plantés. Ils n'étaient que des espoirs de saules. Ce sont des saules maintenant : ils disent la brise la plus légère. Au temps que je peins, tout était espoir dans la maison neuve. Il s'y préparait de grandes choses. Au matin, c'était là qu'il y avait la première lumière, vers cinq heures, même à la fin de septembre, quand les nuits sont déjà longues. Sans dimanches. Ou plutôt, c'était dimanche et joie, tous les jours, de se lever à cinq heures. Quand Alain répétait le mot de Stendhal, que la vie est faite de matinées, ce n'était pas une vaine parole. Le café, tout de suite, que le philosophe préparait lui-même. Pendant ce temps, la bonne fée du logis disposait la chambre d'Alain à n'être plus chambre de nuit, qui sent encore le sommeil, mais chambre de jour, offerte à tous les bonheurs de la lumière. Le café pris, n'allez pas imaginer que le philosophe se précipitait à écrire. Il s'allongeait de nouveau et rêvait. Puis, insensiblement, et comme naissant de la rêverie, sa prose chantait, à bouche close. Alors, l'homme chantant se glissait du lit au fauteuil, où il écrivait. Sur ses genoux, toujours, dans la posture la plus téméraire. Si des Propos, c'était la feuille pliée en deux, écrite au dos. Mais les livres, il aimait à se les donner en de somptueux formats. Les grandes feuilles s'accommodaient aussi des genoux, par miracle.

La rêverie, souvent, était longue. Je sais qu'elle surprendra. On peut se faire une étrange idée d'Alain, à lire un peu trop vite ce qu'il écrivit du rêve. Parce qu'il réduit à presque rien ce qu'on nomme les images du rêve, n'irait-on pas croire qu'Alain était homme à ne rêver pas ? Or il rêvait en amateur de rêves, comme il dormait en connaisseur. Il contait volontiers ses rêves, il les contait comme il contait, merveilleusement. Il s'attachait à conserver l'éclat, la surprise, l'enjouement ou l'horreur, les ruptures, les bonds. Il avait des rêves de toutes les sortes,

quelques-uns complets et achevés, romans ou symboles, qu'on le priait vainement d'écrire. Il y composait des symphonies, qu'il décrivait en souriant, et même, une fois, ce fut une symphonie d'odeurs, dont le souvenir encore le ravissait. Entre rêve et rêverie, c'était le creux de son bonheur. Il se racontait les romans qu'il aimait, brouillait à plaisir l'enchaînement et les épisodes, inventait, à ne plus jamais reconnaître cet autre roman du vrai roman, qu'il relisait une fois de plus pour se prendre en flagrant délit. Mais si le livre s'ouvrait au milieu, tant pis ; le rêveur impénitent tombait dans le roman comme dans un nouveau rêve, et mêlait inextricablement ce qu'on lui contait et ce qu'il se contait. Rastignac ou Rubempré n'étaient plus des personnages, c'était des familiers. Il ne les démontait pas comme des mécaniques. Il épaississait de vie ces vies, d'ombre ces ombres. Il me confiait soudain qu'il avait dit cette nuit à Rastignac... Et le voilà parti ! Ce qu'il lui disait maintenant, me le disant, s'ajoutait à ce qu'il avait dit. Cela faisait un autre rêve, ou le même, indéfiniment. Ou bien, c'est qu'il avait été Rastignac en personne. Et des amours, et des aventures, comme on peut songer. Jamais il n'était Goriot, ni aucun avare, ni aucun des vieux. Toujours un jeune, un lion, un amoureux, un homme à dettes, à soupirs et à rendez-vous.

Si vous aviez attendu quelque professeur sur faux-col, happant les références, tenant ses fiches à jour, ou seulement quelque grave penseur, la vue éternellement tournée au vrai, au beau, au bien, vous auriez été déçu. Il avait la vue à tout, le cœur à tout. Il ne se lassait pas d'être ni d'aimer ; ni de penser, puisque la pensée est dans l'être ; mais il ne pensait point que l'être fût dans la pensée. Il se prenait tout ; il se voulait tout. Quand il vous aimait, tout en lui vous aimait et il vous aimait tout. Il ne séparait pas. Qu'on me pardonne de ne pas séparer davantage. Si j'écrivais de son œuvre, je voudrais en écrire comme je puis faire de ses rosiers. Cela poussait, fleurissait autour de moi. J'étais entré dans le jardin magique un jour pour toujours. Il était le philosophe enchanteur comme il était l'enchanteur des roses. Il n'aurait pas fallu lui dire que la fleur était moins belle que cette prose qui venait d'éclorre ; puisque ce n'était pas vrai ; puisque le beau, justement, c'était que sa prose fût aussi belle que la fleur. Un jour, me parlant de Schumann, il fit le geste de tendre vers moi un vase d'admirables roses, roses de nuit et de sang, et, les humant de loin, les regardant avec amour : « Schumann, pour moi, ce sont ces roses. »

C'est ainsi que naissaient *Les Dieux*, l'un après l'autre, quand je suis entré pour la première fois dans le jardin breton. Un ami commun m'avait écrit qu'Alain désirait fort que je vinsse le voir ; où c'était, comment s'y prendre, le nom de la maison, que d'ailleurs on m'attendrait à l'autobus. Je n'imaginai rien. Le cœur me battait comme aux enfants. Je n'avais rien fait pour mériter plus qu'un autre. Je n'étais pas un de ces vainqueurs incontestables, qui fait plier la vieille Université sous le poids de leur science et de leur autorité. J'avais sauté les obstacles un peu mieux qu'à la gymnastique ; je n'en étais pas beaucoup plus fier. Simplement, de mon banc d'élève, je m'étais donné tout, moi aussi, comme tant d'autres faisaient. Non pas le premier jour ; un certain jour, que j'avais reculé le plus possible, mais qui était venu bien vite. Il s'agissait, je m'en souviens, de la Troisième Méditation de Descartes.

On était perdu dans l'ontologique comme au fond d'un trou. Ne vous figurez pas un maître qui sait, qui a attendu de comprendre et de savoir avant d'enseigner, puis qui, du haut de sa chaire, enseigne comme on distribue. C'est ainsi qu'on enseigne, Dieu merci, et souvent Alain enseignait ainsi. Il y avait des leçons faciles, et de ces chemins clairement tracés qui disent où ils vont et d'où ils viennent. Mais, ce jour-là, Alain était perdu, et certes plus profondément que nous. L'essence et l'existence faisaient des leurs. Elles en étaient toujours au point de se joindre ; toujours elles se séparaient l'une de l'autre, comme si nous louchions. Le maître, les élèves, et Descartes pour commencer, tout était sérieux jusqu'au sévère. C'était bien là le plus sublime effort de toute pensée. Mais ensemble, comment dire ? rien de moins sévère. Ce grand sérieux, aussi bien, était frivole. Nous autres, les enfants, nous étions tendus à craquer. Mais il fallait entendre et voir comment notre maître, tout tendu, soudain se détendait, nous détendait. Une corde qui saute, toute la divine musique retourne au ciel. Si l'on veut sauver la musique, il est sage de ménager les cordes. Somme toute, quel besoin de la Somme, de l'Être et de l'En Soi ? Quelle étrange prétention ! Il n'était que temps de retourner à soi, de se retrouver, de s'aimer soi. Le geste même, qui allait saisir, lâchait tout. La question elle-même était remise en question. Rien n'a d'importance, si je veux. Entre l'essence et l'exis-

tence, une anecdote s'insinuait. C'était à l'Être de craquer, non pas à nous.

Le sourire est un autre genre de preuve. Le loisir est le plus beau de ce beau travail, le loisir qu'on décide de prendre. Notre lutteur s'accordait la mi-temps. Les plus ardents étaient bien obligés d'y consentir. À vrai dire, ils s'apercevaient un peu trop tard qu'ils avaient consenti. Secrètement, ils devaient en éprouver quelque remords. Mais quoi ? Le philosophe aux mille ruses était aussi le philosophe sans peur. De nouveau, il fonçait sur l'obstacle, de tout son crâne. Il avait le crâne dur ; et l'obstacle n'était que de fumée, peut-être. Peu à peu, on s'instruisait du problème, mais du dedans, comme l'explorateur s'instruit du gouffre. On s'instruisait aussi de soi, comme fait aussi l'explorateur. Et c'est le tout de tout problème. Être perdu, n'être point perdu, finalement cela revenait au même. De mon gradin, j'assistais à ce jeu, le poète dirait suprême, qui n'était du tout un jeu, qui était un jeu. Jusque-là, sur Descartes, je n'avais guère pris de notes, car, décidément, je ne comprenais pas. Et voici, tout à coup, que j'étais au moment de comprendre quelque chose. Une formule me tomba sur le papier : « l'essence est moins qu'un âne mort. » Après quoi, je me mis à gratter en furieux, désespéré de ne pouvoir tout saisir et tout garder.

Qu'avais-je compris ? Je ne puis le dire. Était-ce quelque chose ? Le passage d'une idée à une autre, peut-être. Moins encore. Ou bien, tout autre chose. Ce que c'est que penser. Ce que c'est qu'être un homme. Que d'enfants, qui jamais n'auront rencontré d'hommes, mais seulement des adultes, ces vieux enfants ! Alors, les enfants se maquillent en adultes. Ils portent grimace comme on porte cravate. Ils renvoient les arguments comme des balles. Ils parlent charabia, puisqu'il faut si l'on veut être complimenté. C'est tout gâcher à la fois ; cette tendre jeunesse, qui n'a pas fleuri ; cette autre jeunesse, pour toujours, qui devait fleurir de la première. Je me dis qu'il faut que je rende grâce et que je n'aurai pas assez de toute une vie pour savoir au juste ce que j'ai compris soudain, un samedi après-midi d'hiver ou d'automne, tout en haut d'un amphithéâtre crépusculaire. On ne peut naître deux fois, et c'est le même tissu de vie d'un bout à l'autre. Je suis resté ce garçon-là. On ne m'en ferait pas bouger sans me détruire. Je n'ai pas avancé ni reculé. Je n'ai rien appris d'autre. En un sens, aujourd'hui comme alors, je me moque bien de l'être, de l'essence et de l'existence : je me moquerais bien de tout. Mais cet homme-là, si simplement, si parfaitement homme, si jeune sous ses cheveux gris, comme il le fut sous ses cheveux blancs, ce n'était pas un problème, ni un marchand de problèmes, c'était un homme qui de sa présence d'homme éclairait tous les problèmes. La connaissance ne faisait plus qu'un avec l'amour. Comme il a aimé Lagneau, nous, nous

l'avons aimé. Je ne sais combien nous fûmes. On ne se comptait pas. Le recrutement, la propagande, l'association n'étaient point notre affaire. On ne disputait pas de fidélité ni d'enthousiasme. Chacun prenait son rang au dernier rang. On aurait rougi de se faire remarquer, si peu que ce fût, par la ferveur. Elle devait pourtant éclater ; et les différences aussi bien. Alain, je crois, ne s'y trompait pas. Il n'aurait pas dit, ce que dit Alceste le mélancolique, qu'on ne voit pas les cœurs.

À la descente de l'autobus, l'Alain qui m'accueillit, en cet été qui fut celui des *Dieux*, n'était pas un Alain mélancolique. Quant à mon cœur, tout y était joie et soleil, comme au loin sur la terre et sur la mer. L'air léger, cette sonorité, comme d'une cloche immense, je ne savais si c'était du pays ou de moi. Le pantalon blanc, le béret bien enfoncé, les espadrilles de plage, au lieu de déguiser le philosophe, le laissaient mieux voir. Et il y avait la pipe, qu'un élève ne connaissait pas ! Je sentais que le professeur s'effaçait. C'était un peu du légendaire artilleur que j'apercevais.

Alain ne cachait pas qu'il était bien aise de n'être désormais qu'un professeur à la retraite. Quelques semaines auparavant, traversant d'aventure notre vieux lycée, j'avais assisté, de mon petit coin, au vin d'honneur traditionnel, dont Messieurs les professeurs régalaient leur collègue illustre. Un latiniste présidait, le cheveu bleu teint de la veille, massif et carré comme une armoire d'auberge, la petite perle au plastron. Il n'avait pas son pareil pour filer, d'une voix fluette, un peu râpeuse, les étapes et les progrès d'une carrière, pour ne rien oublier de tout le nécessaire d'une gloire officielle ou diffuse. Il était la minutie et le scrupule, la justice aussi. Il était déjà l'Histoire. Il vous enterrait proprement, et même pompeusement, son retraité. Il anticipait sur la notice nécrologique. Le pauvre retraité n'avait plus rien à faire, qu'à remercier, attendre et mourir. En l'honneur d'Alain, on pense bien que le service était de première classe. Alain écoutait, un œil clos, la tête un peu penchée. Quand fut récité le dernier Pater, quand sur les fleurs on eut encore lancé les bravo-bravo, Alain se lève, tout droit, comme un revenant qui dérange les couronnes, et de commencer en gaillard, avec un bon sourire : « et d'abord, je ne suis pas mort... » On devine la suite ; que le métier de professeur n'est pas tout ; que maintenant il allait pouvoir, enfin, travailler ; et le reste ; à ébahir tant de braves gens. Il y eut bien besoin du vin et des petits gâteaux pour ressusciter les fossoyeurs.

De vrai, les Anciens eussent célébré cet homme à l'égal d'un Dieu. À peine arrivé au Pouldu, et les malles entrouvertes, il se jette à écrire.

C'est sa manière. Il n'accepte de perdre qu'un jour. Qu'on s'arrange pour assurer aussitôt le silence et la solitude. Jusqu'à onze heures, le matin, le cadenas est au portail. Nul n'a le droit d'entrer, sous aucun prétexte. La seule Francine se glisse, sans bruit, habile à ne point claquer les portes, à ne pas faire crier le gravillon ni grincer le puits. Je revois bien cette Francine, toujours en noir, qui ressemblait à quelque Mangeuse de pommes de terre de Van Gogh. Un peu voûtée, les pieds en dedans, les bras ballant-ballottant, et le visage levé vers vous, éclairé d'un sublime regard de chien fidèle. Quand elle avait parlé de Monsieur, elle avait dit tout. Elle ne savait probablement ni lire ni écrire. Elle fut longue à mourir, d'un cancer, à l'hôpital de Rennes, où Alain, jusqu'au bout, lui faisait envoyer des douceurs. Il faut dire que la fée du logis, que tantôt j'évoquais, surveillait le détail et l'ensemble. Elle avait son jugement à tout, au ménage, au courrier, aux visites. Elle était de secrétariat et d'ambassade. Même, elle pratiquait en virtuose la politique bretonne, qui est compliquée et cérémonieuse ; les égards, les incantations et les bavardages, le maire et le médecin, sans oublier les aumônes au curé et les friandises aux enfans. La fée est morte, elle aussi. Je ne remue que des cendres. Et sans doute, tant elle était discrète et l'amie de la pénombre, elle m'interdirait de faire paraître ici son fragile et noble fantôme. Mais je n'ai pas le droit. Je reviens à mon refrain : comment séparer ? Âme si loin retirée, cette maison, ce jardin, ces manuscrits sont pleins de vous. Souffrez donc au moins, de vous, ce profil perdu ; votre visage vers Dieu, comme il était.

Un peu avant onze heures, Alain appelait. On pouvait s'emparer du manuscrit, et lire. C'est ainsi que j'ai lu *Les Dieux*. Deux jours pour un chapitre. Par exemple, le portrait de César un matin ; et le lendemain le portrait de Tibère. Aujourd'hui, j'ai le manuscrit à côté de moi, hors de l'étui somptueux que lui fit faire le plus éclairé, le plus actif des amateurs de lettres ; et l'amateur, un beau soir, me le mit sous le bras, en cadeau royal. C'était me redonner à mon émerveillement de jeunesse, me confier à lui, comme Tobie est confié à l'Ange. Mais comment aurais-je oublié ? Voici les hautes pages d'un papier solide ; réglé ; mais l'écriture ne suit pas les lignes imposées. Parfois, elle y commence ; toujours elle s'en

échappe. Elle joue des lignes et des intervalles. Elle n'obéit qu'à sa propre loi. Elle sait qu'on peut être tout libre et tout réglé, qu'on doit l'être. Ce qui frappe d'abord, ce sont les rapports du noir au blanc. César, c'est cette masse, sans fissure. Au-dessous, Tibère, comme un bloc de taille moindre. Jupiter encore au-dessous, en bas-relief ornemental. Je n'invente rien. Ce mur est devant mes yeux, pour mes yeux, comme il fut pour celui qui venait de le construire, comme il fut pour nous qui regardions, avant lire, après lire. Cette prose est monument, et voulue telle. Vous remarqueriez aussi, comme moi, que le chapitre rarement commence avec la page. Des dix qui font le livre III, le premier excepté, pas un seul. Pas un seul non plus ne commence au bas. Cela chevauche ; cela s'encastre ; cela s'épaule : toujours le mur.

Souvent, nous montions à la chapelle Saint-Maudé, qui domine. C'est que nous avions envie de voir des murs. Les murs bretons, Alain ne s'en lassait point. On sait que ce sont des murs de pierres sèches, au long des chemins, à séparer le champ du champ, qui n'est quelquefois qu'un étroit lopin. Tout le pays est comme construit à ciel ouvert. Même aux pentes raides des vallons les murs s'accrochent, comme des chèvres. Or les murs de la chapelle sont beaux, mais du même beau que les petits murs champêtres. C'est le même génie, le même métier de maçon. Et c'est cela que nous venions considérer. La façade, bien sûr que ce n'est rien. Un historien passerait, prononçant une date en sentence, courant aux pinacles, aux festons, à tout ce qui plaît et qui surprend en d'autres chapelles, qui sont célèbres. Celle-ci n'est pas célèbre. Ce n'est que la sœur à peine plus durable de notre vieille Francine. Mais Alain saluait Francine et lui souriait. Il saluait aussi la chapelle. Quelques fermes, parmi les arbres. Il faut connaître. Tout est si bien caché. À la plus proche, on prête la clef. On ne demandait pas la clef. C'était les murs qu'on voulait voir. La façade surtout ; parfaite façade. Pas d'ornements, si les pierres suffisaient. Elles font tout. Une porte en cintre, une niche vide au-dessus ; tout de suite, cela se termine en clocheton, qui a sa cloche ; et le dimanche on sonne la cloche. La corde pend directement du clocheton dans la chapelle. Pour monter à la cloche, s'il faut monter, des dalles suivent en escalier le toit d'ardoises. Tout est de pierre, à ne s'y pas tromper. Même le toit dit qu'il est un mur, car les ardoises épaisses, inégalement taillées, on a dû les cimenter large, à cause du vent de mer, qui les soulèverait comme des feuilles. Les deux fenêtres, d'un seul côté, ce sont plutôt des meurtrières. Toujours de l'air, ici, sinon de la brise. On ne voit

la chapelle de nulle part, mais de la chapelle on voit tout. Les dunes, l'une sur l'autre, construisent comme une colline. Toute une campagne de choux ou de blés dévale d'ici vers l'océan, vers Lorient et la côte de sable, ou vers les récifs de Douëlan. En pleine mer, apparaissant, disparaissant, l'île de Groix flotte, à l'ancre.

Je m'attarde en souvenir, comme Alain s'attardait. On faisait le tour ; on le refaisait. C'est le petit enclos des morts. Il n'y a plus croix ni tombes, mais c'est toujours l'enclos des tombes. Parfois Alain rêvait là d'une autre pierre, pour plus tard, et, gravé dessus, ce simple prénom breton qu'il avait choisi. C'était dit sans tristesse. L'un de nous murmurait quelques vers du Cimetière. Pères profonds, quand vous n'êtes plus que de la terre fleurissant au museau des vaches, vous êtes ineffablement fraternels. Non pas la mort, mais le paradis, c'est-à-dire l'univers comme il est. Car peut-on imaginer rien de plus beau ? Comme cette chapelle, quelle cathédrale serait plus belle ? Voilà, bien certainement, ce qu'Alain pensait. Vous lui parliez de Reims ou de Chartres. Il ne s'opposait pas. Doucement, il s'entêtait à sa chapelle. D'abord, à ce moment, toute cathédrale n'était que songe. La chapelle avait ceci pour elle qu'elle était là. Que penser de pierres dont la substance est de songe ? Rien de bon. Ce ne seront que paroles, d'autant plus vaines d'être plus habiles. Cent fois j'entendis cet axiome : « tout ce qu'on dit est faux. » Il ne s'agissait point de parler de cette chapelle, mais de la regarder. Le visiteur, parfois, croyait urgent de s'élançer aux discours, ne fût-ce que par politesse. Le pauvre en eût peut-être oublié de regarder la chapelle pour mieux conduire son discours. Je surveillais Alain, à la dérochée. Cet homme d'exquise courtoisie ne méprisait pas le discoureur, mais le discours. Il n'écoutait plus qu'à peine.

Toujours revenir aux pierres qu'on voit, où l'on voit encore si clairement le geste et l'aplomb d'un homme, un équilibre pour un équilibre. Cette pierre était ainsi, un peu plus longue sans doute que l'ouvrier ne l'eût souhaité. Mais qu'est-ce qu'un souhait au prix d'une pierre ? L'ouvrier aura voulu cette pierre qu'il ne souhaitait pas. De là, peut-être, cette trouvaille qu'il n'eût point trouvée, cette fantaisie qu'un homme de trop d'art nommerait maladresse, cette rupture du symétrique qui donne un sens et comme un être à la symétrie. Bien clairement, la façade rustique ne s'ornait que d'elle-même. On rappelait le mot de l'ami Valéry, qu'il n'y a pas de détail dans l'exécution. C'était l'évidence. L'évidence au moins de cette façade. La même évidence, pour celui qui regarde les grandes pages du manuscrit, comme nous regardions les murs. La première phrase commande, autant qu'une première pierre. Et celle qui suit ne sera jamais non plus tout à fait ce qu'on aurait voulu. Mais l'œuvre, toujours, ramène le conditionnel à la nécessité d'exister. Finalement, il

faut que le mur tienne et soit ce mur. Mais ce n'est pas finalement, c'est au départ, car, dirait quelque stoïcien, un mur n'est pas redressé, il est droit. S'il n'est toujours mur, il n'est pas. En ce sens, l'inspiration n'est rien, si l'on croit qu'elle empilerait n'importe quoi n'importe comment. Le mur sera beau ou non, il faut d'abord qu'il soit un mur, et donc le faire. En un sens aussi, un vrai mur est tout d'inspiration, par le choix de la pierre à chaque pierre, par le risque, qui est bien une aventure, comme un amour est une aventure.

J'eus ce privilège, au bout d'un temps, de rester près d'Alain quand il écrivait. J'étais celui qui ne dit rien. J'étais dans mon livre, ou je regardais par-dessus, cela ne gênait point. Autant dire un chat, et ce chat-là ne manquait pas de s'instruire. La rapidité de l'écriture était remarquable autant que le nombre et la longueur des pauses. Le stylo levé, comme un peintre tient la brosse levée, la rêverie ne s'égarait pas. C'était une sorte de rêverie sur le blanc et le noir, sur ce blanc qui devenait blanc par le noir, qu'il aimait très noir. Je dis rêverie, je dirais aussi bien attention. C'était un seul mouvement. Si parmi les écrivains, il y a les promeneurs et les assis, Alain parmi les assis. De même il peignait assis, et non debout, la petite boîte à couleurs sur les genoux, exactement comme il tenait ses feuilles. Et s'il se lève, c'est assez pour aujourd'hui. On pousse le cahier ; on referme la boîte ; on ne regardera plus jusqu'à demain ; il faut reposer les yeux ; il faut rompre.

Surtout, ne lui parlez pas de ce qu'il vient d'écrire. Nous observions cette règle. Nous évitions, de très loin, ce qui y ramènerait. La meilleure intention naïvement pouvait nuire. Ce qu'on aimerait lire, on croit le savoir : on ne le sait du tout. Le maçon est seul au milieu de ses pierres : c'est qu'il a seul le regard du maçon. Alain fuyait le généreux donneur de conseils, surtout amical, et qu'on est bien obligé d'écouter d'une oreille. Mais il n'accordait que la mauvaise aux bavards. Le canon lui avait gâté une oreille. Discrètement, il aimait à en tirer symbole. C'était une sorte de conclusion. Il s'excusait, non sans malice : « je suis sourd d'une oreille, depuis la guerre. » Presque, il eût été sourd à notre admiration, si l'on avait songé à la dire. Et pourtant ! Ces chapitres incorruptibles, l'un après l'autre, à peu près sans ratures (à peine un mot barré de page en page), cette puissance, cette assurance solaire, cela tenait du miracle. De la main d'Alain, deux dates. 1^{er} août 1933 : c'est le début de l'aventure. Et, sous la signature à deux traits : 26 septembre 1933. Ajoutez que, certains jours, tel ou tel *Propos*, pour les revues, suspendait le

livre. Car une autre règle, du moins cette année-là, était de ne rien écrire l'après-midi, même le plus court billet.

Je vois encore le précieux manuscrit, chaque jour, à la même heure, sur une grande table à buvards, gommes et crayons, de quoi ravir l'institutrice ou la postière. On lisait, ou avait lu, sans un mot dire. Alain nous regardait en sifflotant, et puis la pieuse secrétaire comptait les signes, et puis l'on tremblait de bonheur. Alain n'aimait que d'aimer et d'être aimé. Nous étions là pour tous ceux qui l'aimaient et qui l'aimeraient. C'est dans nos regards, qui se dérobaient par l'émotion trop forte, sur nos lèvres, qui ne pouvaient plus que sourire, qu'il trouvait sa gloire à lui, mais c'était tout autre chose que la gloire. Ou bien la vraie gloire, c'est cela, un inconnu qui soudain surgit, qui vous connaît tout, qui vous aime, qui vous le dit, et qui disparaît pour toujours. Les plus purs sont peut-être ceux qui n'osent pas venir, ni même écrire, car cet amour, qui est l'amour, vit lui aussi de pudeur et de regret. Parfois, beaucoup plus tard, il m'est arrivé de surprendre quelque ombre de mélancolie, un instant, sur l'incomparable bleu du regard. Le vieil homme, qui avait tant écrit, et toujours d'amitié humaine, à quoi bon ? disait-il. Songez. *Les Dieux*, en dix ans, n'avaient pas trouvé cinq mille lecteurs. C'est à se demander si l'on écrit pour des hommes. Mais il suffisait d'un fidèle pour réchauffer ce cœur. Un, simplement, qui montrait qu'il avait lu et qu'il aimait. Car la louange et la couronne ne sont jamais rien. Alain était de ces rares qui écriraient un livre pour un seul, à ne jamais paraître. On sait peut-être que nous devons Histoire de mes Pensées à un mot d'Henri Mondor. Tout le livre est une réponse. Elle ne sera jamais assez longue. Ce n'est pas si commun quelqu'un qui interroge et qui désire de savoir quel on est. Alain écrivit son livre, pendant l'été de 1935, dans une allégresse et une fougue de jeune homme. Il avait choisi de gros cahiers quadrillés, qu'il dévorait du regard à l'avance, comme si le papier allait lui manquer. Il avait décidé de ne marquer les chapitres qu'une fois le livre achevé. C'était courir qu'il voulait, le trot et le galop, cette libre allure qui lui plaisait si fort en sa chère Sévigné. Il me disait, la main à ses cahiers : « J'en écrirais cent. » Ce n'était pas une boutade.

Histoire de mes pensées, si peu histoire, c'était bien encore le même livre que *Les Dieux*, et c'était cependant tout le contraire. On ne peut écrire plusieurs fois *Les Dieux*. Ou, plus exactement, on s'y prépare, comme fit Alain, par le cours, par le propos, par la dissertation suivie. C'est trier les pierres. Ce n'est pas encore construire. Un jour, tout est à pied d'œuvre pour le temple. J'ai vu la table des titres avant les chapitres et les livres, comme si le conte d'Aladin recommençait, le trésor naissant d'un mot. Ou bien des personnages dans la coulisse, Ésope, le Saint, le Diable attendent un signe du Régisseur. Il est vrai qu'on les connaît depuis toujours. De même on connaît où passera le mur, s'il longe le sentier, car il y a une nécessité et une loi du sentier, qui n'est pas n'importe où, n'importe quel. Et de là au détail, à la grosseur, à l'encastrement des pierres, il y a plus d'une suite. Il était du destin des Dieux que leur livre, si quelque philosophe l'écrivait, eût, en quelque sorte, la forme immuable d'un poème, et même qu'il fût un poème formé de poèmes. Partout forme, et formes dans la forme, car les Dieux ne sont que formes, et quelles autres formes que les Dieux ? L'Histoire nous tirait hors de Bretagne, mais finalement nous y ramenait, jusqu'à n'être, au jugement d'Alain, qu'une manière de préface aux *Dieux*.

À force d'y regarder, je me flatterais d'y voir une autre prose, pure prose peut-être, rapide à casser le souffle. Au contraire, la prose des *Dieux* chante ; beaucoup plus proche de cette poésie en prose qu'Alain avouait un jour avoir cherchée toute sa vie. Où serait-elle, si ce n'était la prose même des *Dieux* ? Nous parlions de murs devant ceux de la chapelle ; j'ai parlé de mur devant le manuscrit ; il ne faut pas oublier que les phrases ne sont pas des pierres, que c'est Amphion qui enchaîne, ou Orphée, ou Alain. Selon l'ordre du noir et du blanc, l'effigie de César au-dessus de Tibère, Jupiter par-dessous en assise au monument. Mais dans l'ordre du lire et du dire, tout s'inverse. Le temps reprend ses droits. La chronologie range de nouveau Tibère après César. Tout part de César. La forme de César produit celle de Tibère, l'une et l'autre comme deux soleils distincts et confondus dans le feu de Jupiter. Le mur, certes, n'a pas fini de nous instruire ; encore ne gagne-t-on rien à brouiller tout. Les arts se séparent les uns des autres tout autant qu'ils s'éclairent. Essayez à votre voix la prose des *Dieux*. Il ne s'agit pas de la déclamer. Mais peut-être comprendrez-vous ce qu'Alain me disait, que la longueur des chapitres lui avait été inspirée par la musique.

Le soir, nous faisons tourner des disques. C'était le plus souvent les dernières sonates de Beethoven, la 109, la 111, la 90 aussi. « Écoutez-le, disait Alain, comme il raconte. » Il écoutait le récit qui n'est que récit, récit de rien, récit de tout. Ce sont les façons, les passages, les grâces du

dire. Valéry, dès qu'il était question de l'art de dire, ne manquait point de répéter son mot : « Le Cantabile... » Nous rêvions aussi sur ce Cantabile. Imaginez la parole humaine, quand elle a définitivement renoncé à l'éloquence, où il y a toujours de la violence un peu. Elle ne prétend plus à se faire entendre de loin. Elle devient le monologue de l'amitié, à voix basse, à souffle envolé. On sait bien que la sonate ou le quatuor n'ont pas besoin de tant de bruit pour monter au ciel. Comme le son, s'il part du bruit, le surmonte et le nie, de même cette prose légère, qui n'est plus la parole, qui la perd, qui sauve le plus pur. C'est la confiance, le murmure ; mais les sons ne s'y écrasent, ne s'y bousculent ; tout est net, articulé ; tout vibre, se répond ; il y a des échos, des refrains, des strophes ; les silences sont admirables. Cela se construit pour les yeux, mais l'ordre, dans le temps, sollicite imperceptiblement la danse. Il est merveilleux au cœur ; il intéresse, il touche toute la machine. Cette prose des *Dieux* ne développe pas en trois points. Ce serait leçon : l'éloquence reviendrait. Cherchez-y des temps, des tons, des cadences. Leur variété surprend. Tout y procède de l'humeur, toute l'humeur s'y fait esprit. Jamais penser ne fut si proche de chanter. Quand le chant est parfait, la méditation aussi est complète. Le théorème rejoint le poème ; il est bien plus qu'un théorème, il est poème. Je lis mes *Dieux* comme le livre des plus belles prières. Je conviens qu'un philosophe puisse hésiter. Que signifient ces prières d'incrédule ? Pour moi, j'étais né à me précipiter au beau sans demander de preuves, totalement pieux, absolument impie. D'avoir été convié à l'apparition, ce serait à supposer quelque providence. Il faut croire qu'Alain connaissait les siens, comme Dieu.

À onze heures, quand nous poussions la barrière blanche, c'était en quête du facteur. On l'a vu. Chacun le guette. Nul ne sait d'où il surgira. Le facteur, c'est encore un Dieu. Le manuscrit, pour tout un jour est fermé ; le poème continue. Tout y entrera. C'est le même poème depuis toujours, pour toujours, celui de l'univers, des hommes, des Dieux. Voici le facteur qui débouche, poussant son vélo. Ce Breton trapu serait un

Grec aussi bien. C'est le fantassin modèle, de Verdun ou de Troie. Alain, non sans précaution, essaye bien quelque piquant discours à la Thersite, histoire de réveiller, sous la vareuse et le panama du facteur, le fantassin des matins d'attaque. Mais le facteur célèbre ses chefs, l'honneur, la patrie, comme le Grec acclamait Nestor. Que dire ? Alain ne laisse de vénérer ce fidèle soutien de l'ordre, comme il l'appelle, et, tandis que l'obéissance vertueuse enfourche son vélo : « je n'ai jamais rien gagné par ce genre de discours... » Tout change sans cesse, telle est l'apparence ; rien jamais ne change, voilà le grand secret. Il est vrai que les bonnes gens d'ici nous aident. À croire que le retour éternel soit la loi des villégiatures. À chaque pas, Alain se plaît à reconnaître ce qu'il connaît.

Voici Philomène, la serveuse de l'hôtel, toujours le même hôtel et la même servante, jacassante, piaillante, portant haut sa coiffe de Pont-Aven et ses épaulettes à coquilles. Comme une mouette criarde, à grandes ailes de dentelle, elle tourne, elle vole autour de nous. Nous sommes ses victimes marquées. Elle nous adore. Elle nous jure que tout va bien et que tout va vite, que le rôti n'est pas brûlé, que le repas ne dure pas deux heures. Alain répond aux évidences de Philomène avec autant de bonne grâce qu'à celles de Spinoza. Tout est succulent, même les frites à la graisse, surtout les frites. On dirait, à l'entendre, qu'il est grand mangeur ; c'est seulement que son plaisir est grand. Difficile et gourmet, s'il veut ; ou bien découvrant des qualités à l'insipide, s'il veut. Je vois bien qu'en toute occasion il choisit d'aimer. Ce muscadet, il l'honorerait d'une ode, comme Horace, mais il n'en boit jamais plus d'un petit verre. Il remercie le vin. Il remercie le repas d'être un si long repas ; car, de son poste d'angle, il regarde tout et s'amuse de tout. Le jeu est d'inventer ce qu'on regarde et de tenir ferme au personnage inventé, le feint et le vrai fibre à fibre tressés. L'insouciance, la mémoire capricieuse aidant, les surnoms sont bientôt plus naturels que les noms. C'est, par exemple, Mme de Lespinouze, qui ne sut jamais qu'elle se nommait ainsi, vieille et charmante douairière à quadruple chignon, mère et mère-grand à rendre jalouse Hécube, qui catéchisait comme elle pouvait et prêtait les romans de Bernanos à la sauvette. On troquait curé contre curé, le village de Balzac contre la campagne à la Bernanos, non sans jappements ni révérences, où le chignon pyramidal oscillait dangereusement. Alain, qui se tenait toujours un peu à l'écart des propos de dames, complimentait en ambassadeur, par gestes plutôt et par maintien, ravi de cette façon de menuet, et tordant la prunelle comme il devait, œil pour œil, afin de ne pas décevoir la minaudière. Cette Lespinouze en demi-songe devenait la Dame de lecture. Sur ses goûts, sur son passé, sur toute une province derrière elle (nous savions seulement que c'était Bourgogne), sur les rivali-

tés et les coteries, Alain prononçait à la royale. On nous aurait trouvés devisant au plus haut sérieux de gens et de lieux tout à fait imaginaires. Que ne peuvent porter les paroles ? Parfois, on riait tout franc de cet excès et de cette continuité dans le frivole. Le plus drôle était de croiser la dame, au détour, la vaste robe, presque une crinoline, comme gonflée, pour quelque Assomption, du vent de notre chimérie.

Ainsi, au seuil des boutiques, au long des sentiers, s'opéraient d'invisibles métamorphoses. Un an après l'autre, il avait changé presque tous les noms des plages. La petite plage des Anglais, avant d'arriver au fortin rose, c'était désormais Philoctète, depuis l'après-midi d'été où j'avais conté là le drame de l'Adolescent éternel. La plage en cercle, la dune en amphithéâtre, et les plus beaux rochers du monde encadrant un rideau de mer, nous aurions pu voir Ulysse et Néoptolème soudain, ou entendre, sortant de la grotte, les gémissements de Philoctète. Nous aurions pu. C'était assez pour que cela soit à jamais. Ce vide de tragédie nous fut toujours autant que le poème. Allant à la plage, chaque fois nous allions à Sophocle, à tout le théâtre. Une autre, qui pour ceux du pays est la Belle-Angenais, elle était déjà, quand je vins, la plage de la Création. Elle est au décor de l'un des Entretiens. On y va par le chemin des dunes. C'est au bout, juste après le lavoir de pierres plates, à l'ouverture d'un vallon tout mystère. Pourquoi la Création ? Alain n'expliquait guère. Il disait : « allons à la Création. » Le visiteur comprenait ce qu'il pouvait. Si c'était un vrai lecteur, il suffisait de lui souffler que c'était là qu'un jour raisonnait l'Éphémère pour qu'il entrât aussitôt dans notre rêve et le continuât. On expliquait aux autres que c'était à cause d'un fleuve de rien du tout, qui coulait tantôt ici et tantôt là, et qu'on ne retrouvait jamais la même plage. J'ajoutais, pour animer, qu'on reconnaissait fort bien, dans une toile célèbre de Gauguin, le chemin des dunes, le lavoir, la mer au fond, et même la Maison du pendu, comme on dit, au sommet de la plus haute falaise.

Alain se souciait peu de Gauguin quand il avait l'océan devant lui, le sable, l'eau, dans un mouvement et un brassage perpétuels. Si vous aviez demandé : « où la Création ? » il vous aurait répondu qu'on ne peut rien voir le premier jour, ni rien savoir ; et que même sept jours d'homme ce n'est pas assez pour seulement apercevoir. Il faut rester et revenir. Au seul fidèle, le vrai savoir. Si les marées sommeillent, si c'est la torpeur d'août presque sans vent, vous pourrez bien croire que cette plage déserte a été créée une fois pour toutes. Il nous arrivait de recevoir quelque étourneau, qui décidait, après un moment, que c'était un pauvre pays, où il n'y avait rien à voir. Patience. Attendez au moins les marées et les

vents. Vous ne poserez plus de question. Le petit fleuve roulera en sauvage vers la mer. En deux heures, c'est un nouveau monde, celui que le reflux abandonne, après dix mille mondes créés et détruits. On tenait contre l'écume, la pluie ; le vent nous plaquait et nous roulait les capuchons au corps. On ne disait rien. On était dans le poème, dont les poèmes ne sont que des souvenirs.

Nous espérions l'équinoxe comme une fête. Alain savait exactement le jour et l'heure, car il était scrupuleux à ne pas oublier l'annuaire des longitudes, où se ravir de positif. C'était, chaque année, une autre fête. Parfois, de la brume à ne pouvoir plus que deviner là-dessous l'énorme et livide balance. Une fois, je me souviens que tout fut pur, tout d'une extraordinaire sérénité. Alain cherchait des yeux Neptune et ses chevaux. Puis, terminant une toute autre pensée, qui était la même, il me dit que ce que nous regardions là, passionnément, ce n'était rien d'autre que l'inertie. Toujours la mythologie et la physique ensemble. Il avançait parmi les contes qu'il inventait, et doublant les époques encore, Grèce par Bretagne, saluant au passage, dans la falaise, la grotte de Briséis et le tombeau d'Achille ; mais nul moins que lui n'a coiffé sa tête d'un nuage ; nul n'a mieux suivi le sentier des dunes, sachant que c'était un sentier, et ce que c'est. Il pratiquait en grand artiste l'art de feindre, l'art de ne jamais feindre aussi ; ce ne peut être que le même art. Ce va et vient faisait sa liberté. Comme à ceux qu'il aimait, à ces rochers, à ces criques, aux champs, aux bois, il donnait tout ; car il faut donner tout. Tout est vrai, vrai à la fois, tout de l'homme est humain, tous les âges, toutes les religions. Mais ce poète, ce généreux, le même, se retirait tout. Non pas en deux temps, et comme deux hommes successifs. C'était le même homme qui riait, qui était grave. Il me disait volontiers qu'il n'était pas sérieux. Surtout, n'allez pas entendre mal. L'homme sérieux lui semblait l'homme bloqué, tout père, ou tout latin, tout partie d'homme, et non pas tout l'homme. C'était délier qu'il voulait, et se voulait délié. Le sérieux est incapable d'être grave. Et d'autres, qui croient qu'ils rient, ne sachant que rire, font une autre espèce de sérieux.

Je ne puis vous précéder sur tous les chemins. Il y en a trop. Nous partions après la sieste, la boîte de couleurs en bandoulière. Ce qu'Alain nommait sa grande boîte, ce n'était encore que du Cinq Figure, comme disent les peintres, c'est-à-dire format de promenade. Alain préférait son Deux, qui est tout petit format. Ce n'est alors franchement que pochade. On s'assied n'importe où. Il suffit de quelques bonheurs, et le petit carton dira longtemps un bout du ciel, des arbres morts, un chemin qui tourne. Quel beau prétexte que de chercher le coin à peindre ! Prétexte à se taire, à regarder. Toute fantaisie trouve son excuse. Car peut-être qu'on était parti au bout du monde ; si l'on s'arrête à deux pas, c'est à cause de cette ligne de petits saules, qui virent au rose. Ou bien, on va, on va ; on découvre des fermes inconnues ; on se perd dans des chemins creux qui ne mènent plus nulle part. C'est qu'on cherche un sujet, dit-on. Mais on sait bien que tout est à peindre. Sauf, évidemment, les sujets à peindre. On s'y laissera prendre encore plus d'une fois. Certes, on se moquerait bien de celui qui proposerait de peindre la chapelle ou le vieux puits. Mais on se dit : que cette mer est belle, que cet éclat du soleil est beau sur l'océan ! On se met au travail. On s'aperçoit qu'il n'y a rien à peindre. Quand on est Alain, la leçon qu'on tire d'une pochade manquée peut vous avancer loin. En peinture aussi, si l'on s'y décidait. Mais ce n'était pas toujours en peinture que la pochade se continuait.

Il s'était fait un métier qui n'était qu'à lui, qui ne s'accordait même à aucune école. C'était à Pontivy, son premier poste, qu'il s'était mis à la peinture. Il y avait au collège un rapin de service, pour enseigner le dessin aux enfants, et ce rapin ne rêvait que de couleurs. Il passait la toile uniformément au rouge avant de peindre, bien surpris de ne pas obtenir par ce procédé les merveilles qu'il promettait. Alain donna donc dans la manie du rouge, admira, imita, prépara ses toiles, espéra, barbouilla, désespéra ; mais, comme il était déjà notre Alain têtu, il s'entêta. Je crois qu'il avait toujours dessiné. Comme il disait : « le trait n'est pas beau, mais la vue est juste. » C'était en place. Trop, peut-être. Il n'y avait pas d'erreur, pas de fantastique, d'où partir. Un jour, comme il pochadait à l'ombre de quelque roche, un vieillard à barbe de peintre se campa derrière lui un bon moment. On reconnaît aussitôt le peintre, la façon de plisser le tour des yeux, de reculer, de ne rien dire et de tout dire, et cette rude cordialité. C'était un peintre. « Tout au couteau, fit-il, c'est bien. » Puis quelques mots sur le cobalt et le cadmium. Ce sont les mots de passe. Enfin, avant de continuer sa route, le vieux interrogea, comme de soi à soi : « pourquoi voulez-vous peindre ce que vous voyez ? » Cet oracle de peintre avait frappé le philosophe. On ne peut jamais peindre ce qu'on voit. Proposition nécessaire, à laquelle on vient buter un jour ou l'autre. Alain en convenait aisément. Et que la peinture n'est du tout

quelque sorte du dessin. Même, cette autre certitude avait condamné la brosse et consacré le couteau. On risque de tenir la brosse comme on tiendrait le crayon ou le fusain ; le couteau, lui, écrase la ligne, impitoyablement. Alain écrasait donc, mais d'une main très légère, nouveau maçon de cet autre mur.

À proportion du format, le métier n'était point de petit métier ; la touche large, des audaces partout. Ma joie était de regarder par-dessus l'épaule. Je ne perdais aucun mélange ; je suivais tous les mouvements. Le peintre Alain souffrait les conseils. Il demandait parfois : « qu'est-ce qui manque ? » Je portais l'œuvre à quatre pas, et nous considérions. Si le regard allait toujours du paysage au pays et du pays au paysage, c'était la faute peut-être de ce pays que nous aimions trop. Vous pensez bien qu'Alain m'avait enseigné cent fois que le modèle de l'œuvre, c'est l'œuvre même. Nous n'avions pas besoin d'évoquer les analyses de Kant. Un discours vrai, c'est beaucoup. Mais le plus étonnant, c'est de peindre, et d'oublier tout son discours entre la palette et la toile, et de sentir, et de savoir qu'il demeure un discours vrai. Il y avait alors de longs arrêts, bien plus longs qu'à écrire. La page, on voit bien qu'il faut qu'elle se noircisse. Mais le petit carton, si vite couvert, n'est-il pas aussitôt terminé ? Cela commençait par la plaisanterie, comme rituelle : « Le ciel d'abord, ou la terre ? » On imaginait deux écoles. « Et voilà encore un ciel de cobalt qui va me coûter cher », ajoutait le peintre. On riait, car Alain maltraitait les tubes en grand seigneur, tout au plaisir d'user jusqu'à gaspiller. La pochade ne tardait point. C'était déjà la falaise bleue nageant à contre-jour, ou ce doux pré de Bretagne à quoi son cœur le ramenait.

Ce n'est qu'un pré, qui descend aimablement jusqu'à la première chèvre, puis il vous remonte à la deuxième. Un toit d'ardoise parmi le fouillis des branches. Au fond, c'est la colline. Mais vous connaissez le pays, maintenant. Par là, le chemin creux qui grimpe à la chapelle. Il est vrai que tous les chemins cherchent cette chapelle qu'on ne voit pas. Tout l'univers n'était que ce pré. Ce qu'on verrait, si l'on prenait à gauche le chemin, nous sommes capables de le réciter sans rien omettre, ni la maison du retraité de la marine dont la femme est sourde, ni le champ de blé ou d'avoine sous les pommiers, ni cette partie du chemin, si bien construite entre les fermes, où l'on joue aux boules le dimanche. Mais enfin, quand on n'y va pas voir, qui sait ? Je vous dis que tout l'univers n'est que ce pré ; et ce pré, c'est le pré du faune. Encore un nom que le visiteur ne comprendra pas. Méfiez-vous. Le peintre attend votre question. S'il a vu le faune ou non ? Il risque de ne pas entendre. Regardez plutôt. Là-bas, n'était-ce pas le visage du faune ? C'est l'une des chèvres. Il se peut. Mais sachez que le peintre n'est pas convaincu. Tout à l'heure,

nous lisions une ode d'Horace, et j'ai le Mallarmé aussi dans ma poche. Ce n'est que faune partout. On reprend le jeu. Voir ; qu'est-ce que voir ? Avoir vu, qu'est-ce donc qu'on avait vu ? Le faune redevient la chèvre à travers les branches, la distance n'est plus que couleur. Le pré, la colline, le toit, c'est la même pâte d'apparence. Et quelqu'un dirait que l'apparence est comme un rêve, mais Alain répondrait qu'il peint et que l'apparence lui suffit. Le petit format conduit peut-être ce genre de méditation. Pour que chose soit, il faut si peu. Un peu sur le bout du couteau, c'est toute une rangée d'arbres, là-haut. D'une seule traînée de couteau, dire le vent d'hiver tout encore présent au calme de l'été, et dans l'air contre l'air cette force qui est un arbre, la place du peintre aussi, et célébrer la peinture par la peinture, sans doute, c'est l'impossible, mais cet art impossible est la peinture. Alain se recule, cligne comme un peintre, chantonne pour soi et dit : « si j'étais peintre... » C'est un philosophe qui peint.

Six heures, l'heure du peintre. On baguenaude jusqu'à cette heure-là. On se prépare à peindre en peignant. On prépare par de la peinture le petit carton où l'on espère de peindre, car on espère. Cependant, de la bonne oreille, on écoute l'ode ou le sonnet. On traduit l'ode. On prie de relire le sonnet encore une fois, et même on prend le livre un instant, juste le temps d'y marquer un pouce de couleur. La lumière étant trop crue. Elle dévorait toute couleur. Voici le point merveilleux où la lumière devient couleur. Entre le jour et le soir, quel suspens dans la splendeur et la tendresse ! Et maintenant, mon ami, il faut aller vite. La pochade était trop tôt venue. Souvent séduisante, à la garder ainsi. Mais distraitemment on ajoutait. À chaque touche, c'était une autre pochade, toujours une autre. On manque ; on sauve ; on a si bien sauvé que de nouveau tout est manqué. À six heures, on n'a plus le droit de manquer. Tout est trop beau. Le livre est fermé. Par-dessus l'épaule, je participe au silence, au regard. La pochade, celle précisément que le peintre voulait, est-ce enfin celle-ci ? Le couteau à peindre hésite. Il va jusqu'à la toile encore, c'est à peine s'il la frôle ; ou bien il revient sans rien toucher. Le soir, lentement, a changé la campagne, le ciel. Depuis un moment, la pochade ne change plus. Elle ne ressemble plus. C'est elle qu'on regarde, à jamais qu'on regardera. De nouveau, elle est à quatre pas du peintre.

Par les approches du crépuscule, il semble que tout redouble de mystère. Mais ce serait déjà une pensée de soir, facile et faible. Dans la lumière d'après-midi, c'était aussi bien le plein du mystère. On ne peint jamais que le mystère. Au moins, c'était lui qu'Alain ne se lassait de peindre. Dans ce beau pays, tout partout se referme. Deux pas, c'est un autre monde. On cède à cette tentation d'aller voir derrière. À chaque

fois, ce qu'on voit est si simple ; encore un petit pré, une rangée d'arbres, une chèvre. Mais ce qu'on voit n'est que le visible de l'invisible. L'invisible ! Père des Dieux, lui-même Dieu. C'est toujours lui que l'homme voudrait voir. Il était entendu qu'on ne parlerait point des Dieux. Mais je ne pouvais oublier le grand manuscrit qui attendait l'aurore. Et puis, le peintre à sa peinture, la peinture devant le peintre, me parlaient des Dieux à leur manière. Ceux qui passaient sur le chemin ne voyaient qu'un peintre. Mais c'était Alain qui peignait, qui regardait, qui était cet homme qui vient d'écrire, qui va écrire, qui ne cesse d'écrire *Les Dieux*. L'œuvre, l'homme, la campagne, la peinture ou la promenade, pour moi c'était tout un. Le jardin de l'enchanteur, ce n'était plus seulement le jardin des roses, c'était désormais tout ce pays breton. Ce le sera toujours.

* *
*

Sur le chemin des dunes, avec Alain

C'est Alain le peintre que je voudrais peindre, pour vous, pour moi, et m'expliquer si je puis que c'était bien le même qui était philosophe, comme le musicien, l'artilleur, le jardinier, le professeur était toujours Alain le philosophe.

Le plus simple est de prendre, à main droite, ce petit chemin qui passe devant la maison. C'est le chemin des dunes. Alain le prenait presque chaque jour, son pliant sous le bras, sa boîte à couleurs à la main, parce que c'était le chemin des dunes.

On le nomme toujours ainsi, mais le marchand de sable (celui de la chanson, peut-être), camion par camion, a déménagé et vendu à peu près toute l'énorme dune. Il n'en reste plus qu'une tranche, comme d'un pâté de sable, où les gamins font leurs cabrioles. Naguère, le chemin se faufilait à flanc de dune, entre la dune et le ruisseau. À peine un chemin ! Plusieurs sentiers côte à côte avaient fini par s'effondrer et se tasser dans une sorte de chemin ; et toujours un nouveau sentier en corniche, pour éviter le fond, ébréçait la dune et puis s'effondrait. Alain, la boîte à couleurs encore fermée, tout au bonheur de voir et de s'expliquer ce qu'on voit, démêlait et dénombrait les nécessités l'une dans l'autre de ces architectures naturelles.

Ce chemin, dont la courbure était si belle, avait sa propre forme aussi naturelle que la dune, qui avait sa forme de dune, mais particulière, celle précisément de cette dune qui était là et que le marchand de sable a fourrée dans son sac. Les deux formes ensemble, leurs beautés insépara-

bles. Dune envolée, le chemin a perdu sa raison, il divague. Le cadastre le suspecte et le goudron l'attend. Ce qui reste, à la place de la dune, cratères et bosses, avec ou sans les débris municipaux, est aussi laid que la guerre. Au mieux, ce ne sera plus qu'un terrain vague, comme on dit. Nivellement et lotissement au même temps que le goudron. Mais la forme de la dune n'était du tout une forme vague. Seigneur Aristote, que serait-ce qu'une forme vague ? Alain, attentif aux formes, imaginait quelque Newton de la géographie, qui, dans la seule forme d'une dune, essaierait de lire le monde, le soleil et le vent, la pluie, la lune, l'océan, pas moins que le monde. Sans être ce Newton encore à naître, c'est toutefois ce que l'on sent devant les formes, quand elles sont vraiment naturelles ; une dune, par exemple, qui est un être comme un coquillage mais son être plus évident que l'être du coquillage.

Je revois Alain au sommet de cette dune, son chandail de laine blanche et son immense capuchon, la tête pensive un peu de travers ; il penchait ainsi la tête quand il observait.

La boîte à couleurs n'était pas encore ouverte ni le pliant déplié. C'était philosophie du haut de la dune, en se préparant à peindre. Afin de décourager les commentateurs à contresens, j'ajoute : tout cela à propos rompus, le geste rare mais plus éloquent que la parole, l'œil amusé, comme on raconte un pays que l'on connaît bien à ceux qui arrivent. Et encore ! À condition d'être entre soi, si la vigie ne signale aucun pédant à bâbord ni à tribord ; pour les familiers seulement qui ne sont point surpris qu'un philosophe ne termine pas toujours ses phrases, qui n'objectent point, qui ne s'écrient point : « que voulez-vous dire ? », l'un son Dickens sous le bras, l'autre suçant une herbe, « la petite classe », enfin, comme nous appelait Alain.

Lagneau fut célèbre pour ses silences. Et pourtant le silence va de soi dès que l'on prend son temps et qu'on observe et qu'on réfléchit, ne quittant l'objet un moment que pour revenir au même. À ne considérer que son pas, il était clair qu'Alain prenait son temps et même qu'il avait décidé de le prendre indéfiniment. C'est le choix qu'il avait dû faire en cette prairie de je ne sais où hors des mondes, où Platon veut que les âmes choisissent quelles âmes elles seront.

Il y avait davantage à observer, puis à dire, sur le chemin que sur la dune. Aristote aurait dit que la dune était de nature, ainsi parce qu'elle était ainsi, par nature ; mais le chemin, c'était tous ces hommes, de tous leurs sentiers l'un après l'autre, qui l'avaient voulu et qui l'avaient fait ainsi ; il était leur œuvre, la marque et le produit de leur art. Alain, qui

revenait toujours à son Aristote, mais pour en partir, avait encore à dire après ce discours d'Aristote. La grande route, là-bas, droite au plus droit, c'est vrai qu'elle inscrit la volonté de l'homme, une claire et nette volonté, celle des gens pressés, qui font de la ligne droite une idole. On ne peut dire qu'elle soit belle, ou bien l'on pense à la facilité, la largeur et les matériaux, la vue dégagée, l'écoulement des eaux, mille choses qui n'ont de rapport qu'à l'usage. Pauvre vieux chemin des dunes, tout juste bon à être redressé au cordeau, empierré et goudronné ! Personne ne s'en plaindra, pas même Mesdames les vaches. Gauguin se plaindrait, qui fit un peu ce chemin-là de ses sabots, un sentier ou l'autre ; et même on pourrait s'attendre à de la véhémence ! Mais Gauguin n'était qu'un sauvage... Ni plus ni moins sauvage que le philosophe. Le philosophe aurait trouvé des raisons pour regretter sans se plaindre, mais je suis sûr qu'ils auraient été d'accord sur la beauté du vieux chemin. Il est vrai que tous les sabots l'ont voulu, puisqu'ils voulaient contourner la dune jusqu'au lavoir sans tomber dans le fossé ou le ruisseau, serrant la dune, Bretonnes et Bretons bien contents de cette grande dune comme un écran contre le vent, à cause des chapeaux de velours et des coiffes de dentelles. Mais ils ne l'ont voulu qu'un sabot après l'autre, comme on invente un sentier à flanc de dune, toujours un autre, corniche au-dessus de l'autre. Une fois, c'est pour ne point se crotter la robe ; ou par déférence, pour laisser à M. le recteur le beau milieu ; ou bien voici les vaches. Que de raisons ! Que de sabots ! On ne pourra jamais en faire le compte. Au contraire, l'ingénieur a pu rendre des comptes et présenter son plan et son devis, fier de tout prévoir : cela fait cette route si commode, sotte comme un ingénieur ou comme une idée. Je simplifie, moi aussi. J'ai tort. Aucun règlement n'interdit aux ingénieurs des Ponts et Chaussées de construire des routes qui soient belles, et même de les construire belles par hasard, un peu par volonté, un peu par hasard, comme est toujours le beau. On peut dire nécessité au lieu de hasard. Cela revient au même.

Quand le peintre s'arrête ici ou là et choisit de peindre ce qu'on voit du chemin, la falaise et l'océan au loin, ou la ligne des saules, ou les chênes sous le vent, ou le chemin lui-même, il ne choisit point par hasard, ce serait trop dire, mais il sait qu'il choisit des hasards et ne saurait dire lesquels, au départ. Ce n'est qu'au fur et à mesure, en peignant, qu'il les découvrira.

La boîte sur ses genoux, on se doute qu'il ne fallait pas attendre d'Alain quelque leçon magistrale. Dans ce tout imaginaire Sixième livre de l'Éthique, qu'il se plaisait à grossir de propositions inédites, il aurait volontiers accueilli celle-ci : « le peintre peint » (Et la démonstration : patet... c'est évident). « Quoi de plus clair ? » comme Alain aimait dire.

S'il peint, toute sa leçon est dans la peinture qu'il peint ; mieux encore : dans la série des actes, sans en excepter un seul (aussi bien : préparer sa palette et nettoyer son couteau) qui donnent un contenu au verbe peindre, une réalité de peintre au peintre et un sens à la peinture. Alain, d'un pouce joyeux, écrasait sur sa palette les tubes et les théories.

Rien de plus illustre cependant ou qui devrait l'être dans l'histoire de la peinture (et le sera toujours trop tôt) que ce coin de pays breton. En 1889, à son second séjour en Bretagne, Gauguin décide soudain de quitter Pont-Aven. Ce n'était plus assez la Bretagne. Trop de coiffes touristiques trop de Parisiens, trop d'Américains, comme on disait. Certains soirs, on se croirait à Montparnasse parmi les rapins. Ce que cherche Gauguin, parce qu'il en a besoin pour devenir tout à fait Gauguin : le pur de la Bretagne et de la solitude, le vent de Dieu, des plages désertes, des fermes du vieux temps, un pays rude. Et le voici qui embarque sur le bateau d'un Jacob, capitaine des douanes, et qui aborde en roi au petit port du Pouldu, à l'estuaire de la Laïta. Alain a connu le Pouldu de ce temps-là, quand il était professeur à Lorient. Ce n'étaient que quatre maisons et deux auberges des landes et des champs, tous les toits en toits de chaume. De l'aube au crépuscule on entendait la mer. L'ombre ne s'y éclairait qu'aux chandelles. Il a pu rencontrer Gauguin et la bande, Serusier, Meyer de Hann, Filiger, comme Gide les a rencontrés. Il n'ignore rien des histoires qui se colportent, des chefs-d'œuvre retrouvés sous du papier peint à l'auberge de Marie-Poupée, à présent l'Hôtel de la Plage. Il imagine de former un comité Gauguin, qui existe donc, puisqu'il l'imagine. C'est bien assez qu'on l'imagine. Et puisqu'il a décrété que la patronne du café, qui régenté aussi les autobus, sera la présidente, il l'appelle : Mme la présidente, l'autre ébahie de ce titre, et certainement très honorée. Mais quand il installe son pliant et sa boîte quelque part au bord du chemin des dunes, jamais il ne songe à Gauguin, ni au cerné, ni au cloisonnisme. Il ignore tout. Il veut ignorer tout, n'être que soi, comme il peut l'être. Si on lui apporte des reproductions, il déclare aussitôt qu'elles sont infidèles, ce qui est vrai, mais ce n'est qu'un prétexte ; il refuse de regarder. Il y a un style Pont-Aven ou Pouldu, une manière au moins, qui ont de quoi séduire. S'il sent qu'il peut être séduit, adopter une manière ou un style, s'embrigader dans un semblant d'école, Alain fuit ! Et je crois que c'est la suite de la même leçon de peinture.

Son tout petit format, presque minuscule, est un format de modestie. Toujours les mêmes cartons 24 x 19. Jamais, que je sache, il n'a accepté de peindre une toile de toile, ni au-dessus du format 35 X 27 qui n'est encore qu'un format de pochade. On dirait qu'il redoute d'être en-

traîné, comme malgré soi, vers la peinture de peintre. Ce n'est ni système, ni mépris. Nul, mieux que lui, ne sait être accueillant, compréhensif, généreusement admiratif. Mais il veut se limiter à soi, poser lui-même le champ et l'étendue de ses recherches. Il cherche donc ? Et que cherche-t-il ?

Il n'est pas rare qu'un philosophe, un juriste, un médecin se reposent de médecine, de jurisprudence ou de philosophie en peinture ou dessin, comme d'autres aux courses ou à l'Opéra. Pour Alain, il en fut peut-être d'abord ainsi. On peut voir, de sa main, des aquarelles qui ne sont que des aquarelles. Mais déjà, dans ses cahiers de jeunesse, on est surpris de tous ces dessins à la plume, cocasses, emportés, inventés. La même plume, qui vient d'écrire et de s'essayer à la liberté de la prose, bondit au dessin, le noue et le dénoue en un tour de plume : un violon, une balance, un petit personnage qui court ou qui regarde. Cela ne ressemble à rien ; de la même encre que la prose, qui pourrait être signée Alain. Le tout petit format peut solliciter un genre de miniature. Rien n'empêche de travailler pendant des semaines, comme on ferait à la loupe. Quand Alain usait des brosses pour peindre, il lui arrivait d'aller par là. Mais alors petit format redevient grand. On travaille. La patience, l'exactitude, la bonne conscience sont de nouveau vertus principales. Autant traduire du Cicéron !

Soudain, il se convertit au couteau. Et je crois bien que ses dernières années de peinture furent d'un peintre vraiment peintre. Je me souviens de ce qu'il disait du couteau, que c'était facile à tenir tout propre ; que cela permet de mélanger le pur au pur, sans ce reste de vieux mélanges qui brouillent et barbouillent tout, et c'est l'évidence ; que le couteau était fort économique : il s'en moquait bien ! Fidèle à sa consigne du silence, je pense qu'il taisait ce qui lui importait le plus. Grâce au couteau, il avait enfin trouvé, en peinture, cette libre inspiration de ses dessins à la plume. Il n'y a rien de plus maladroit qu'un couteau à peindre, même si le peintre est fort adroit (Alain, formé pendant des années à la presque miniature, était fort adroit !) Qu'on veuille bien réfléchir à cette petite truelle, propre à mastiquer plus qu'à peindre, et tout, si l'on veut peindre, comme si l'on raclait ou mastiquait. Aux dimensions d'un format honorable, on joue au maçon. Cela fait naître, sous la truelle, des craquelures et bigarrures, à singer les vieilles murailles, et des bonheurs par l'écrasement des couleurs, de la surface à la profondeur, ou bien ces balafres lisses, qui sont chemins ou nuages, comme Wlaminck savait les faire. L'idée peut encore conduire comme elle conduit l'entrepreneur ou l'ingénieur. C'est le péril. Je me suis demandé parfois si Cézanne n'avait pas conquis sa peinture, divine peinture, chose d'âme, contre sa peinture au couteau. Mais l'entêtement pour le 24 X 19 change tout. Miniatures à

la truelle ; ce n'est plus truelle ni miniature. Quand le peintre, qui a le regard si juste, serait tiré vers la miniature, à l'inverse la truelle rétablit le chaos. Avez-vous vu de ces marins bretons qui sautent d'une barque à leur gros bateau sans ôter leurs sabots ? Aussi lestes qu'en espadrilles ; mais de plus d'équilibre, par leurs sabots.

On ne manquera pas de me dire que j'invente. Oui, j'invente. Regarder un tableau, c'est l'inventer de nouveau. Le tout est de l'inventer comme il est. Si je ne l'invente pas, je dors devant. Et si je dors, est-ce un tableau ? Le spectateur est toujours en retard, un peu trop dormant. Il n'aura jamais cette invention, qui fait le peintre. Il ne voit que la croûte finale, qui se superpose à tout un remous d'inventions pour ou contre et dissimule, par une sorte d'évidence, les hésitations, les reprises, les décisions, les unes décevantes, qui peut-être détruiraient tout, et les autres décisives. L'idéal du spectateur est d'être peintre. Mais c'est le peintre qui devient spectateur, sa peinture peinte. Jamais au point cependant de regarder son œuvre comme l'ingénieur regarde la route. On devra réparer la route, mais elle est finie. Un tableau, un poème, le chemin des dunes ne sont jamais finis.

Boîte refermée, pliant replié, de son même pas que nul n'aurait pu presser, Alain reprenait le même chemin, tout à fait silencieux en ces retours, comme s'il venait de se confirmer en quelque vérité d'importance. On pouvait dire que c'était tout simplement les approches du soir, la douceur, la sérénité qui ne font qu'un avec l'art et le bonheur de voir et qui sont la récompense du peintre. Mais ce n'était pas assez dire. Quelles journées, qui commençaient à l'aube, la force vive du matin réservée à l'écriture sans rature puis quelque lecture ou de longues improvisations, fugues ou préludes, au clavier ! Ce n'était, du matin au soir, qu'un exercice alerte, une expérience continue de joie et de création ; la boîte à couleurs et le petit format une expérience au même rang, et plus instructive, je le pense, d'être restée jusqu'au bout celle qu'il reprenait à chaque été, seulement pendant l'été, entre océan et dunes ; où il lui fallait presque retrouver et débiter comme un débutant, se lancer, risquer, inventer, l'art de peindre à l'opposé de cette pensée d'ingénieur qui voudrait régenter et tyranniser logiquement et dogmatiquement. Alain le philosophe n'était pas cet autre Alain aussi, qui était un artiste, musicien ou peintre, à côté du philosophe. Musique et peinture ne faisaient point les vacances ou les récréations du philosophe. L'art n'était pas ce domaine étranger que le philosophe se devait, par tradition, de visiter, de décrire et d'annexer tant bien que mal à la philosophie. C'était plutôt la pratique

des arts, il me semble, qui instruisait le philosophe de ce qu'il y a de plus secret dans la pensée, de plus obscur et de plus caché dans le philosophe et donc dans la philosophie. Il aimait à se répéter le mot du vieux Michel-Ange qui se hâtait vers ses brosses et vers ses ciseaux et disait qu'il allait à l'école. Lui aussi aurait pu dire qu'il allait à l'école, à celle du philosophe, quand, chaque jour, à main droite, en sortant de sa maison, il reprenait le chemin des dunes.

Les Cahiers de Lorient

En juin 1951, à la mort d'Alain, quand il n'avait encore que si peu de lecteurs, mais si fidèles, dont beaucoup avaient suivi l'homme et l'oeuvre, oeuvre par oeuvre, il aurait suffi du titre pour les avertir. Lorient, c'était tout dire. Ils imaginaient aussitôt le jeune professeur tiré de son Pontivy monastique, où deux classes ne lui faisaient que trois élèves, entre un Aristote monumental et le château de Rohan. Pontivy a beau s'obstiner à son vide et à son silence toutes les boutiques fermées à sept heures, le château qui n'est qu'un château vide, le silence du champ de foire, il n'est plus qu'un simulacre de ce Pontivy où M. Chartier (col empesté, redingote, agrégé de Philosophie, ancien élève de Jules Lagneau plus que de l'École Normale) passait de ses trois élèves à son Aristote, le grand cahier d'un Commentaire toujours ouvert. Le début d'un vrai professeur est toujours au plus grave ; il se sent le responsable de ce qu'il sait et très indigne d'être le responsable. Ce qu'il sait, il le sait si mal, il le connaît si peu ! Nous n'avons que des caricatures, là-dessus. Le littérateur qui écrit du professeur a trop de remords inavoués, la plupart du temps, pour se priver de toute littérature.

Ce n'était pas un pédant grincheux, un myope de trop de lecture, que Paris envoyait chez les Rohan en ambassadeur de la philosophie, mais un superbe garçon, l'oeil bleu, le sourire, l'aisance, la hardiesse et la politesse, taille : 1 m 83, et les épaules assez larges pour porter Aristote, les Stoïciens, Platon, tous les philosophes, toute la philosophie toujours vivante. Il n'y avait point de rapport, dira-t-on, entre la force, le savoir, le génie peut-être de cet ambassadeur et la douce somnolence des

tilleuls de Pontivy. Nous autres, nous réserverions les talents aux capitales. C'est ce que nous appelons, sans prudence, l'organisation de la démocratie. À cette période héroïque de l'enseignement en France, on dépêchait le meilleur élève d'un Jules Lagneau aux tilleuls de Pontivy, trois élèves parmi les tilleuls. Il en est de l'Administration comme de la Providence on croit d'abord qu'elle dort, et puis, même si elle dort, on finit par lui prêter de vastes combinaisons dont les conséquences sont admirables. Supposez le brillant agrégé que le hasard (ou la Providence) désigne au Tsar ou à la Reine de Papouasie ; il y brille, il y file, comme brille une étoile filante. Il y aurait eu un Émile Chartier directeur de l'opéra ou de ce qu'on voudra. Cela n'aurait pas changé grand-chose au silence du château, au vide du champ de foire. Lagneau aurait eu sa statue de bronze ; Mais Alain n'aurait pas écrit, n'aurait pas signé Alain les Souvenirs concernant Jules Lagneau.. Il fallait que cette tranche d'âme, comme disait Timée, fût jetée administrativement à Pontivy, pour s'y enfouir, pour s'y gonfler d'Aristote, de province, de silence, d'érudition, de méditation, d'un sérieux comparable au sérieux de Jules Lagneau, y germer un an pour éclater quand arriverait le printemps.

Le printemps, ce fut Lorient.

Alain disait, en parlant des Cahiers que voici : mes Cahiers de Lorient. En fait, ce fut à Lorient qu'il acheta le premier des trois cahiers. Le plus gros de ce qu'on va lire ne fut sans doute écrit qu'un peu plus tard, à Rouen, et surtout à Paris. Mais c'est à Lorient que le professeur Chartier prit cette décision d'écrire comme écrit un écrivain de langue française, comme n'écrit pas tout à fait un professeur. L'illustre Durkheim, qui s'entendait aux fastes de son éloquence, mais qui se ternissait et se barbouillait d'université dès il écrivait, avait dit au jeune Chartier, dont il avait corrigé l'une des trois copies d'agrégation : « c'est trop bien écrit. » Ce devait être Mortagne-au-Perche qui bleussait et qui fleurissait déjà dans les austères copies. Ce n'est pas permis !

Un écrivain de race est un homme qui ne supporte pas de rédiger au lieu d'écrire. Rédiger, c'est écrire quand tout est pensé. Par exemple, on met au point sa thèse, comme on dit, et puis l'on rédige. L'invention a produit, et l'on expose les produits, comme on exposerait dans des vitrines. L'écrivain de race fleurit comme la plante fleurit. C'est sa pensée qui fleurit. Le style, celui qu'il a et comme il l'a, n'est pas une façon d'ordonner ou d'éclairer les produits déjà produits. C'est la grâce, c'est la lumière justement de cette fleur ou de cette pensée qui fleurit. Imaginez vous, sans en rire, du lilas qui serait d'abord fleur de lilas, et puis l'on ajouterait, de l'extérieur, la couleur inimitable et l'inimitable parfum ? Si mon lecteur a quelque goût d'Aristote, peut-être songera-t-il qu'il n'est pas indifférent de se préparer par Aristote quand on est travail-

lé comme était le futur Alain, de ce désir profond d'être un jour un écrivain de langue française, nativement, naïvement, comme on est un enfant de Mortagne-au-Perche. Nos sophistes aujourd'hui sont ceux de toujours. Ils ne jouent du langage ou du mélange des langages que pour nous faire tourner la tête : grec, l'hébreu, les citations, les à-peu-près, des rumeurs de tout. Cela se superpose aisément à ce qu'on expose. Une façon comme une autre d'attirer le regard vers la vitrine. Admirez un peu plus l'oracle de M. Durkheim : Alain, dès le concours d'agrégation, avait accepté de collaborer à la *Revue de Métaphysique et de Morale*. C'était une revue jeune, comme nous dirions. Pour Alain, la revue de ses camarades et de sa génération. Au fur et à mesure, il a découvert que ce n'était pas sa revue, qu'il était et qu'il n'était pas de sa génération. Il y collabora, bon gré mal gré, jusqu'en 1907. Certes, j'admire la vaste étude sur Hamelin, mais, malgré moi, j'y sens quelque chose de guindé, qui n'est pas de la pure manière d'Alain. Le nom d'Alain signifie la liberté et le naturel du naturel : oser dire sans avoir à ménager Dieu ni le Diable. André Maurois, qui nous ramène toujours d'Alain à Montaigne, a bien raison. Il n'est pas sûr, passé Montaigne, que le Diable ou que Dieu, à force de hausser leurs voix, n'en aient pas trop imposé à l'homme simple.

Alain, par sa nature, était merveilleusement doué pour n'être qu'un homme simple. « Un homme purement homme », comme Descartes écrit parfois. Je suis persuadé qu'il y avait déjà de cet homme-là, dans son vouloir secret, quand il n'était qu'un écolier d'Alençon, plus tard aussi, dans la classe de Jules Lagneau. Et c'est grâce à cette simplicité, à ce naturel du disciple, que Lagneau a été sauvé de ce qu'il aurait pu devenir, en quelque transcription théologique. Grâce à Alain, et grâce au Dieu de Lagneau, Lagneau n'est pas Saint-Lagneau. Alain, lui par toute son oeuvre, s'est bien arrangé pour n'être que cet homme qui veut porter le nom d'Alain ; autant dire : le premier nom venu, lorsqu'on est à Pontivy ou à Lorient et que c'est un prénom que l'on appelle, à qui l'on répond, duc ou vilain, du champ de foire jusqu'au château.

Je ne décrirai pas Lorient, tel qu'Alain l'a connu. Dans *Histoire de mes Pensées*, dans *Portraits de Famille* aussi, on trouvera le Lorient de ce temps-là, qui fut le temps de la fameuse Affaire Dreyfus, l'Affaire. Mais c'était d'abord Lorient. Après Pontivy qui dort refermé sur soi, dans un cadre aux courbures d'eau, Lorient, c'était l'ouverture et l'aventure. La guerre, qui a presque tout détruit à part deux ou trois rues, n'a pas pu détruire Lorient. Quelques mois après les derniers combats, tout revenait à Lorient, les pêcheurs et les poissons. Cette ville improvisée, au hasard des planches, donnait les promesses d'un grand port. Mer et ciel, la nature est la plus forte ! Et, si c'est à Lorient, pour la première

fois, qu'Alain a vécu la politique, dans une exaspération de justice et de jeunesse, c'est aux marches de Lorient qu'Alain a médité et qu'il a aimé la mer. On allait en carriole, le jeudi ou le dimanche, jusqu'à l'estuaire de la Laïta, qui est un fleuve profond et qui n'est pas un fleuve ; plutôt une brèche où la mer remonte, une forêt de légendes autour. Un passeur vous passait d'une rive à l'autre. À l'autre, c'était une espèce de port, un café Jacob, des barques à l'ancre. L'eau de l'estuaire roulait ou reflétait. À l'instant de la mer étale, c'était un miroir incomparable. Jules César, disait-on, était venu jusque-là. Du temps de Jules César, il n'y avait pas cet hôtel tout neuf qui, d'une année l'autre, se faisait une célébrité de langoustes et de homards. Mais ce n'était ni César ni le homard qui devaient rendre ce rivage solidement célèbre. Vers ces temps où le professeur Chartier venait se régaler, dans l'innocence du jeudi et du dimanche, on contait que des peintres, qui peignaient de façon si grossière que cela donnait à rire, logeaient et prospéraient là-haut, en haut de la côte, à l'auberge de Marie Poupée. On connaissait le nom du plus vieux. C'était un Monsieur Gauguin... Le vent seul se souviendrait de ces croisements qui ne furent pas des rencontres. Le petit port aux barques, dont l'eau était si sombre qu'elle en était noire, se nommait Pouldu, c'est-à-dire « trou noir. » Ce n'était alors qu'un nom comme tant d'autres.

En haut, c'est une sorte de plateau. Il faut croire que le jeune professeur a plus d'une fois remonté la route jusqu'au plateau. Quand il choisira le lieu de sa maison, trente ans plus tard, ce sera, en redescendant du plateau vers tout l'océan, ce creux de la grande dune, à cent pas de l'auberge de Gauguin et de Marie-Poupée. L'auberge n'était plus qu'un hôtel, mais l'océan, mais le ciel étaient les mêmes, la dune et la campagne à peu près. C'est dans sa petite maison des dunes que le philosophe écrivit, dans l'arrière-été qui est l'été des philosophes, *Entretiens au bord de la mer, Les Dieux, Histoire de mes pensées*.

L'Alain de ce bel été, qui avait tant écrit, qui souriait parfois d'avoir tant écrit, qui avait aussi beaucoup déchiré ou brûlé, gardait une tendresse de cœur pour certains écrits de sa jeunesse. J'énumère : - ce qu'il appelait son Définitif (nous dirions Diplôme) sur *La doctrine de la représentation chez les Stoïciens* ; - son commentaire à la *Métaphysique* d'Aristote, de son année de Pontivy ; - des *Méditations sur la mécanique*, qui font comme une première version, mais dogmatique, des *Entretiens au bord de la mer* ; - enfin ses *Cahiers de Lorient*, que voici. Je mets à part aussi les Cahiers, parce qu'ils sont à part.

Les autres écrits sont de l'ordre de l'analyse abstraite. Ils vont à déterminer les Principes. Quand nos cadets reprendront l'oeuvre d'Alain,

de bout en bout, il faudra bien qu'ils suivent Alain dans la scrupuleuse détermination des Principes. Il aurait pu écrire, vers les années 1903-1906, une sorte de Court Traité, qu'il n'a pas eu l'humeur d'écrire. Les Lettres sur la philosophie première, qui sont de 1911, en sont comme un abrégé ou une esquisse. Et c'est un problème encore que de se demander pourquoi Alain n'a pas écrit son court traité, malgré l'humeur. Le démon de Socrate n'était peut-être que le nom que Socrate donnait aux conseils de son humeur. Alain, comme Socrate, avait ses raisons à lui pour se fier aussi à son humeur.

Quand, de propos délibéré, il brûla ses trois cents pages d'Analyse, parce qu'elles n'étaient que de la philosophie abstraite, sans doute savait-il mieux ce qu'il ne voulait pas que ce qu'il voulait ; c'est l'ordinaire. Pour refuser d'être Déroulède, ou même Rostand, ou l'un parmi tant d'honorables et de vénérables, il suffit de revoir ou de relire ; on se réjouit d'avoir pris parti, même si l'on ne se souvient pas de l'avoir pris. Au sujet de la philosophie, et surtout si l'on veut écrire, le discernement est plus délicat. Pratiquement, Lagneau n'avait rien écrit. On pouvait donc ne pas écrire. Une tradition de parler et de ne pas écrire remonte aux plus nobles temps de la philosophie. Ni Pyrrhon, Arcésilas ni Carnéade n'ont rien écrit. Platon, dans le *Phèdre*, sourit comme de bagatelles de toute cette philosophie qu'il écrit. La véritable philosophie est donc celle qui se pense et qui se parle quand on enseigne ? Nous avons gardé les Cahiers d'Aristote, le professeur et les écoliers inextricablement mêlés. Porphyre n'a fait que transcrire quelques leçons de Plotin. Que garde t-on ? une formule, un geste, un rire de la voix, moins une idée qui serait fixe comme une étoile qu'un mouvement vers cette étoile. Or je suppose que les pages d'Analyse, qu'Alain brûla, devaient étaler, pages après pages, comme un planisphère du Ciel des Idées. Il aimait il admirait ces sortes de planisphères tels qu'il les trouvait dessinés à grand renfort de patience et de logique chez Hegel ou chez Hamelin, chez Kant d'abord. Il jugeait que tous étaient excellents, ou que tous étaient faux, si l'on préférait. Il n'était que de s'entendre sur ce qu'on demande à une carte, des étoiles ou des idées. C'était un de ses plaisirs, chaque année, d'acheter l'Annuaire du Bureau des longitudes. Ces Messieurs des Longitudes, comme il disait, savent bien qu'un horaire n'est qu'une idée, qui ne prend son sens que par les réelles marées de la mer, tandis que les philosophes, et les mieux doués, ont toujours l'air de revenir du pays des idées et d'accuser notre terre de n'être pas ce pays là-bas. Le propre d'une idée, dès qu'un philosophe la forme, est de s'échapper verticalement jusqu'à la sphère de cristal, ou jusqu'à la page de papier, où elle devient une idée pour toujours.

Ce qu'il faudrait, songeait le jeune philosophe, c'est retenir longtemps l'idée, comme Lagneau la retenait, l'apprivoisait, une fois de plus à sa boîte à craie, à l'encrier, qui n'étaient pas tant des exemples (les exemples de professeur ne sont que des exemples) que des objets, un encrier, une boîte. Que serait l'objet sans l'idée ? Mais si l'on vole l'idée, si l'on s'enfuit, on ne tiendra plus ni l'objet ni l'idée, comme Lagneau les tenait et les retenait. L'idée (se disait-il) n'est une idée qu'à l'état naissant. On nous fait rêver sur l'iode ou sur l'oxygène. Mais l'idée ! Et par quelle grâce (le mot n'est pas trop fort) naîtra et renaîtra l'idée, comme si elle était l'idée toute neuve et la même idée à chaque fois ?

Une expérience quotidienne a dû instruire le philosophe, celle du cours à faire, ou que l'on fait, ou que l'on a fait. J'en appelle à tous ceux qui ont l'expérience de cet étrange métier, qui peut devenir un métier, qui n'arrive jamais à l'être. Chacun essaie de s'en tirer au mieux. Je laisse en dehors ceux qui ne s'en tirent que par la dictée de terreur ou par la discipline. Ce ne peut être que moyens préparatoires, souvent utiles si l'on ne considère que le préparatoire. Un jeune philosophe, s'il est philosophe, ne renonce pas à son métier facilement.

Qui prépare son cours jusqu'à l'écrire tout n'aura plus, le cours venu, qu'à le lire. Ainsi font tant de conférenciers ou de professeurs, certains d'entre eux fort séduisants. Un maître de diction réduira la fatigue, en apprenant à poser la voix, à ralentir, à ménager des silences. Il y en avait un à l'École Normale, quand Alain était élève à l'École. Il m'a raconté cent fois comment un vieux sociétaire de la Comédie, qui se nommait Mauban, et qui ne jouait plus que Thérémène avait inventé ce premier exercice de diction pour Normaliens : « faites trois pas... et dites : Antoine !... » Rien de plus utile pour des Normaliens qui n'ont plus qu'à exposer sans penser que ces trois pas et cet Antoine du vieux Mauban... Alain préparait longuement, par écrit toujours ; mais il ne lisait en classe son papier que pour s'accuser de le lire, transformait tout, improvisait, accumulait les difficultés, comme s'il avait hérité de Lagneau cette conviction héroïque qu'un cours qui ne détruit pas le professeur ne mérite pas le nom de cours. Le plus cruel est que toute la cervelle dépensée l'est à jamais. Plus un professeur est professeur et plus le professeur chasse l'écrivain et l'exténue. Il s'accoutume dangereusement à ne se reconnaître soi que devant son auditoire, dont il est la proie. Henri Mondor m'écrivait un jour, en forme d'ordre : « ne vous laissez pas dévorer par l'Université. » C'est qu'elle dévore. Alain pouvait toujours, en revenant, reprendre ses notes de préparation, les recopier, les ranimer vaille que vaille, mais ce n'était plus la déesse qui apparaissait et disparaissait. On comprend que les plus sages sont ceux qui lisent tout sans se fatiguer.

Un certain genre de sagesse n'était pas dans la nature d'Alain. Il écrira dans ses *Cahiers* : « quand on a perdu la violence on a tout perdu. »

Certainement, après le quasi-monastère de Pontivy, Lorient fut un temps de violence. Pour et contre soi. Pour et contre soi professeur. Ce métier étoufferait. Pour et contre le bonheur, ou du moins une certaine idée qu'on se ferait du bonheur. Qu'on ne s'y trompe pas, ce qu'on lira ici des femmes ne vient pas de quelque séminariste laïque que tourmenteraient les concupiscences de la chair. La pudeur d'Alain, qui fut parfois remarquée, procédait d'une force de nature, nous dirions d'une vaillance imperturbable. Certaines choses allaient de soi, comme le sommeil et l'appétit de nourriture. S'il refusait Armance, c'était parce qu'il ne voulait pas croire aux défaillances de Stendhal. Les bonnes filles, celles pour qui les mêmes choses allaient de soi, n'étaient pas du tout celles contre qui il se barricadait. Au Vésinet ou au Pouldu, Entre amis, quand on le ramenait au Lorient de sa jeunesse, il hésitait un instant au bord du récit, puis, dans une perfection de récit dont je ne puis donner l'idée, il contait ce que nous autres nous savions presque par coeur, les officiers de la Coloniale et de la Marine, les petits journaux qui livraient de grands combats, la propagande laïque et les conférences dans les villages bretons, où la physique élémentaire, la seule utile pour l'esprit, retrouvait sa vocation épicurienne, Mgr l'Évêque de Vannes qui tenait ferme pour l'existence du Diable et ces enragés de jeunes conférenciers républicains qui tenaient contre. Et, comme par une porte entrouverte (Alain conteur toujours discret), on apercevait un instant quelque belle affranchie à coiffe lorientaise, comme cette Grande-Joséphine, une odalisque de lecture, tout le jour du jour étendue à lire ; Alain, journaliste improvisé, la fournissait de romans, et, s'il fallait croire quand il contait, le jugement de la Grande Joséphine était infaillible. La passion politique, si refroidie ou frelatée de nos jours, fut, à l'époque de l'Affaire, la seule et la vraie passion ; toute passion se ramenait à celle-là. Cela se voit à toutes les pages des Cahiers, à propos de Racine et du langage noble, à ces portraits de prêtres qui sont griffés et balafrés comme du Daumier. Le dedans du jugement sur les femmes est politique, lui aussi.

Qu'était-ce donc que la passion politique ? C'était un enthousiasme, qui était de religion autant que l'autre religion (deux religions et deux politiques), une chaleur de coeur qui renouvelait à chaque occasion le choix que l'on avait fait de certains principes. Dans le cas d'un jeune philosophe, que son métier et sa formation obligent à vivre la bonne part de sa vie parmi les principes, qui sait ce que principe veut dire, à quoi il engage, la passion politique ne pouvait se contenter de quelque victoire syndicale ou électorale, ni même de la révision d'un douloureux procès. C'était toute une vie à vivre, en s'expliquant la vie d'après les principes.

Et n'est-ce pas le mouvement naturel (qu'on le nomme humeur ou démon) d'avoir besoin d'expliquer à tous ce que l'on s'explique à soi, non pas à telle assemblée ou tel congrès de doctes et d'initiés, aux lecteurs de la Revue de métaphysique et de morale, par exemple, mais à l'officier de la Marine ou de la Coloniale, à la Grande-Joséphine aussi bien ? Toute cette recherche inlassable, qui risquait de s'enfermer en soi, et qui ne pouvait guère aboutir qu'à un Court Traité (et même s'il n'avait pas été si court !) à midi, à quatre heures, quand la classe était finie, à l'heure de baguenauder et de lire les gazettes, quand on suffoque d'indignation à les lire, quand on prêche une croisade nouvelle, c'est encore sa même recherche monastique que reprend le philosophe, pour soi, pour les autres, la même au café, la même, le jeudi ou le dimanche, à l'hôtel des homards, sur l'autre rive de la Laïta. Mais ce qui change tout, ce qui fait tout revivre ou vivre, c'est le langage natal, la façon de dire, le chant qui s'essaie ; la marée aussi, qui remonte lentement l'estuaire ou qui roule en descendant, le ciel d'océan composé de palmes idéales, comme un ange composerait le ciel. Alors, on achète un cahier, celui qui fut le premier, et enfin l'on ose écrire comme un professeur ne saurait pas. Ce n'est qu'un début un début secret, jalousement, de soi à soi, car rien n'est si simple. Surtout, n'allez pas lire ces Cahiers comme vous liriez *Les Idées et les Âges*, *Les Entretiens*, *Les Dieux*.

On a le droit d'être jeune et de ne pas savoir qu'on écrira *Les Dieux*, à l'arrière-été de son été, dans une Bretagne dorée de l'or de toutes les pensées du monde. Ce n'est que l'Alain des *Dieux* qui écrira : « on ne se lasse pas de la sérénité. » Je ne voudrait pas dire ce que le jeune Alain de Lorient aurait pensé de l'Alain des *Dieux*. Vieux, le plus souvent, on se pardonne d'avoir été le jeune que l'on a été. Mais le jeune, qui fut si jeune, n'est plus là pour dire s'il aurait l'humeur de pardonner au vieillard, qui parle seul pour sa jeunesse et sa vieillesse. Si l'Alain de toute l'oeuvre d'Alain, a préservé ces Cahiers, où la prose d'Alain est née à la prose, poésie dans la prose comme l'aquarelle dans le dessin, ou comme un songe léger dans l'idée, c'est peut-être pour que le dialogue un jour s'engage entre le jeune Alain et l'autre Alain. À ne considérer que la forme, la forme accomplie réduirait la débutante et l'hésitante à s'avouer débutante. Ce serait un abus de force. La jeunesse ne serait alors la jeunesse, elle n'aurait de génie que pour s'immoler à sa propre réussite. Cela ferait trop penser à ces jeunes de la guerre, qui sont morts si jeunes.

Notes à propos des textes

Le texte sur Socrate et les présocratiques était jusqu'à ce jour inédit. Il fut écrit entre 1959 et 1960.

Le texte sur Kierkegaard parut dans la revue de La Table Ronde en 1955.

Les textes sur Alain ont tous été publiés, à l'exception du tout premier, qui est extrait de son *Journal*.

L'Esquisse d'une philosophie d'Alain, parut en 1954 dans le *Dictionnaire des grands philosophes*, article Alain. Maurice Merleau-Ponty assurait la direction de cet ouvrage collectif. Conformément à sa courtoisie ordinaire il n'hésita pas à accorder à MML Savin une totale liberté dans la rédaction de son texte. Le lecteur pourra juger si Savin en abusa... On y découvre une prose elliptique et resserrée, déroutante assurément pour qui n'est pas accoutumé à reconnaître quelque parenté entre la poésie et la philosophie !

En Bretagne avec Alain paru en 1952, dans le traditionnel Hommage, réservé aux grands écrivains de la N.R.F après leur mort. Ce texte devait prendre, quelques années plus tard, la forme d'un petit livre édité somptueusement en 1962 par le Mercure de France, alors dirigé par S. de Sacy, fidèle ami et ancien condisciple de Savin en Khâgne, au lycée Henri IV.

Sur le chemin des dunes avec Alain, parut en 1959, dans la revue La Table Ronde, dirigée à l'époque par Pierre Sipriot. Il forme une suite naturelle à *En Bretagne avec Alain*.

Quand Gallimard décida de publier en 1968 *les Cahiers de Lorient*, on demanda à Savin d'écrire une introduction. MML Savin préféra donner le nom *d'Avertissement* à cette présentation. C'est le dernier écrit de Savin sur Alain. Celui qui nous sert de conclusion.

TABLE DES CHAPITRES

Chapitre 1 Socrate et les Présocratiques

Socrate	3
Les Sophistes et les Sages	16
Thalès	24
Anaximandre	35
Anaximène	55
Pythagore	74

Chapitre 2 Kierkegaard, « Poète Du Christianisme »

Fiançailles.	81
Lucifer.	83
Le dialogue.	85
Encore Socrate.	89
Réveil à soi.	92

Chapitre 3 Émile Chartier dit Alain

Portrait	93
Esquisse d'une Philosophie d'Alain	94
En Bretagne avec Alain	103
Sur le chemin des dunes, avec Alain	123
Les Cahiers de Lorient	125

Notes à propos des textes _____	133
TABLE _____	135